





HQ  
1121  
PAH  
1994  
J. 2  
SMR

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

Præcepta



*Femme Américaine*

# HISTOIRE DES FEMMES.

DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ  
JUSQU'A NOS JOURS,

Avec des Anecdotes curieuses, et des détails très intéressants, sur leur état civil et politique, chez tous les peuples barbares et civilisés, anciens et modernes.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par le C. CANTWELL.

avec 4 gravures en taille douce.

TOME SECOND.



A P A R I S.

Chez BRIAND, Libraire, Quai des Augustins N°. 50.

---

1 7 9 4.



---

# HISTOIRE DES FEMMES.

---

## CHAPITRE VIII.

*Continuation du même sujet.*

APRÈS avoir tracé dans le précédent chapitre l'histoire des femmes, presque jusqu'à notre tems, j'essaierai de donner dans celui-ci une idée du rang et de l'influence qu'elles ont aujourd'hui dans les différentes sociétés, ou chez les différens peuples qui nous sont connus. Mais pour éviter des répétitions fréquentes et fastidieuses, au lieu de faire un examen particulier de chaque peuple ou nation, je diviserai ce sujet en trois parties. Dans la première, je traiterai des peuples Sauvages encore plongés dans l'ignorance et la barbarie; la seconde présentera le tableau des habitans de ce monde, qui tiennent une espèce de milieu entre les peuples Sauvages.

*Tomc II.*



et les nations civilisées , et celles - ci feront le sujet de la dernière partie , dans laquelle j'examinerai la situation des peuples qui ont porté les sciences , les arts et toutes les jouissances de la société au plus haut degré de perfection.

Avant d'avoir formé une société , et de s'être instruit par l'expérience , l'homme de tous les pays diffère très-peu dans son état primitif des animaux sauvages qui l'environnent. Il emploie comme eux une si grande partie de son tems à se procurer une subsistance , qu'il ne lui en reste pas assez pour songer à autre chose ; et ses idées s'étendent rarement au-delà de quelques sensations flatteuses qu'il satisfait sans réflexion et sans économie ; parce que , toujours occupé du présent , son imagination ne prévoit pas encore les peines et les besoins du lendemain , contre lesquels il ne prend point par conséquent de précautions. Parmi ses sensations , nous devons compter celle qui naît du commerce des deux sexes. A peine peut-on donner à ce commerce le nom de plaisir dans la vie sauvage , où les deux sexes n'ont pas la moindre notion d'affection personnelle ou réciproque , où les hommes s'embarrassent peu d'être

aimés de leurs femelles ou de leur plaisir ; pourvu qu'elles se soumettent docilement à satisfaire leurs désirs momentanés ; où les femmes considèrent les hommes comme des maîtres dont elles doivent exécuter les ordres, et respecter les volontés.

Les femmes ayant été créées par la nature plus faibles que les hommes, elles ne peuvent obtenir d'autre considération que celle qui naît de la tendresse et de l'estime, et l'acquérir que parmi des hommes susceptibles de connoître les sentiments qui l'inspirent. Mais ces sentiments ne peuvent naître dans le cœur des hommes que par l'influence et l'ascendant des qualités morales des femmes, et de leur beauté. Dans la vie sauvage, à moins qu'ils ne soient excités par l'impérieux besoin de subsister, qui les entraîne à la chasse, ou par le désir impétueux de la vengeance qui les fait courir au combat ; les hommes lourds, taciturnes, dépourvus de discernement, de réflexion, et presque de pensées, végètent dans une espèce d'immobilité léthargique. Les femmes ressemblent aux hommes par la nonchalance, l'ignorance et la mal-propreté ; elles connaissent fort peu la nature, et encore moins l'art de

Fajuster. Brûlées du soleil, et communément enduites de graisse ou d'huile, leur vue et leur odeur sont plus capables d'éteindre les désirs que de les exciter. Dans cet état des choses, il paroît presqu'impossible que les femmes acquièrent jamais une influence ou qu'elles parviennent à alléger leur humiliant et pénible esclavage.

Les Sauvages ne connoissent d'autre occupation que la chasse, la pêche & la guerre, qui exigent de la force et du courage. Si la nature avoit doué les femmes de ces deux qualités, elles pourroient suppléer au défaut de charmes et d'intelligence, relativement à la considération ; mais elles ne leur donneroient pas sur les cœurs l'empire que leur a destiné la nature. Chez les nations civilisées, le beau sexe a tant de ressources pour entretenir la balance du pouvoir, et la faire pencher en sa faveur, sans le secours de la valeur ou de la force, qu'il parvient à gagner le cœur dans les occasions où la raison combat le plus fortement contre lui. Mais dans la vie sauvage, les femmes ne connoissent point l'art d'embellir la nature, & la beauté, enveloppée comme le diamant brut d'une écorce grossière, est privée de son éclat &

de son influence. Dépouillées de tout ce qui peut inspirer l'amour ou l'estime, les femmes éprouvent tous les inconvénients de la foiblesse; et leur timidité se laisse persuader facilement que la nature les a destinées à être dans ce monde les esclaves du sexe, qu'elle a doué de la force et du courage. Les femmes de l'Asie ont un grand avantage sur les sauvages femelles de l'Amérique et des autres pays; dépourvues comme elles des qualités qui méritent l'estime, elles possèdent la beauté, et cultivent avec succès l'art d'inspirer les désirs de l'amour (1).

Tout est égal parmi les animaux, et la supériorité de la force, peut seule obtenir

(1) M. Alexaudre auroit pu rendre compte des raisons de cette différence. Dans un pays fertile et sous un beau climat, les hommes ont moins besoin de se faire servir par les femmes, et elles ne sont point occupées des travaux vils et pénibles, dont les Américains chargent leurs femmes, sous un climat doux et serein; il est bien plus aisé d'être propre; et de la propreté à la parure, il n'y a qu'un pas, sur-tout chez les femmes. Il est tout simple, par conséquent, que les femmes de l'Asie, quoiqu'aussi ignorantes que les Américaines, aient sur elles de grands avantages qui dépendent uniquement de la différence du climat.

la supériorité de la puissance. Le cerf ou le taureau vigoureux qui a terrassé les animaux de son espèce, leur sert ordinairement de conducteur. Tel est exactement le système politique des Sauvages. Celui qui a prouvé par ses exploits la-supériorité de sa force et de son courage, devient de droit le chef des guerriers de sa tribu; et pour s'en faire obéir, il n'a besoin ni du faste, ni des ornemens que les Asiatiques et les Européens considèrent comme les soutiens de l'autorité. Mais quelque soit son mérite, et la confiance, ou même la reconnaissance de sa tribu, son autorité lui est personnelle, et ne passe point à ses descendans. Si son fils veut commander comme son père, il faut qu'il mérite comme lui le commandement. Nous avons déjà observé que leurs femmes ne peuvent espérer d'acquérir aucune espèce d'influence chez des peuples qui ne connaissent d'autre mérite que la force et l'intrépidité dans les combats. Dans les pays civilisés, une mère de famille se crée une sorte d'empire, fondé sur l'autorité maternelle. Ses fils la respectent, et sont toujours prêts à défendre son honneur et sa vie. Mais

une Américaine ne tire aucun avantage d'une postérité nombreuse. Ses enfans , habitués à la voir traiter par leur père comme une esclave , ne tardent pas à imiter cet exemple , et à méconnoître son autorité. Nous en donnerons pour preuve l'horrible usage des Hottentots. Leurs femmes élèvent les enfans mâles à - peu - près jusqu'à l'âge de puberté. Les garçons sortent alors de tutelle , et leur admission dans la société des hommes se célèbre avec beaucoup de cérémonies. Lorsque cette initiation est terminée , le jeune Hot- tentot saisit ordinairement la première occa- sion de retourner à la hutte de sa mère , et de la battre de la manière la plus barbare , pour lui annoncer qu'il ne depend plus de sa jurisdiction. Loin de tenir secrète cette action atroce , le Sauvage en tire vanité , et si sa mère en portoit des plaintes aux hom- mes de sa tribu , ils applaudiroient unani- mément à l'énergie de leur nouveau cama- rade , et à la preuve évidente qu'il a donnée de son mépris pour le sexe féminin.

A l'appui de cette histoire , nous pourrions malheureusement citer une infinité d'autres preuves. Dans le Brésil , les femmes sont forcées de suivre leurs maris à la guerre , et

de leur tenir lieu de bêtes de somme. Elles portent sur le dos leurs enfans, les provisions, les hamacs et tous les ustensiles nécessaires. Dans l'isthme de Dariem, elles suivent les guerriers et les voyageurs, en guise de chevaux de bat. Leur Reine parut en présence de quelques Anglois, portant dans ses bras son enfant, encore à la mamelle, et enveloppé d'une couverture rouge. Chez les Iroquois et les Algonquins, elles écorchent tous les animaux que les hommes tuent à la chasse. Les Miamis, qui ne connaissent point les commodes inventions de l'Europe, transportent leur bagage et leurs provisions sur des espèces de traîneaux que les femmes font glisser sur la neige, au moyen de bricolles appuyées sur leur front, et elles exécutent cette tâche pénible avec un courage et une constance presqu'incroyables.

Dans tous les états despotiques l'esclavage est une chaîne qui passe de mains en mains, depuis le trône jusqu'à la dernière classe du peuple. Le prince fait trembler ses courtisans ; ceux-ci oppriment les officiers inférieurs qui tyrannisent les sujets ; et chacun des sujets traite sa femme en esclave. Quelques peuples ont un si grand mépris pour

les femmes , que les alliances les plus brillantes ne procurent à ce sexe infortuné , ni considération , ni privilège. Le roi de Giaga en Afrique ne dispense point ses femmes des œuvres viles, dont elles sont chargées par l'usage du pays. L'une porte son arc , l'autre son carquois , et une troisième porte les provisions , &c. Quand ce souverain boit ou mange , ses femmes sont obligées de se prosterner humblement à ses pieds. Ses sujets font travailler leurs femmes avec les esclaves , et inspectent les travaux le fouet à la main , pour corriger les paresseuses , et hâter l'ouvrage. Dans un tems où l'Indostan étoit la monarchie la plus vaste et la plus opulente de l'univers , l'empereur Mamoud second , dérogeant aux usages de son pays , n'avoit qu'une femme à qui il faisoit faire tout le service domestique de son ménage. Elle se plaignit un jour de s'être brûlée les doigts en cuisant le pain , et pria son mari de lui donner une servante pour la soulager dans son ménage. " Je ne suis , lui répondit Mamoud , que le dépositaire de l'état , et je me garderai bien de le charger de mes dépenses ,. Cette maxime paroîtroit plus convenable à l'orgueil patrio-

tique d'un Grec ou d'un Romain , qu'au luxe efféminé d'un monarque de l'Asie.

L'affection des femmes pour leurs jeunes enfans est si vive , que l'écriture la cite comme la plus puissante de toutes les affections humaines : " Une femme peut-elle jamais oublier l'enfant qu'elle allaite ? Cependant les femmes sont traitées parmi quelques peuples sauvages avec un excès de barbarie qui parvient à effacer ce sentiment inné , et pousse les victimes infortunées à détruire les filles dont elles accouchent , pour les mettre à l'abri du sort affreux de leur mère. Le P. Joseph Gumilla reprochoit un jour ce crime à une sauvage des bords de l'Œoronoke ; elle lui fit la réponse suivante : — „ Plut à Dieu , mon père , que ma mère m'eût étouffée en sortant de son sein ! Combien de douleurs et d'angoisses elle m'aurait évité ! — J'ai déjà beaucoup souffert ; mais mes peines ne finiront qu'avec ma vie. Considérez , mon père , la rigueur de notre sort. Nos maris , en partant pour la chasse , prennent leur arc et leur carquois , sans s'embarrasser du reste. Il faut les suivre avec un enfant à la mamelle , et un autre sur les bras ; ils reviennent le soir sans porter aucun

fardeau , & outre nos enfans , il faut encore porter tout ce dont il leur plaît de nous charger. Quoiqu'exténues de fatigue , on ne nous permet ni de nous livrer au sommeil , ni de prendre un instant de repos. Ils nous obligent de moudre toute la nuit du maïs , pour faire du chica. Ils s'enivrent , et alors ils nous assomment de coups , nous arrachent les cheveux , et nous foulent aux pieds. Et quelle est notre perspective après tant de souffrances ; dès que nous avançons en âge nos maris prennent une seconde femme plus jeune , et l'encourage à nous maltraiter , nous et nos enfans. Croyez-vous , mon père , que la patience puisse tenir à cet excès de tyrannie ? Que pouvons-nous faire de mieux que d'étouffer nos filles ? Comment pouvons-nous leur prouver mieux notre tendresse ? Plut à Dieu , mon père , je vous le repète du fond de mon cœur ; plut à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant (1).

---

(1) On trouve dans l'histoire politique et philosophique du commerce des deux Indes , par l'abbé Raynal , deux relations encore plus affreuses que celle que je viens de raconter ; l'une à pour acteurs des Espagnols , et l'autre des François et des Anglois.

Il est possible que ce récit soit exagéré ; mais en admettant la vérité d'une partie de ses circonstances , elles suffiront pour nous convaincre de l'esclavage déplorable dont ces malheureuses Sauvages sont les victimes ;

---

Comme on n'est pas dans l'usage de classer ces différens peuples parmi les sauvages dont il est question dans mon texte , j'ai préféré d'insérer ces deux histoires dans une note. En parlant de Saint-Domingue , on enchaîna , dit-il , indistinctement tous les naturels du pays comme des bêtes sauvages. On faisoit relever à force de coups ceux qui tomboient de lassitude sous leur fardeau. Les deux sexes ne pouvoient approcher l'un de l'autre qu'à la dérobée. Les hommes périssaient dans les travaux des mines , et les femmes dans les travaux des champs , qu'elles cultivoient de leurs mains débiles. Après les avoir exténués par l'excès du travail , onachevoit de les épuiser par une nourriture iususfisante et mal-saine. Les mères expiroient de fatigue et d'inanition , pressant contre leur sein flétris leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient ou se pendoient aux arbres sous lesquels ils avoient vu périr leurs femmes et leurs enfans , et toute la race fut anéantie. Dans un autre endroit , en parlant des esclaves des Européens , on exige , dit-il , des nègresses un travail si violent , avant et immédiatement , après leurs couches , que les enfans vinnent morts au monde ou qu'ils ne vivent que quelques instans.

et cette vérité ne paroît pas suspecte, quand on considère ce qui se passe chez plusieurs autres hordes de Sauvages.

Les Groenlandois, qui se nourrissent en grande partie de veaux marins, croient en avoir fait assez quand ils les ont tirés de l'eau et transportés sur le rivage; mais ils périraient d'inanition plutôt que d'aider leurs femmes à écorcher, accommoder ou trainer ces pesants animaux jusqu'à leurs hutes. Dans quelques parties de l'Amérique, lorsque les hommes tuent une pièce de gibier, ils la posent au pied d'un arbre, y font une marque qui puisse l'indiquer, et s'en retournent à leur habitation, d'où ils envoient leur femme chercher ce que par paresse et par vanité ils n'ont pas jugé à propos de rapporter eux-méme.

Parmi les tribus errantes de l'Arabie les femmes sont non-seulement obligées de faire tout l'ouvrage de la maison et des champs, mais encore de nourrir, panser, seller et brider les chevaux de leurs maris. Les femmes des Mores, après avoir fait tout l'ouvrage de la maison, vont travailler à la terre, tandis que les maris sont spec-

tateurs oisifs de leurs peines, ou dorment tranquillement sous un arbre. Il est très-rare que les Sauvages permettent à leurs femmes de manger avec eux. Elles restent ordinairement debout derrière leur mari, le servent avec exactitude et mangent ses restes après l'avoir desservi, et ces restes se bornent le plus souvent à très-peu de chose. A Maduré les maris parlent ordinairement à leurs femmes d'un ton de voix dur et impérieux. Les femmes ne les approchent qu'en tremblant, et ne prononcent leur nom qu'avec l'addition de quelqu'expression respectueuse. Pour récompense de cette soumission elles sont de tems en tems battues avec la plus grande cruauté. Un de nos Européens ayant demandé un jour à un de ces Sauvages pourquoi il en usoit si durement avec sa femme: "Pourquoi mangions-nous, répondit le Sauvage, avec des êtres si inférieurs à nous? et lorsqu'elles font des fautes, pourquoi ne leur infligeons-nous pas une correction? Leur métier est de faire des enfans, de les élever, de peler notre ris, de brasser notre huile, et de nous débarrasser de tous les ouvrages

vils qui ne conviennent qu'à leur méprisable espèce ,. Mais comme le châtiment d'un Sauvage part plus souvent d'un mouvement de colère et de vengeance que du désir de corriger sa victime , il pousse quelquefois la fureur jusqu'à la faire expirer sous les coups. Le père Brebeuf raconte qu'ayant rencontré par hasard un jeune Huron qui frappoit violemment une jeune fille avec un bâton ; il courut à lui et lui demanda le motif de cette barbarie. " C'est ma sœur , lui répondit le jeune homme , elle a commis un vol , et je veux que sa mort expie le déshonneur qu'elle fait à notre famille ,. Dans les pays civilisés , lorsqu'un homme commet un crime , sa famille , quoique sensible au déshonneur , cherche à sauver le criminel ; il paroît que les Sauvages adoptent la maxime contraire. Le motif de cette différence d'opinion seroit un problème assez curieux à résoudre .

Quelques hordes de Nègres qui habitent la côte de Guinée ne permettent jamais à leurs femmes de recevoir quelque chose de leur main , ou même de paroître devant eux sans se mettre à genoux. Dans quelques parties de l'Amérique il est défendu aux femmes d'entrer dans les temples et

se joindre aux assemblées religieuses. Lorsque les chefs s'assemblent pour traiter des affaires publiques, celles qui ont la curiosité de s'y trouver sont obligées de s'asseoir à terre à l'entrée de la salle des deux côtés du passage. Dans l'Indostan les tribunaux ne reçoivent point leur témoignage, et les antiques usages des tems barbares sont si difficiles à déraciner, qu'en Ecosse elles ne jouissent que depuis très-peu de tems de ce privilège. Il y a peu de Sauvages chez lesquels l'esclavage des femmes soit plus dur et plus complet que parmi les Caraïbes ; comme on demandoit un jour à quelques-uns d'eux, pourquoi ils traitoient si mal leurs femmes ? "Nous faisons, répondirent-ils, obéir nos femmes parce que nous sommes les plus forts ; et vous autres Européens, vous êtes esclaves d'un seul homme qui n'est pas peut-être aussi fort qu'aucun de vous ; on dit même que vous obéissez quelquefois à une femme , et cette absurdité nous paroît incompréhensible ,,. Les grands du royaume de Potany ont tous une troupe de captives, dont ils ne font personnellement aucun usage , mais elles sont à la disposition de tous les étrangers

qui veulent en acheter la jouissance. La plupart de nos lecteurs connaissent sans doute les usages de la Circassie, où les parents élèvent avec soin leurs filles dans l'intention de les vendre en plein marché au plus offrant. Mais je tire le rideau sur ces objets dans la crainte qu'une recherche plus approfondie ne nous force d'admettre au nombre des vérités tristes que le sort des femmes est également d'être achetées et vendues chez les peuples sauvages et chez les nations civilisées.

Il est d'usage parmi quelques-uns des premiers d'offrir pour de l'argent leurs femmes et leurs filles aux étrangers, et de les faire danser devant eux toutes nues. Ils les répudient à volonté; et chez quelques tribus de Tartares ils ont même le droit de disposer de leur vie (1). Telle est en général

---

(1) Le docteur Cook en cite un exemple récent. Des jeunes gens qui appartensoient à mon hôpital, dit ce docteur, s'en revenant un jour échauffés du vin et des liqueurs qu'ils avoient bus auprès des tentes des Calmouks, ils y entrèrent, et trouvant une femme seule, après lui avoir fait avaler largement de leurs liqueurs, ils firent tout ce qui leur vint en fantaisie. Le mari revint, et trouvant sa femme dans les bras d'un de

la douloureuse situation des femmes chez les Sauvages. Dans la crainte de blesser trop vivement la délicatesse de mes lecteurs féminelles, je ne continuerai point ce tableau repoussant. Il n'est pas surprenant que des femmes traitées d'une manière si barbare détestent leurs tyrans, et connaissent foiblement le sentiment de la tendresse maternelle. Il ne l'est pas non plus qu'elles saisissent la première occasion pour abandonner leur famille et se délivrer de leur affreuse situation. Les femmes de l'Amérique méridionale nous en offrent un exemple. Lorsque les Espagnols descendirent dans leurs pays, les femmes apperçurent avec joie qu'elles avoient moins à craindre de ces étrangers que des naturels du pays; et tandis que les hommes s'enfonçoient dans des déserts et des forêts presqu'impénétrables, pour échapper au fer de leurs ennemis, les femmes accoururent en troupe au

---

ces jeunes gens, les congédia sans montrer d'humeur; mais à peine furent-ils sortis qu'il assassina sa femme, et je l'ai vu moi-même, étant accompagné de plusieurs amis, traîner le cadavre vers un pont d'où il le jeta dans la rivière.

milieu des vainqueurs; et, peu sensibles au spectacle de leurs maris ou de leurs enfans morts ou expirans, elles se livrèrent aux caresses des déstructeurs, dont la vue de leur sexe sembloit faire disparaître toute la férocité. Ce changement produisit sur les femmes un effet d'autant plus rapide qu'elles n'avoient jamais joui d'une pareille influence.

Quoique la conduite des Sauvages avec leurs femmes soit en général telle que je viens de la représenter, quelques circonstances annoncent cependant que ces peuples ne sont pas totalement dépouillés des sentiments de douceur et d'humanité. On rencontre plus ou moins chez toutes les nations la même inconséquence, et elle démontre d'une manière incontestable que les mœurs et les usages sont par-tout l'effet du hasard plus que d'un système politique. Les Hurons et les Iroquois traitent leurs femmes en esclaves; mais les matrones jouissent d'une si grande autorité dans leurs familles, qu'elles peuvent à leur gré envoyer les hommes à la guerre, ou les forcer à faire la paix. Lorsqu'une matrone, soit pour appaiser les mânes de ses parens tués dans

les combats, soit pour les remplacer par des prisonniers, veut faire prendre les armes à un guerrier qu'elle connaît faiblement, elle lui envoie un collier de coquillages. Le Sauvage se trouve aussi irrésistiblement engagé par ce bijou, que jadis un preux chevalier par la requête d'une belle infortunée, et il arrive rarement qu'il refuse de joindre les guerriers qui vont chercher fortune.

Lorsque les Iroquois ont fait des prisonniers à la guerre, le conseil de la nation dispose ordinairement de leur sort. Mais ce décret n'a pas toujours son exécution ; les mères de familles ont le droit de l'annuler, et de décider du sort des prisonniers d'une manière différente. La vie ou la mort de ceux qui sont absous ou condamnés dépendent absolument de la volonté des matrones. Nous avons déjà observé que parmi les Sauvages la dignité de chef est élective et s'accorde au guerrier le plus renommé par ses exploits. Chez les Hurons, cette dignité est héréditaire ; mais c'est à la postérité des femmes qu'elle appartient. Ce n'est point le fils du chef, mais le fils de sa sœur qui hérite du commandement ; et si toute la race des femmes est éteinte,

Alors on fait un nouveau choix parmi les plus nobles des matrones. Le chef des Hurons a toujours un conseil, et chaque famille distinguée fournit un membre à ce conseil. Ce choix est encore une des prérogatives des matrones, et il arrive quelquefois qu'elles nomment des conseillers de leur sexe. Quelques auteurs prétendent que chez les Iroquois toutes les ordonnances se rendent au nom des femmes; mais ceux qui ont été plus à même de connoître leurs mœurs et leur politique, assurent que l'autorité des femmes n'est chez les Iroquois que purement nominale; que les hommes ne leur font part que de ce qu'ils jugent à propos, et se servent de leur nom comme on fait parmi nous du contre-seing d'un bureau.

Chez les Natchés le commandement est aussi héréditaire; mais il passe également aux descendants mâles et femelles de la race royale; ils ont deux commandants, un de chaque sexe. La commandante n'est point l'épouse, mais la sœur ou la plus proche parente du commandant, et jouit des mêmes honneurs, des mêmes prérogatives et de la même autorité que lui: mais elle a en outre

un privilège assez particulier. Lorsqu'elle meurt, son mari et toute sa suite sont obligés de la suivre dans l'autre monde, afin de lui rendre les mêmes services qu'elle avoit coutume de recevoir durant sa vie. Nous aurons dans la suite occasion d'observer que de tems immémorial, il a été d'usage en Orient que les femmes se brûlassent vives sur le bûcher funèbre de leurs maris. On enterroît aussi avec les chefs leurs esclaves et leurs chevaux, afin qu'ils ne manquassent de rien dans leur nouvelle résidence. Mais les Natchés sont les seuls qui aient adopté l'usage de faire mourir le mari avec sa femme. On est moins étonné de cette singularité, lorsque l'on considère que ce peuple adore le soleil, et que leur commandante est censée descendre de cet astre, tandis que son mari n'est qu'un simple mortel, qu'elle choisit ordinairement dans une classe obscure, afin de jouir plus sûrement de sa supériorité: on retrouve à-peu-près la même coutume chez les Africains de Zaaen. Les femmes du premier ont le droit de choisir un mari, qu'elles traitent avec beaucoup de hauteur, et qu'elles condamnent même au plus dur esclavage lors-

qu'il manque de conduite, ou plutôt d'obéissance. Les sœurs du sultan des Turcs épousent ordinairement quelqu'officier de ce despote, dont elles font aussi leur très-humble esclave. D'après ce que nous venons de raconter relativement aux Natchés, il sembleroit que les femmes jouissent en général chez eux d'un sort plus doux que parmi les autres Sauvages ; on trouve même quelques anecdotes dans leur histoire qui font présumer que la commandante n'est pas la seule femme à laquelle ils accordent des honneurs et des priviléges ; il est cependant très-certain que les femmes y sont en général complètement esclaves comme dans toute l'Amérique.

Les femmes des Sauvages ont toutefois sur celles de l'Asie l'avantage de ne pas être renfermées. L'amour des Sauvages s'adresse à tout le sexe féminin, sans préférence pour un objet particulier ; ils ne connaissent point par conséquent le sentiment de la jalousie, ou du moins trop faiblement pour être tentés de renfermer leurs femmes. Les différentes hordes varient cependant à cet égard dans leurs inclinations ; quelques Sauvages offrent leurs femmes aux étrangers, et d'aut-

Ures paroissent très-attentifs à éviter qu'ils n'en approchent. Le capitaine Wallis ayant, à son passage au détroit de Magellan, envoyé un bateau sur la côte, les sauvages qu'il avoit reçus à bord de son vaisseau sautèrent dans leurs canots, et suivirent le bateau en poussant des cris aigus, dont chacun et dans le vaisseau et dans le bateau ignoroit la cause. Mais en approchant de terre, ils apperçurent quelques femmes qui ramassoient des coquilles, et qui disparurent à toutes jambes dès qu'elles entendirent les hurlemens de leurs compatriotes. Les habitans de cette côte paroissent excessivement ignorans et barbares ; leur conduite dans cette circonstance annonce toutefois une espèce de jalouse. Cette passion, en général peu connue des Sauvages, n'est pas cependant parmi eux sans exemple ; mais c'est un accès qui dure rarement plus d'une heure : elle disparaît complètement avec le motif qui l'a fait naître, et il faut une nouvelle occasion pour la rallumer. Les Sauvages ne sont point susceptibles de l'inquiétude et des précautions durables dont les habitans à demi-civilisés des pays chauds s'occupent sans cesse.

Des peuples qui ne possèdent qu'une misérable hutte , et tout au plus la provision d'un jour , qui enterrent le plus souvent les morts avec leurs vêtemens , leurs armes et leurs ustensiles , ne peuvent avoir que de très-minces propriétés , puisqu'une génération ne laisse rien qui vaille la peine d'être légué à la suivante. Les dignités ne sont héréditaires que chez les Hurons et les Natchés : à peine sont-elles connues des autres sauvages. L'autorité , fondée sur la force et le courage , n'est accompagnée d'aucune espèce de distinction. Dans les pays civilisés , les femmes partagent les honneurs de leurs maris , et en quelque façon leur autorité : mais il n'en est pas ainsi chez les Sauvages. Dans quelques endroits la femme du chef jouit d'une certaine considération ; dans quelques autres , la mère d'une nombreuse famille a aussi une sorte d'influence sur ses enfans. Le droit de préséance , dont les femmes sont si jalouses en Europe , est tout-à-fait inconnu parmi les Sauvages : l'envie et la vanité n'y troublent point la paix. On peut appliquer à leurs femmes ce que nous avons dit précédemment des femmes des

Gaulois, des Celtes et des Germains ; elles exercent communément la médecine et la chirurgie, et leurs secrets, acquis par l'expérience, opèrent souvent des cures dans des circonstances où nos meilleurs médecins d'Europe verroient échouer le fruit de leur pratique et de leur théorie. Ces espèces de miracles leur procurent un peu de considération ; mais c'est au sentiment de la superstition que quelques-unes sont particulièrement redevables de la déférence ou de la sorte de respect que les hommes leur accordent : on les suppose douées du don de prophétie et de magie. L'ignorance et la curiosité ont souvent recours à leur art pour retrouver des choses perdues, obtenir un objet désiré ou connoître les décrets du destin. Esclaves soumises en toute autre circonstance, elles deviennent alors absolues, et leurs ordres sont exécutés avec la plus grande exactitude.

Telles sont à-peu-près la situation douloreuse des femmes chez les peuples sauvages, et les foibles ressources qu'elles ont pour l'adoucir. En quittant cette scène peu satisfaisante, nous tournerons nos regards vers les nations qui, après s'être tirées de

leur barbarie primitive, commencent à former une société plus régulière.

Le premier pas que les peuples Sauvages font pour sortir de la barbarie s'annonce ordinairement par une prévoyance de l'avenir ; ils commencent à s'occuper du lendemain, à faire des provisions, et à chercher des moyens de les conserver. Ces premières réflexions ont conduit la plupart des peuples de la vie de brigandage à la vie pastorale. En nourrissant une quantité d'animaux, ils s'assureront une ressource lorsque la pêche et la chasse ne leur fourniront pas une subsistance assez abondante. Telie est la vie que mènent toutes les hordes errantes des Arabes et des Tartares. Comme ils n'ont fait encore qu'un pas hors de la plus grossière barbarie, leurs femmes ne se sont aussi civilisées qu'en proportion, et ne se distinguent des femmes sauvages que par un goût très-vif pour la parure. Cette passion naturelle au beau sexe se manifeste dans tous les pays où les femmes sont traitées avec un peu d'indulgence : elle est généralement réprimée par la sévérité des Sauvages. Des femmes occupées de travaux, et

souvent maltraitées, n'ont point de motifs pour chercher à s'embellir.

C'est toujours pour captiver les hommes que les femmes tâchent d'augmenter l'influence de leurs charmes ; mais ces soins seroient superflus vis-à-vis des hommes qui ne connoissent de l'amour que l'instinct de la nature, ou un besoin vague et impérieux dont tout le sexe féminin est indistinctement l'objet. Lorsque les hommes sont susceptibles de faire un choix ou d'accorder une préférence, l'envie de l'obtenir produit une émulation. Les femmes font alors leur principale étude d'inventer des ornemens, et de s'en parer avec élégance. La passion des femmes arabes et tartares est fondée sur ce motif ; les hommes se plaisent à voir leurs femmes couvertes de bijoux et de coiffichets, et sacrifient volontiers tout, excepté leurs chevaux, pour se procurer cette sorte de jouissance.

Dans plusieurs cantons de l'Afrique, et même de l'Asie, les peuples nourrissent des troupeaux, et semblent cependant conserver dans la vie pastorale toute la barbarie des peuples qui ne subsistent que de la chasse

et de la pêche. Mais ceux qui ont fait un pas de plus, et qui ont étendu les vues de leur association jusqu'à l'agriculture, prennent nécessairement des mœurs plus douces, et l'indulgence pour les femmes est un des premiers effets de leur humanité. Cette règle est, comme toutes les autres, sujette à beaucoup d'exceptions.

Dans quelques cantons de la côte de Guinée, les femmes ont voix délibérative dans les assemblées publiques, tandis que dans d'autres elles sont politiquement nulles et complètement esclaves. Sur les bords du Niger les femmes peuvent passer pour belles, si on fait moins consister la beauté de la figure dans la couleur que dans la régularité des traits; elles sont fidèles, affables et modestes. Leur physionomie indique la candeur, et leur langage annonce la douceur et l'ingénuité. Les hommes, sensibles à leurs bonnes qualités, les traitent avec plus de tendresse et d'indulgence que les habitans des climats septentrionaux; en avançant vers l'orient, on voit la figure et le caractère des Africains se détériorer sensiblement. Placés sur un sol aride, et à peine susceptible de culture, ils ne subsistent en général que de la

chasse et de la pêche ; les femmes ; moins belles , moins douces et moins modestes que celles qui habitent les bords du Niger , sont traitées par les hommes avec beaucoup plus de despotisme et d'indifférence.

Dans l'île de Formoze , et parmi quelques tribus de Péruviens , un usage tout-à-fait opposé à celui des autres pays procure aux filles une considération fort supérieure à celle des enfans mâles , parce que du moment où elles sont mariées le mari est reçu dans la maison du beau-père , et devient un membre de sa famille ; d'où il s'ensuit que les garçons en prenant une femme quittent pour toujours la maison paternelle , et que le père de plusieurs filles voit bientôt multiplier sa famille ; tandis que celui qui n'a que des garçons se trouve insensiblement réduit à l'abandon et à la solitude. Les habitans des bords du Niger ne sont pas les seuls Africains qui traitent leurs femmes avec indulgence ; la tribu connues sous le nom de *Pholeis* , se distingue des autres par des mœurs très-pacifiques , et une grande aversion pour la guerre. Ils ont fait quelques progrès dans les arts , et ne le cèdent à aucune nation civilisée pour les sentiments de

bienfaisance et d'humanité. Tendres et indulgents pour leurs femmes, ils leur font partager tous les avantages de la société.

Quoique là vie pastorale, les travaux de l'agriculture, et tout ce qui tend à adoucir les mœurs des hommes, améliorent généralement le sort des femmes, il n'est pas moins vrai que ces institutions, qui leur procurent en très-peu de tems de grands avantages, leur imposent dans les commencemens un surcroît de peines et d'embarras. C'est ce qu'elles éprouvent dans une partie de l'Afrique et de l'Amérique, où la culture des terres, conduite avec peu d'intelligence, produit de si foibles moyens de subsistance, que les hommes dédaignent de s'en occuper, et en chargent les femmes, faute de pouvoir les employer plus utilement. Il en résulte qu'indépendamment de tous les soins domestiques, elles sont encore obligées de piocher la terre, de semer le grain, de recueillir et de rentrer la récolte. Sous un climat brûlant ces occupations doivent paroître très-dures à un sexe foible, que la nature ne semble pas avoir destiné à des travaux si pénibles.

Après avoir parcouru le détail affligeant de

Leurs souffrances , nous allons passer à l'examen de leur situation chez les nations les plus civilisées qui font profession d'indulgence et d'affection pour le beau sexe.

Quoique l'usage de renfermer les femmes nous paroisse avec raison un abus de la loi du plus fort , qui répugne également aux sentimens de la justice et de l'humanité , nous trouvons cependant cette pratique généralement établie dans presque toute l'Asie et l'Afrique , et dans une partie de l'Europe ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que par-tout où cette coutume est adoptée , elle indique incontestablement un peuple sorti de la première barbarie , durant laquelle les hommes font trop peu de cas des femmes , pour être susceptibles de jalousie. Ils considèrent le sexe féminin comme des êtres inférieurs , créés par la nature , exprès pour les servir , et pourvu que les femmes leur obéissent exactement , ils s'inquiètent fort peu du reste de leur conduite.

Il paroît que cette méthode de renfermer les femmes , que nous aurons l'occasion de discuter plus amplement , ne se pratique que très-imparfairement chez les Mogols. Elle est encore moins rigoureuse chez les Chinois.

et l'on peut dire qu'elle est à peine connue des habitans du Japon. Les Tures en sont de très-rigoureux observateurs ; mais les Persans surpassent toutes les autres nations par l'excès de leur jalousie. La chasteté des femmes leur paroît une chose si fragile, qu'ils ne leur accordent jamais un instant de liberté. Chez les Turcs, les femmes, quoiqu'habituellement recluses, ne sont pas toujours asservies à la même contrainte. Elles vont une fois par semaine passer plusieurs heures aux bains publics. Les pères et les maris leur accordent, relativement à leur rang ou à leur fortune, tous les bijoux et les ornementz qu'elles peuvent desirer, et un grand nombre d'esclaves pour les amuser ou les servir. Il paroît qu'à tout bien considérer, leur sort n'est pas fort à plaindre ; et Lady Montague n'hésite point à affirmer qu'elles sont les femmes les plus heureuses de ce monde. J'ai peine à croire cependant que cette Lady eût voulu troquer le rang et l'état dont elle jouissoit en Angleterre pour les plaisirs sédentaires du plus magnifique haram, ou même pour le serrail de Constantinople. Les Persans sont très-exacts à renfermer leurs femmes, mais ils les traitent à tout autre

égard avec beaucoup d'indulgence et d'humanité. On leur prodigue les liqueurs et le parfums les plus précieux, et leurs appartemens, toujours remplis d'un grand nombre de femmes esclaves, sont meublés avec la plus grande somptuosité. Mais tous les bijoux magnifiques dont elles sont décorées, tout cet appareil du luxe qui les environne, ressemble aux chaînes d'or dont on s'est servi quelquefois pour garroter plus décemment les souverains.

Les femmes jouissent d'une plus grande considération chez les Mogols que parmi les Turcs et les Persans. Dans les classes inférieures, elles ne sont point rigoureusement asservies à la rerraite, et elles ont acquis souvent dans le serrail un grand ascendant sur le dépôt qui faisoit trembler tout l'empire. Noor-Jehan, épouse favorite de Jehangire, distribua les premières places de l'état à sa famille, et introduisit à tel point le goût du luxe et de la dépense, qu'au rapport d'un historien oriental, la cour ne s'occupa plus que de fêtes. Les rues retentissoient jour et nuit de chants et de sérénades, et la ville étoit constamment éclairée par des feux d'artifices et des illuminations : les monnoies

courantes portoient la double empreinte du nom de l'empereur, et de celui de son épouse chérie. Ses parens prirent rang immédiatement après la famille du monarque, et furent admis dans les appartemens secrets du serrail. Mais cet exemple est une exception en faveur de la beauté, et peut-être du génie. Il arrivoit très-rarement qu'une femme prît dans l'état une si grande influence. Les gens de distinction font garder leurs serrails avec beaucoup plus d'exactitude que les particuliers obscurs, et la vanité contribue autant à cette rigueur que la jalousie. Outre le chagrin d'être trahi par ses femmes, l'homme élevé en dignité croiroit son honneur très-blessé, si l'une d'elles avoit le malheur d'être profanée par les regards ignobles d'un simple particulier, et les femmes se félicitent, dit-on, elles-mêmes d'une retraite qui les met à l'abri des regards impurs. On assure que dans plusicurs occasions on a vu de ces favorites rester obstinément, et périr dans les flammes qui dévoroient leurs appartemens, parce qu'elles ne pouvoient pas se sauver sans être apperques du peuple.

Par-tout où les hommes ont un grand nombre de femmes et de concubines, le

despotisme des maris est indispensable pour prévenir le désordre et la confusion. Ce despotisme est en petit ce que celui de l'état est en grand , et il agit sur les passions de la même manière ; puisque la crainte est le ressort unique de ces deux gouvernemens. Dans un haram , la jalouse , par-tout ailleurs si commune et si violente dans le cœur des femmes , est forcée de garder le silence ; quelque soit la violence de leur dépit ou de leur envie , il faut qu'elles dissimulent avec soin , quand le despot les honore de sa présence. L'air ou le ton du reproche , le plus foible signe d'humeur , ou d'indocilité , seroient promptement suivis des plus rigoureux châtimens ; le divorce , un cachot , ou peut-être la mort , avertiroit les compagnes de la victime qu'on n'offense pas impunément un maître absolu et impitoyable. Les amis de la coupable peuvent plain dre son sort ; mais elle n'a point de secours à espérer des loix. La justice ne prend jamais connoissance de ce qui se passe dans les harams. Par-tout ailleurs la personne d'une femme est sacrée , et son mari est le seul qui ait la permission de la contempler. Ce privilège , accordé au beau sexe , a procuré plusieurs fois les

moyens d'exécuter une conjuration. Des hommes armés se faisoient porter jusque dans l'appartement des grands, dans des espèces de chaises exclusivement destinées à l'usage des femmes. La victime dévouée croyoit y rencontrer l'amour, et n'en voyoit sortir que des furies, qui s'élançoient pour l'immoler.

C'est un précepte sacré de la religion mahométane dans l'Indostan, de ne jamais laisser appercevoir les femmes. Les frères n'ont pas la liberté de voir leur sœur en particulier. Dans ces pays, un homme seroit offendé si un autre osoit affirmer que ses femmes existent, et un mari souffre même avec peine qu'on lui en demande des nouvelles. Tous les peuples qui ont des notions de l'honneur l'attachent à l'objet qui leur semble le plus précieux, et cet objet est dans l'Indostan la chasteté des femmes. Le despote encourage ce préjugé chez ses sujets, parce qu'il sert à lui garantir leur fidélité, lorsqu'ils sont assez éloignés pour ne pas redouter une prompte vengeance. Dans les occasions où un gouverneur de province devient suspect, on commence par lui ordonner d'envoyer ses femmes à la cour. N'en

envoyât-il qu'une , et pas même sa favorite ; on la reçoit comme un gage précieux et sacré qui forcera le gouverneur à se conduire avec circonspection. Mais , s'il hésite , s'il éclude la demande ou diffère d'obéir , il est sur le champ déclaré rebelle. Ce n'est point sur son amour pour la femme qu'il envoie , que l'on fonde l'opinion de sa fidélité future , mais sur son honneur , dont elle est dépositaire ; et en cas de trahison , le souverain a le droit de violer cet honneur ; la femme devient son esclave. Les femmes sont si sacrées dans les Indes , que dans les fureurs de la guerre et du carnage , le soldat n'étend jamais sur elles sa violence. La violence ne donne point de droits sur les harams ; et les brigands , chargés d'assassiner un Indien , passent respectueusement devant l'appartement de ses femmes. Cet usage est probablement consacré par les préceptes de la religion ; mais ce n'est pas seulement dans les Indes que l'on en trouve des exemples. Lorsque le Grand-Seigneur envoie une troupe de satellites expédier un criminel de lèze-majesté et saisir ses trésors , ils respectent le haram et tout ce qui appartient aux femmes.

Mais quoique les Indiens aient pour le

sexé féminin cette vénération illusoire, quoique parmi eux les femmes soient censées sacrées, leur sort n'est pas moins précaire et le résultat du hasard. Après leur avoir donné une éducation qui tend à avilir leur ame et à bannir toutes les vertus, on les prive de la liberté personnelle, on les vend ou on les marie sans qu'elles puissent s'y opposer. Exposées à être saisies pour dettes, comme faisant partie du mobilier de leur mari ; rongées de chagrin et de jalousie, elles n'ont jamais de plaisirs purs ; et quand les années ont effacé leurs charmes, il ne leur reste qu'une longue perspective d'humiliations. Salomon eut soixante femmes et quatre-vingt concubines (1) ; mais l'histoire cite un petit chef d'Indiens qui renfermoit

(1) M. Alexandre ne donne à Salomon que soixante femmes et quatre-vingt concubines. L'histoire sacrée n'en parle pas si modestement : elle porte à sept cens le nombre des premières, et celui des autres à trois cens. On pourroit trouver extraordinaire que le nombre de ses épouses fût si supérieur à celui des concubines ; mais il faut observer qu'il étoit chargé irrévocablement des premières, et qu'il pouvoit se défaire d'une partie des autres quand il en étoit rassasié.

seux mille femmes dans son haram pour sa jouissance personnelle. Il est bien extraordinaire, que, sans égard pour la population, on ait ainsi violé publiquement les loix de la nature. En arrivant dans les Indes, les Européens, saisis de la contagion, suivirent l'usage du pays. Les Portugais entretinrent chacun sept ou huit concubines, qu'ils ne tenoient point enfermées, mais ces malheureuses étoient forcées de travailler, et de remettre à leur tyran le prix de leur salaire.

Quoiqu'il paroisse d'après ce que je viens de dire que le sort des Indiennes n'est point digne d'envie, elles ne sont pas cependant tout-à-fait réduites à l'esclavage; mais la loi les protège et les opprime tour à-tour. Ces loix sont comme beaucoup d'autres institutions si divisées et subdivisées qu'il est très difficile d'expliquer leurs contradictions. Il paroît qu'au total les femmes ont à se louer de quelques réglements, et à se plaindre de beaucoup d'autres. Il est défendu de prêter de l'argent à une femme, à un enfant, ou à un esclave, excepté dans des tems de calamités publiques, ou à une femme dont le mari est en prison pour

dettes. La loi ordonne aux femmes d'obéir en toute occasion à leurs maris, et permet à celui-ci de châtier et même d'immoler à son ressentiment sa femme indocile. Une fille est forcée d'avoir la même obéissance pour son père ou pour son tuteur. Un magistrat ne doit dans aucune circonstance prendre conseil d'une femme, ni recevoir son témoignage en justice ; enfin la loi ordonne que toutes les femmes seront séquestrées et privées de la liberté personnelle. Mais elle ordonne aussi que les pères élèveront et entretiendront leurs filles ; et elle défend aux pères et aux tuteurs d'établir une sœur cadette avant son ainée. Les maris sont obligés de donner à leurs femmes une aisance proportionnée à leur fortune. Les femmes conservent après le mariage la propriété de tout ce qu'elles possédoient avant ; elles peuvent en disposer durant leur vie, ou par testament au moment de leur mort. La loi autorise aussi un mari à tuer celui qui essaie d'enlever ou de débaucher sa femme ; elle défend de vendre une fille esclave sans son consentement, de faire aucune insulte à une femme ou à une fille, à laquelle on accor-

de un réfuge dans un tems de tumulte ou de calamité publique. Un mari ne doit point se mettre en route sans avoir pourvu à la subsistance de sa femme durant son absence ; il ne peut pas la renvoyer quoique coupable sans assurer sa nourriture et son entretien. Enfin la loi condamne à une forte amende , non-seulement celui qui commet un rapt, mais même celui qui se permet devant une femme des paroies ou des gestes indécens. Telles sont les loix de l'Indostan ; mais l'histoire de ce pays annonce que ce qui concerne la protection et la sûreté du beau sexe est très-imparsfaitement exécuté.

La totalité des anciens peuples de l'Indostan, que l'on distingue sous le nom d'Indoux, sont divisés en différentes classes ou castes, dont le rang s'élève de degré en degré jusqu'à la première ; et chaque caste forme une espèce de république qui n'a aucune communication, et ne contracte jamais d'alliance avec les autres. Il s'ensuit que les femmes ne peuvent pas , comme dans beaucoup d'autres pays , s'élever par le mariage , puisqu'elles ne peuvent épouser que des hommes de leur caste ; mais

elles ne sont point enfermées aussi rigoureusement que les Mahométanes. Dans quelques cantons les femmes de distinction paroissent quelquefois dans les rues. Les Ethiopiennes ont encore plus de liberté que les Mahométanes et les femmes des Indoux. Poncet assure que la sœur de l'empereur, qui régnait durant le séjour qu'il fit en Ethiopie, avoit un palais particulier, qu'elle se montrroit souvent en public, montée sur une mule richement caparaçonnée et environnée de quatre ou cinq cent femmes qui jouoient du tambour de basque, et chantaient des vers à sa louange. Il paroît que chez les Chinois, qui ne le cèdent point aux habitans de l'Europe pour l'urbanité des mœurs, les femmes jouissent du rang de leur mari et partagent leurs honneurs. L'empereur peut épouser la fille du plus obscur de ses sujets, et l'impératrice n'en jouit pas moins presqu'autant que lui des respects de la nation. Mais quoique l'épouse du souverain et toutes les femmes de la Chine jouissent des honneurs et des priviléges dus à leur rang, leur sexe est presqu'entièrement dépouillé de toute espèce de fortune et de propriétés. Ce système, qui

paroîtra peut-être injuste en Europe, n'a cependant été dicté que par un sentiment de tendresse et de considération. C'est uniquement le bonheur des deux sexes que les Chinois ont eu sagement en vue; et c'étoit le seul expédient peut-être qui put empêcher les hommes de prendre une femme par des motifs d'avarice. Dans un pays où l'amour détermine toujours le choix d'une épouse, où elle n'a ni intérêt séparé de son mari, ni fortune indépendante qui puisse la rendre orgueilleuse et impertinente, les liens du mariage, si durs et si pesans chez d'autres peuples, doivent paroître une chaîne de fleurs. Au Japon, les femmes du *Deyaria*, qui réunit les deux dignités d'empereur et de grand-prêtre héréditaire, partagent presque tous les honneurs et le respect que la nation accorde à leur mari; et nous ne pouvons pas douter, après avoir lu dans les voyages de Kempfer la magnifique relation des obséquies d'une reine de Siam, que les femmes ne jouissent dans ce pays d'une très-haute considération.

Avant de quitter l'Asie, je crois devoir faire à mes lecteurs femelles une petite observation. Il seroit très-possible que la pré-

céduente description du sort des femmes dans cette partie du monde, où la somme de leurs maux est beaucoup plus considérable que celle de leurs avantages, il seroit possible, dis-je, que cette description naïve ne parût pas tout-à-fait conforme aux opinions fondées sur les romans et les contes orientaux, qui tendroient à nous persuader, si nous n'étions pas éclairés par des faits, que toutes les femmes de l'Asie sont d'une beauté ravissante, et qu'elles jouissent toutes d'un sort digne d'envie, parce que les hommes se prosternent à leurs pieds et leur offrent sans cesse un tribut d'adorations, de louanges et de promesses d'un amour éternel. Mais le revers du tableau nous apprend aussi que ces humbles adorateurs ne laissent pas d'enfermer et de traiter très-rigoureusement leurs divinités. Ils ne semblent en effet se prosterner à leurs pieds que pour les enchaîner; et l'extérieur d'un humble esclave cache un tyran impérieux. Chez les Chinois, que nous considérons comme les moins iniques de tous les Asiatiques, on étrangle quelquefois des veuves à la mort de leurs maris, afin qu'elles aillent les servir dans l'autre monde.

Telle est la situation des femmes chez la plupart des peup'les qui tiennent une sorte de milieu entre la première barbarie des Sauvages et l'état de société des nations civilisées. Mais comme la culture des mœurs et les progrès des connaissances ne procèdent pas par-tout sur un plan uniforme, comme le génie, la nécessité et mille autres circonstances admettent beaucoup de variétés, souvent une nation avance plus rapidement qu'une autre à certains égards, et se trouve fort en arrière relativement à plusieurs autres. C'est ainsi que les habitans de l'isle d'Otaheite, nouvellement découverte dans la mer du Sud, quoiqu'ils ne connoissent de l'univers que le petit Archipel qui les environne, quoiqu'ils soient les véritables enfans de la nature, nourris et presque vêtus de sa main, quoiqu'ils n'aient pas la moindre notion des arts ou des sciences, sont toutefois humains, civils sociables entr'eux, et complaisans pour leurs femmes, qui partagent tous les droits et les priviléges des dignités et des rangs, et jusqu'à l'autorité suprême lorsqu'elles peuvent y prétendre par leur naissance. Elles trouvent chez les hommes de leur pays

toute la déférence et l'indulgence que la foiblesse de leur sexe semble exiger. Mais quoiqu'ils poussent fort loin la complaisance, quoique les deux sexes vivent familièrement et habituellement en société, le moment qui les rassemble presque par-tout les sépare dans l'isle d'Otaheite: ils ne mangent point ensemble. Les femmes servent quelquefois les hommes à leurs repas, mais ne les partagent jamais. On pourroit présumer que les femmes de cette isle considèrent l'action de boire et de manger comme une espèce d'indécence (1).

Il est assez remarquable que dans la plus grande partie de l'Amérique, que l'on peut regarder aujourd'hui comme le principal siège de la barbarie et la patrie des Sauvages, les hommes n'ont en général qu'une femme; tandis qu'en Afrique et en Asie, où les habitans sont un peu plus civilisés, la polygamie n'a point de bornes. Mais les

---

(1) On verra dans la suite que M. Alexandre ne peut pas raisonnablement admettre cette opinion puisqu'il nous représente les femmes de cette isle marchant nues dans les rues sans la moindre honte, et se livrant en public à toutes sortes d'appétits avec la même indifférence.

coutumes de l'orient, et particulièrement la pluralité des femmes, paroissent si invariables, que ce chaînon de l'esclavage du sexe féminin rompra très-probablement le dernier ; et en nous en rapportant aux missionnaires qui ont entrepris de propager en Asie la foi chrétienne, les préceptes de cette religion qu'ils parvenoient le plus difficilement à faire adopter, est celui qui défend la polygamie. Les Asiatiques trouvoient si absurde la restriction qui ordonne de se borner à la possession d'une seule femme, qu'ils ne pouvoient pas se persuader que ce précepte fût agréable au suprême législateur de l'univers.

---

## C H A P I T R E I X.

*Continuation du même sujet.*

DANS les foibles essais que nous venons de donner sur l'histoire générale des femmes, nous avons eu le déplaisir de démontrer que le beau sexe a été privé de presque tous les droits de l'humanité durant une longue suite de siècles. Les femmes sont encore aujourd'hui complètement esclaves dans un quart du globe, et perpétuellement captives dans une portion beaucoup plus considérable de ce même univers. Enfin ce n'est que dans ce petit coin qu'on appelle *l'Europe* qu'elles jouissent, parmi les créatures raisonnables, du rang et de la considération, qui semblent leur avoir été destinés par la nature. C'est avec grand plaisir que je me vois arrivé à cette partie de leur histoire, où nous pourrons les considérer parmi les nations civilisées et dans une situation absolument opposée à celle que je viens de décrire.

Mais quoique les femmes possèdent en *Tome II.*

Europe des avantages dont elles ne jouissent point dans les autres parties du globe, ou qu'on ne leur accorde ailleurs que dans des circonstances particulières, comme toute l'étendue de l'Europe n'est pas également civilisée, le sort des femmes n'est pas partout également avantageux.

La Russie, que nous considérons comme une partie de l'Europe, quoiqu'elle comprenne une portion de l'Asie, n'a essayé que depuis peu d'années à prendre le poli des nations européennes, et elle est encore loin d'atteindre le degré auquel il faut nécessairement qu'un peuple parvienne avant qu'il soit susceptible d'avoir les égards convenables pour un sexe dont la foiblesse et la sensibilité exigent de la douceur et de l'indulgence. Le sort du beau sexe en Russie n'est point comparable à celui dont il jouit en Angleterre, en France et en Italie. Une des dernières impératrices de Russie fit inhumainement fustiger en public une jeune demoiselle de la première qualité, et ce châtiment blesse également la décence et l'humanité. La même impératrice souffrit, dans une autre occasion, qu'en infligeât la même punition à plusieurs femmes de qua-

lité, et qu'on y ajoutât le supplice barbare de leur arracher la langue (1). Tandis qu'on exécutoit cette sentence, chacune des coupables étoit portée sur les épaules d'un homme, sans autre vêtement qu'un simple jupon : telles étoient fort récemment les mœurs des Russes, dans un tems où par toute l'Europe, et même chez des peuples que nous appelons barbares, la loi évitoit en punissant des femmes de violer la décence. Différens voyageurs prétendent qu'en Russie les nouvelles mariées présentoient la première nuit à leur mari, pour gage de leur soumission, un fouet qu'elles avoient fait elles-mêmes, et qu'elles auroient trouvé très-mauvais que le mari ne leur en eût pas obligeamment appuyé quelques coups sur les épaules pour en faire l'essai. Mais des voyageurs plus modernes assurent qu'en

---

(1) M. Alexandre auroit dû nous dire quel est le crime qui a entraîné un châtiment si sévère. Son silence à cet égard peut rendre suspect un fait dont il ne cite point l'époque. Il auroit dû au moins nous nommer l'impératrice qui régnoit alors en Russie, et qu'il accuse sans la faire connoître. C'est peut-être un moyen d'échapper aux réfutations, mais non pas d'obtenir la confiance.

supposant que cette coutume ait existé, il n'en reste pas aujourd'hui la moindre trace.

Quoique les femmes de Pétersbourg ne soient point forcées de se renfermer dans leurs appartemens, elles sortent fort peu. A peine émancipées de la première barbarie, elles n'ont encore ni dans leurs manières ni dans leur conversation rien de ce qui distingue le sexe doux et délicat des autres nations de l'Europe. Leurs exercices et leurs amusemens conviendroient beaucoup mieux à des hommes qu'à des femmes. L'impératrice régnante se divertit quelquefois avec les dames de sa cour à tirer au blanc. L'ivrognerie, le vice dominant de tous les climats froids fait si peu de honte aux dames russes, que dans les occasions où il leur arrivoit de s'ennivrer chez un ami, c'étoit, il n'y a pas encore bien long-tems, un usage général d'aller le lendemain remercier l'amphitron de la galanterie qu'il leur avoit faite. Les nouveaux réglemenrs pour les assemblées de la cour de Pétersbourg contenoient, et contiennent peut-être encore cet article remarquable. " Il est en outre dé-  
, fendu aux dames de s'ennivrer, sous tel  
, prétexte que ce puisse être, et les hom-

„ mes ne jouiront de ce privilège qu'après  
 „ neuf heures du soir „.

Quoique ce tableau ne soit pas très-favorable au beau sexe de la Russie, il jouit cependant d'une grande considération. Les femmes partagent les dignités, le rang et l'élévation de leur famille et de l'homme qu'elles épousent ; elles succèdent au trône, et l'Impératrice régnante fait honneur à son sexe et à sa nation par ses talens et son génie : il seroit à souhaiter qu'on pût en dire autant des qualités de son cœur. Le gouvernement prend soin des veuves et des enfants mâles et femelles des officiers militaires. Lorsque les veuves sont jeunes, on leur accorde en forme de dot une année des appoinemens de leur mari ; lorsqu'elles sont âgées, on leur assure le quart des appoinemens, et les filles conservent cette pension jusqu'à l'âge de quinze ans ; on les marie alors, ou on en dispose autrement. Différentes loix fort sages mettent les femmes à l'abri des insultes, et dans toute autre classe que celle des paysans, le beau sexe est exempt des travaux serviles ou pénibles. Les femmes jouissent de leur dot, et des successions dont elles héritent ; enfin elles

avancent à grands pas vers le degré de bonheur et de considération où les femmes des autres parties de l'Europe sont parvenues.

Dans les autres pays situés au nord de l'Europe, le sort des femmes n'est pas encore fort amélioré. En Laponie, en Norwège et en Pologne, elles n'ont point d'appartemens séparés, à l'exception de quelques maisons de la première noblesse. Toutes les possessions territoriales acquises ou héréditaires descendent aux enfans dans l'ordre suivant. En Pologne le fils hérite des deux tiers, et les filles prennent le reste ; le père ne peut point disposer de sa fortune d'une manière différente sans en avoir obtenu la permission par une sentence du juge. Dans le Danemarck les femmes héritent de toute espèce de succession ; mais quel que soit leur rang ou leur naissance, elles ne peuvent ni vendre ni aliéner la moindre portion de terre. A leur mort, le plus proche héritier est autorisé à en prendre possession ; nonobstant tout engagement, vente, échange ou marchés quelconques. En Angleterre, les filles sont exclues des biens patrimoniaux lorsqu'il existe un fils ; mais le père a la

liberté , quoiqu'ayant des fils , de donner ses acquêts à ses filles , ou de les leur laisser par testament. En Piémont , les filles ne peuvent point prétendre aux fiefs , tandis qu'il existe un mâle de leur race. Quoique les femmes possèdent rarement en Angleterre des titres et des honneurs de leur chef elles partagent toujours ceux de leur mari , à l'exception des femmes des évêques et des magistrats. Un anglois de la première qualité qui épouse une fille d'une naissance obscure , lui fait partager tous les honneurs de son rang , et aucun événement n'est susceptible de la faire redescendre dans son premier état ; car en supposant qu'après avoir perdu son premier mari elle en prit un second dans la classe la plus vile , ses connaissances lui conserveroient obligeanement jusqu'à sa mort son ancien titre. Les angloises n'ont jamais joui du privilège d'ennobrir leur mari ; mais on a vu depuis peu , quelques exemples de titres accordés à des femmes , avec la faculté de les transmettre aux mâles de leur postérité. Les usages de l'Allemagne sont , à cet égard , un peu différents de ceux de l'Angleterre. Les titres et les honneurs sont exclusivement annexés

à la naissance, et ne peuvent s'acquérir que par le mariage. Une femme qui épouse son supérieur redescend, si elle lui survit, dans sa première obscurité.

Comme le droit de jouir et de disposer des propriétés, soit en terres ou en biens d'autre nature, a été accordé avec différentes clauses et restrictions; et comme ce privilège cst un de ceux qui constituent particulièrement la dignité et la puissance dont les hommes sont généralement le plus jaloux, je vais tâcher de mettre mon lecteur en état d'apprécier jusqu'à quel point on a poussé à cet égard l'indulgence ou la sévérité pour le sexe dont j'ai entrepris de tracer l'histoire.

Dans les pays où les hommes existent sans loix et sans société, on ne connoit point la propriété personnelle des terres; lorsque les loix et la société sont dans leur enfance, la terre est une propriété publique, et ce public strictement parlant ne signifie que les hommes. Dans la première de ces situations, les femmes ne possèdent rien qu'elles puissent considérer comme à elles. Dans la seconde, on leur permet quelquefois de disposer de ce qu'on leur donne, ou de ce

qu'elles gagnent en travaillant ; à mesure que la société mûrit elles se rendent utiles , et acquièrent de l'importance. Quoiqu'on ne puisse pas dire qu'une fille ait une propriété tandis qu'elle vit avec son père , il est cependant d'usage qu'il lui fasse une dot en la mariant

La coutume de doter les femmes à leur mariage remonte à la plus haute antiquité. Pharaon donna la ville de Gazer à sa fille lorsqu'elle épousa Salomon , roi d'Israël. Nous avons lieu toutefois de croire que dans ces premiers âges les femmes n'avoient ni la disposition ni la jouissance de leur dot , mais que l'épouse et le bien qu'elle apportoit étoient considérés l'un et l'autre comme la propriété du mari. Nous voyons les femmes jouer constamment un rôle trop obscur dans l'histoire de la première antiquité , pour supposer qu'elles aient pu acquérir personnellement de la fortune , ou qu'on ait consenti à leur confier celle que leur père ou leurs parens avoient acquise. Parmi les anciens habitans de la Chaldée , les femmes étoient , dit-on , exclues de toutes successions , et le jugement de Moïse annonce qu'avant lui elles n'avoient jamais joui à

cet égard d'aucun privilège. Les filles de Zelophehados présentèrent une requête à Moïse, aux prêtres, aux princes et à la congrégation; elles représentèrent qu'après s'être conduit durant toute sa vie selon les règles de la justice et de la probité, leur père venoit de mourir dans le désert, et que comme il ne laissoit point après lui d'enfans mâles, elles se croyoient en droit de partager sa fortune avec le reste de la famille. Moïse ordonna non-seulement qu'on leur accordât leur demande, mais qu'à l'avenir, lorsqu'un homme mourroit sans enfans mâles, ses filles partageassent entr'elles la succession. Il paroît que dans beaucoup de pays le droit de succession des femmes est encore aujourd'hui fondé sur ce jugement du patriarche.

L'estime et la vénération particulières des Egyptiens pour les femmes qu'ils consultaient souvent, et dont ils suivoient les conseils dans beaucoup d'occasions, peuvent faire raisonnablement présumer que les femmes jouissoient parmi eux du privilège d'héritier de leurs ancêtres; sur-tout lorsque nous considérons que les Grecs, originai-rement une colonie d'Egypte, étoient, à

l'exception des Hébreux , le seul peuple de l'antiquité qui leur accordoit cette prérogative. Les anciens Romains , accoutumés à défendre par la force ce qu'ils avoient acquis par la violence , ne concevoient pas qu'on pût accorder à une femme ce qu'elle ne savoit ni défendre ni conquérir ; mais trouvant dur à la longue d'être forcés de donner tout à leurs fils et de laisser leurs filles dans l'indigence , et plus mécontens encore de savoir qu'au défaut d'enfans mâles un parent éloigné viendroit , armé de la loi , dépouiller leurs filles , les pères firent de leur vivant en faveur de leurs filles différentes dispositions qui réduisoient leur patrimoine à peu de chose. Le peuple irrité de ces arrangements , et se laissant persuader par un reste de l'antique barbarie , que les femmes n'avoient point de droits aux successions , fit passer la loi Voconienne , qui défendoit à tous les citoyens de laisser leur fortune à leur fils , quand même ils n'auroient pas d'autre enfant. Cette loi eut son exécution chez les Romains jusqu'au tems où leurs sentimens commencèrent à s'humaniser. L'amour et l'équité plaidèrent victorieusement la cause du beau sexe , et les femmes ob-

tinrent le droit d'hériter lorsqu'elles n'auraient point de frères, ou après leur mort, de toutes les espèces de propriétés.

Chez tous les peuples barbares on retrouve à peu-près les mêmes coutumes ; les Lombards méconnoissoient si complètement les droits du sexe féminin aux successions, que leurs loix autorisoient les enfans naturels, et même les parens mâles très-éloignés, à partager avec une fille la succession de son père. Les Saxons adoucirent cette loi ; les pères et mères furent obligés de laisser leur fortune à leurs fils, et au défaut d'enfans mâles à leurs filles. Les Bourguignons n'admettoient les filles ni à hériter avec leurs frères, ni à succéder à la couronne. Il paroît que chez les Francs les terres saliques étoient de la même nature que celles du tems du système féodal ; elles relevoient d'un seigneur ou suzerain, auquel le possesseur devoit un service militaire. Cette clause excluoit naturellement les femmes, qui ne pouvoient pas exécuter le service militaire : mais on inventa depuis différentes méthodes pour éluder cet obstacle. Celui qui vouloit avantager également son fils et sa fille la conduisoit devant un juge

ou commissaire , et prononçoit la formule suivante. " Ma chère enfant , une coutume „ antique et barbare exclut les filles de la „ succession de leur père ; mais comme je „ tiens également tous mes enfans de la „ providence , je dois les aimer également. „ En conséquence , ma chère enfant , je „ déclare que ma volonté est que vous par- „ tagiez également avec votre frère dans „ ma succession ,. Cette loi salique , qui paroît nulle aujourd'hui dans la France mo- derne , relativement aux particuliers , con- serve encore toute sa force quand il s'agit de la couronne. Une femme ne peut pas prétendre à siéger sur le trône ; mais quoique les François ne veuillent pas confier leur sceptre aux mains d'une femme , ils ne peu- vent pas empêcher qu'une femme ne gou- verne le monarque qui porte la couronne ; et cet évènement leur est arrivé si souvent , qu'en dépit de la loi salique on peut dire qu'aucun des royaumes voisins n'a été si constamment gouverné par des femmes.

Il paroît que par-tout ailleurs qu'en France les lois qui excluent les femelles de la jouis- sance et de la succession des propriétés , ne se sont étendues qu'aux particuliers. Chez

toutes les nations de l'antiquité , chez les Asiatiques de nos jours , et même dans quelques parties de l'Amérique , où les femmes n'ont en général ni propriété ni existence politique , où jamais elles n'ont possédé de terres , ni même joui de la liberté pour leur conduite personnelle , au défaut d'héritiers mâles on leur a permis de monter sur le trône et de gouverner les affaires de l'état. Cette absurdité est si palpable , qu'on ne peut en assigner d'autre motif que celui de la superstition.!

Chez les peuples barbares l'esclavage ou la servitude des femmes les rend incapables de posséder une propriété ; le salaire qu'elles gagnent en travaillant , ou ce qu'elles prennent à la chasse , appartient à leurs parents mâles , qui les protègent et leur fournissent une subsistance misérable et précaire. Partout où la polygamie est autorisée , les femmes ne doivent jouir d'aucune propriété. La propriété assure une sorte d'indépendance , et une femme indépendante ne se soumettroit pas volontiers à partager sa fortune et son mari avec toutes les rivales qu'il plait au despote de recevoir dans son lit. Par-tout où les femmes sont rigoureu-

ment renfermées , elles ne peuvent avoir aucune propriété ; elles n'ont besoin que du vêtement et de la nourriture , et il ne leur seroit pas possible de diriger ce qui se passe en dehors du haram (1). Par-tout où les femmes sont une marchandise qui se vend et s'achète publiquement , il n'est pas possible qu'elles aient de propriétés , puisqu'elles en sont une elles-mêmes , et sont par conséquent trop avilies pour qu'on leur en confie une autre considérée peut-être comme beaucoup plus précieuse. En calculant le grand nombre de causes qui s'opposent à ce que les femmes possèdent des propriétés et à quel point ces causes sont multipliées et étendues , nous trouverons que le beau

(1) Dans le code des Gentoux , les loix semblent annoncer que les propriétés sont non-seulement aussi étendues , mais aussi soigneusement définies , et aussi invariablement assurées qu'en Europe. Cela me paroît cependant fort difficile à concevoir. Comment une femme enfermée dans un haram et ne pouvant paroître devant aucun autre homme que son mari , peut-elle gérer sa fortune et ses affaires ? il faut , ou que ce soin regarde sa famille , ou que le code soit faux et exagéré.

sexe ne jouit de ce privilège que dans un très-petit nombre des pays les plus civilisés de l'Europe , et encore avec tant de restrictions , qu'à peine peut-on dire qu'elles jouissent de ce qu'elles possèdent. Mais comme j'aurai occasion d'examiner en détail les droits et les priviléges des femmes de l'Angleterre, qui sont , à beaucoup d'égards , les mêmes que ceux des autres nations civilisées qui les environnent , je n'anticiperai point pour le moment sur cet article.

Dans les passages de la vie humaine , qui conduisent de l'état primitif et sauvage de la nature , au goût de l'élégance et de la politesse , il paroît que l'on prend assez communément le faste et l'ostentation pour les symboles de la grandeur. Nous en trouvons des preuves très-frappantes chez presque tous les peuples de l'Orient , et dans le Nord chez les Polonois. Les Polonoises d'un rang distingué se rendent rarement visite entr'elles , sans être environnées d'une nombreuse suite de serviteurs , de flambeaux et d'équipages. Mais lorsqu'oni se suit jusque chez elles , tout ce fantôme de parade s'évanouit. Les meubles de leurs appartemens sont miséra-

bles. On y trouve rarement de la propreté, et les femmes n'y sont elles-mêmes que les humbles esclaves de leurs maris; qui , à tous autres égards que celui de la parure et de l'équipage , les traitent à peine comme des individus de leur espèce. En Allemagne , où le goût est en général moins perfectionné qu'en France et en Angleterre , les femmes sont infiniment plus vaines de leurs titres et de leurs vieux parchemins. Les Italiennes , qui ont le sang plus chaud , cherchent plus à captiver le cœur que les yeux , et sont parvenues , comme les Françoises , à établir sur les hommes un empire presque despotique , que les Portugaises semblent perdre tous les jours de plus en plus. Du temps d'Alphonse , lorsque les Portugais faisoient la gloire et l'honneur du genre humain , l'homme qui insultoit une femme , ou qui manquoit à l'engagement qu'il avoit contracté avec elle , étoit dégradé de son rang , quelqu'élevé qu'il pût être ; mais aujourd'hui une galanterie fort différente les autorise à commettre toutes sortes de perfidies avec impunité.

En Angleterre , en France , en Italie et dans tous les autres pays de l'Europe , qui sont parvenus au même degré de politesse ,

un mélange d'amour et d'humanité, a déterminé les hommes à dispenser les femmes de tous les travaux pénibles; et dans la classe malheureuse qui est forcée de gagner laborieusement sa subsistance; nous voyons souvent l'homme de peine, quoiqu'affaissé sous son fardeau, essayer encore d'alléger la tâche de la femme ou de la fille qui l'accompagne, ou qui travaille à ses côtés. La politesse et l'urbanité des mœurs ont universellement étendu leur effet en Europe; non pas seulement sur ceux qui, élevés dans l'aisance, ont reçu le dernier poli d'une éducation soignée; mais aussi sur ceux qui, abandonnés aux soins de la nature, n'ont jamais eu d'autre précepteur. Ce sentiment d'indulgence et de sympathie ne se borne point à dispenser les femmes de travaux pénibles, que n'admet point la foiblesse de leur constitution; il s'annonce dans toutes les occasions, et dans les plus foibles relations entre les deux sexes. L'infériorité du rang ne dispense point les hommes des égards ou même du respect qu'ils doivent à une femme, quelque soit son état ou sa naissance. Les citoyens aisés prennent plaisir à parer leurs femmes et leurs filles, et se per-

suadent que cette élégance fait réjaillir sur eux une sorte de considération. Nous nous identifions si parfaitement avec nos femmes, que nous sommes humiliés de leurs fautes, et fiers de leur bonne conduite. Il semble que leurs vertus ajoutent à notre mérite et à notre réputation. Enfin, nous prenons un intérêt si yif à tout ce qui les regarde, qu'on peut les considérer comme les arbitres de notre destin, comme le plus cher objet de nos pensées, et le mobile de presque toutes les actions de notre vie. L'excès de notre indulgence, et la force de leur ascendant, ont fait passer en proverbe que l'Angleterre est le paradis des femmes, et l'enfer des chevaux (1).

En France, en Espagne et en Italie, les femmes ont encore plus d'influence qu'en Angleterre, mais elle est fondée en géné-

---

(1) J'avois toujours ouï dire que ce proverbe s'appliquoit à la ville de Paris, ou effectivement on maltraite les chevaux d'une manière féroce, ce qui n'a point du tout lieu à Londres, ni dans aucune partie de l'Angleterre, que j'ai toujours regardée comme le paradis des chevaux; on n'entend jamais dans toute cette isle claquer un seul de ces fouets qui déchirent le corps des chevaux et les oreilles des hommes.

ral sur des motifs différens. Elles la doivent chez nous à un mélange d'amour pour leurs personnes , et d'estime pour leurs vertus ; et chez les nations que je viens de nommer , les femmes n'en sont redevables qu'à une galanterie d'habitude , qui sensible moins s'adresser à un objet particulier qu'à tout le beau sexe , sans distinction. Dès qu'un François se trouve en compagnie avec une femme , qu'elle soit vieille ou jeune , laide ou belle , il ne lui fait pas moins sa cour , et des complimens à perte de vue sur ses charmes. Lorsqu'un Italien se présente chez une femme , il l'aborde avec l'air de la plus respectueuse soumission , et lui baise ordinairement la main. Si elle a de la naissance et de la beauté , l'Italien la considère comme un être céleste , comme un ange sous la forme humaine ; et n'en approche par conséquent qu'avec tout l'extérieur de la vénération. L'Espagnol va plus loin : toutes les femmes sont l'objet de son adoration ; il conserve encore une teinte de l'ancien esprit de chevalerie , et hasarde sa vie sans hésiter , dès qu'il est question de secourir une femme , ou de la servir. L'objet de son amour est toujours une divinité dont il ne parle jamais

qu'avec l'expression de la plus extravagante hyperbole. Il ne présente jamais rien à une femme sans accompagner sa politesse d'une genuflexion , à moins qu'elle ne soit une simple paysanne.

D'après ce tableau , on pourroit croire que les femmes méritent et possèdent en Europe un bonheur complet , dont leur sexe ne jouit dans aucune autre partie de la terre. Mais il faut se garder de vouloir juger à la pemière vue , on est presque toujours trompé par les apparences. Les femmcs sont en quelque façon par-tout les esclaves d'une autorité supérieure. Renfermées en Asie dans une prison , elles sont réduites à n'avoir d'autres plaisirs er d'autres volont's que le caprice de leur despote. Leurs triomphes sont passagers ; leurs rivalit's , leurs querelles et leur captivité sont éternelles. En Afrique et en Amérique , elles sont les esclaves de maîtres exigeants paresseux et inhumains , qui les excédent de travaux , les maltraitent et leur accordent à peine une subsistance. Abandonnées en Europe à une éducation vicieuse ou insuffisante , générées dans tous les temps dans la jouissance de leur propriété par les restrictions de loix

rigoureuses, déshonorées sans miséricorde pour la moindre des fautes que les hommes commettent impunément, et qu'ils regardent le plus souvent comme des gentillesses, leur sort est encore loin d'être digne d'envie. Dans le mariage, elles portent seules tout le poids de cette chaîne indissoluble; et si elles sont maltraitées, la loi ne leur offre aucun secours, à moins que leur mari n'ait publiquement tenté de leur arracher la vie (1). Tandis qu'il court toutes les femmes de la ville, s'il arrive à son épouse délaissée d'oublier un instant les droits qu'il néglige, quoique plus coupable qu'elle, il obtient un divorce, et peut la chasser, sans lui accorder une subsistance. Tandis que livrée

---

(1) M. Alexandre parle ici particulièrement des loix de l'Angleterre. En supposant qu'il y ait en France des loix relatives à la police domestique du mariage, elles sont tombées en désuétude et parfaitement ignorées aujourd'hui de la plupart des François. Ces sortes de loix sont cependant la sauvegarde des mœurs, et les mœurs sont sans contredit la source des vertus. Nos douze cens législateurs modernes, qui font aujourd'hui tant de tapage, n'en jugeat pas probablement ainsi, car ils n'ont pas daigné s'en occuper.

à l'opprobre et à l'indigence , elle se repent peut-être sincérement de ses fautes , son mari triomphe , et se livre impunément à tous les vices. Dans les affaires relatives à l'honneur , les nations les plus civilisées font fort peu d'attention aux femmes. Elles possèdent très-rarement des titres personnels , l'illustration ou l'obscurité de leur naissance , ne peut rien diminuer ou ajouter au rang ou à la dignité de leur mari. Les chevaliers de malte , quoique très-jaloux de ne recevoir que de la noblesse très-pure dans leur ordre , s'embarrassent fort peu du côté des femmes , & cette indifférence a prévalu dans presque toute l'Europe. Pourvu que la filiation des hommes soit exacte , on regarde celle des femmes comme fort indifférente.

Quoique nous ayons observé dans le cours de cet examen une partie des raisons qui contribuent chez différens peuples au bonheur ou au malheur du sexe féminin , il ne sera peut-être pas déplacé d'en faire plus exactement la revue avant de terminer ce chapitre. En raisonnant sur ce sujet par analogie , nous n'hésiterions pas de dire qu'un principe inhérent à la nature a profondément gravé dans notre ainc un sentiment de ten-

dresse et d'indulgence pour le sexe féminin. En effet , presque tous les animaux nous en donnent l'exemple. Lorsque le coq découvre des vivres , il s'empresse d'appeler ses poules , et presque tous les mâles des oiseaux vont à la provision pour nourrir leur femelle , tandis qu'elle couve. Quoique les mâles des quadrupèdes paroissent moins serviables & moins complaisans , on trouve cependant parmi eux quelques traces de cette indulgence. Nous n'en voyons point battre les femelles de leur espèce , à moins d'avoir été violemment irrités , et même dans ces occasions ils semblent plutôt vouloir exercer une correction qu'une vengeance. Mais nous nous égarerions en prenant l'analogie pour guide ; en effet , si nous examinons l'homme sauvage , sortant des mains de la nature , nous ne découvrirons aucun instinct , aucune inclination innée qui le porte à traiter sa femelle avec indulgence. Si la nature a empêtré ce sentiment dans son cœur , il a sans doute été rapidement effacé par l'habitude et par l'éducation , puisqu'il n'en reste pas la plus légère apparence. Le père Charlevoix nous apprend que quelques Sauvages du nord de l'Amérique ne frappent point leurs femmes ,

mes, et ne se défendent jamais contre elles; mais, en supposant ce fait vrai, il ne seroit tout au plus qu'une exception locale à la règle générale, quoique tous les voyageurs affirment unanimément que sur le plus léger prétexte, les sauvages maltraitent leurs femmes de la manière la plus barbare.

Nous avons déjà observé que par-tout où les passions animales ne sont point tempérées par des sentimens d'humanité, la supériorité de force ou de puissance est toujours accompagnée de la tyrannie. Nous concluerons de ce principe général que la foiblesse des femmes, et l'impossibilité de défendre leurs droits naturels contre un sexe beaucoup plus fort, sont les principales causes de la manière injuste et rigoureuse dont elles sont traitées presque par-tout. On pourroit encore alléguer pour raison, l'insensibilité des hommes, ou cette disposition féroce qui donne tout à l'appétit du sexe, et rien au sentiment de l'amour. Tel est particulièrement leur caractère dans les pays où les arts et la société sont encore dans l'enfance. Des hommes accoutumés à chercher laborieusement à la chasse et à la pêche une subsistance précaire, contractent inévitablement l'habi-

tude de la cruauté. Aigris par les besoins , privés du secours de l'exemple et de la religion , qui peuvent seuls peut-être nous inspirer des sentimens d'humanité ; ils exercent sans scrupule , sur un sexe foible , la férocité avec laquelle ils sont familiarisés dès leur enfance. Quelque soit la différence qui peut exister dans les sentimens originaires des hommes , il n'est pas moins incontestable que l'exemple et l'éducation peuvent également les rectifier et les corrompre. J'en offrirai pour exemple la conduite et le caractère opposés de la classe honnête et de la populace d'Angleterre. On ne supposeroit pas , que ces deux espèces d'hommes ont reçu de la nature des dispositions différentes ; et , cependant , au moyen de l'éducation , de l'habitude et de l'exemple , les derniers surpassent tous les peuples de l'Europe en arrogance et en brutalité , tandis que les autres ont acquis légitimément une haute réputation de bienfaisance et d'humanité.

C'est aussi au défaut d'une éducation convenable , qu'on doit imputer une partie des désagrémens particuliers au sexe féminin. Constantement occupées chez les sauvages des travaux pénibles qui flétrissent la beauté ,

également dépourvues des charmes du corps et de l'esprit, comment les femmes pourroient-elles adoucir la féroce de leurs tyrans ? Dans les pays un peu moins barbares, en Asie, par exemple, on pare fastueusement leur personne, mais on se garde bien d'orner ou d'éclairer leur esprit. Dans les climats tempérés, leur esprit se développe avec leurs charmes ; mais dans les climats chauds, l'esprit est encore dans l'enfance quand les charmes ont acquis leur maturité ; et les qualités morales ne s'annoncent jamais chez les femmes que quand leur beauté est déjà fanée, ou entièrement flétrie. Cette observation explique très-clairement pourquoi les femmes de l'Asie n'ont jamais une grande influence. Dans les pays où les mœurs, les arts et le luxe ont atteint à un haut degré de perfection, les inconséquences des femmes, leurs fantaisies dispendieuses, et leur avidité insatiable pour tous les plaisirs, nous contraignent souvent à user de sévérité, et à mépriser l'objet de notre affection.

Aux différentes causes que j'ai considérées comme la source de presque tous les désagrémens du beau sexe, il faut encore ajouter la négligence de la plupart des femmes, à

chercher les moyens de plaire. Cette négligence est pardonnable dans la vie sauvage ; où des travaux continuels ne leur permettent pas de penser à leurs charmes , et où elles n'ont aucune ressource pour remplacer une beauté promptement flétrie. Mais elle n'a point d'excuse dans nos pays civilisés , où l'on rencontre trop souvent des femmes d'une mal-propreté rebutante ; des filles qui , fières des dons de la nature , reçoivent nos hommages avec un air de présomption qui détruit l'effet de leurs charmes , et des malheureuses qui ont renoncé à toutes les vertus de leur sexe , pour se livrer à tous les vices du nôtre. On peut ajouter encore à cet affligeant tableau , les épouses imprudentes qui , dès le lendemain de la noce , se croient dispensées d'employer à conserver le cœur de leurs maris , les moyens dont elles se sont servies avec succès pour le captiver.

Dans nos pays civilisés , les femmes prétendent qu'on les maltraite dès qu'on néglige de leur rendre hommage ou de les aborder avec l'extérieur du plus profond respect ; dès qu'on ne s'empresse pas d'aller au-devant de tous leurs désirs , dès qu'on ne pousse pas la complaisance et la soumission , jusqu'à

l'adoration. Accoutumées à entendre vanter par-tout leurs charmes, et dépourvues du discernement nécessaire pour distinguer le langage du cœur de la galanterie d'usage, elles deviennent fières et exigeantes, souvent même aigres et malhonnêtes pour ceux qui n'offrent point à leur vanité un tribut suffisant de louanges et d'admiration. Parvenues à cet excès d'aveuglement et d'impertinence, elles sont fréquemment exposées à essuyer des mépris et des humiliations. Ce travers est plus particulièrement affecté à celles que la nature a traitées le plus libéralement. On les fête en public; au bal, aux promenades, et dans les assemblées, elles fixent tous les regards; et chacun s'empresse à leur offrir quelques grains d'encens. Mais parmi cette foule d'adorateurs, il s'en trouve rarement un qui désire ajouter cette nouvelle idole à ses dieux Pénates. La jeunesse et la beauté passent, les adorateurs et l'encens disparaissent, il ne reste qu'un triste souvenir, des regrets et de l'ennui.

La nature a profondément enraciné dans le cœur des hommes le désir de posséder exclusivement l'objet de leur tendresse et de leur estime; et ce désir est la source de la jalouſie

cette passion , la plus violente de toutes celles qui assiègent le cœur humain , a été de tous tems le plus cruel ennemi de la beauté. C'est elle qui a condamné les femmes de l'Asie à une prison perpétuelle , qui les prive de toutes les douceurs de la société , et qui les expose dans l'Indostan , et particulièrement dans la Perse , à être maltraitées , ou même immolées , pour avoir jeté un seul regard sur un étranger. Détournons les nôtres de ce tableau repoussant ; et après avoir examiné quelles sont les sources des désagrémens du beau sexe , considérons à présent les circonstances qui sont en sa faveur.

Toutes les circonstances favorables aux intérêts du beau sexe peuvent se réduire à deux articles généraux , l'éducation d'un sexe et la conduite de l'autre. C'est le défaut d'instruction et d'éducation qui fait l'homme sauvage , et c'est la possession de ces deux avantages qui distingue l'homme civilisé ou l'homme de société. Les citoyens de presque toutes les nations de l'Europe s'habituent dès leur plus tendre enfance à avoir pour le beau sexe toutes sortes de déférences. On leur recommande sans cesse de respecter les femmes , et de leur ren-

dre tous les petits services dont ils sont capables. Quand ils avancent en âge, on leur apprend qu'un galant homme doit au sexe le plus foible, bienfaisance et protection. Ces principes passent insensiblement pour les sentimens de la nature, qui ajoute bientôt son impulsion impérieuse aux préceptes de l'éducation. L'attrait d'un sexe pour l'autre, sagement empreint dans nos cœurs par la main de la providence, vient resserrer les nœuds de l'habitude, et la voix de l'amour se joint à celle du devoir et de l'honneur. Mais il ne faut pas confondre cet amour des nations civilisées avec l'appétit brutal des peuples sauvages. Le premier est un mélange du désir joint à un sentiment de préférence fondé sur l'estime ou sur la sympathie. L'autre n'est qu'une impulsion purement animale, dont l'effet peut adoucir passagèrement la férocité, mais qui ne procure jamais aux femmes une influence ou une considération durables. Chez les peuples civilisés l'amour est moins impétueux et plus constant. Toujours accompagné de délicatesse et de générosité, il respecte et protège la foiblesse dont il a triomphé. Le sauvage rassasié, la méprise et l'abandonne.

Mais ce n'est pas seulement à l'amour que le beau sexe est redevable parmi nous de ses défenseurs ; mais à l'amitié , à l'estime et à mille autres relations d'intérêt ou de société , indépendamment d'un grand nombre de loix dont la sévérité est en proportion de la foiblesse du sexe quelles sont destinées à protéger.

Telle est l'heureuse influence de la tendresse et de l'éducation qui concourent parmi nous au bonheur du beau sexe en général. Mais c'est sans doute de leur humeur , de leur caractère et de leurs qualités personnelles que dépend leur bonheur dans l'intimité du ménage. La vie domestique est sujette à une multitude de petits incidens , où les opinions et les volontés se heurtent souvent ; mais en supposant que ces contestations soient assez fréquentes et assez opiniâtres pour détruire la tranquillité du ménage , l'homme de bon sens , qui se trouve lié avec une femme qu'il lui est impossible d'aimer , peut s'en venger par le mépris , mais non pas par la brutalité.

Je n'entreprendrai point de faire ici la longue et inutile énumération des différens moyens que les femmes peuvent employer

pour captiver l'indulgence et l'affection de leurs maris. Chez les sauvages elles y réussissent sans doute par l'assiduité au travail, par une soumission aveugle et par une tendresse inépuisable pour leurs enfans. Au Levant, elles se résignent à supporter gairement leur captivité ; elles recherchent et emploient à l'envi tous les moyens de plaire, et évitent avec le plus grand soin tout ce qui pourroit éveiller le redoutable sentiment de la jalouxie. En Europe, leur carrière est plus vaste ; elles peuvent faire briller tour-à-tour l'éclat de différentes vertus ; quand une femme réunit à de la beauté la chasteté, la douceur et la bienfaisance, elle parvient inévitablement à captiver son mari, et à humaniser le caractère le plus intraitable.

## C H A P I T R E X.

*Caractère et conduite des femmes*

Comme les actions des femmes sont en général moins variées et moins multipliées que celles des hommes, il entre aussi un plus petit nombre de vices et de vertus dans la composition de leur caractère. En Asie, où une captivité perpétuelle les prive en quelque façon de la faculté d'agir et de penser, ou du moins d'observer, on peut dire avec Pope qu'elles n'ont point de caractère.

En tête des qualités qui composent le bon ou le mauvais caractère des deux sexes, on admet assez généralement, un vice ou une vertu première qui sert en quelque façon de figure principale dont le groupe qui l'environne ne sont que les accessoires ou figures dépendantes. Les vertus les plus estimées chez les hommes sont le courage et le génie ; chez les femmes on donne les premières places à la modestie et à cette bonté de cœur qui dispose à plaindre et à

consoler l'infortuné. Comme ces deux vertus constituent principalement le caractère désiré chez les femmes, j'essaierai, en traitant ce sujet, de découvrir jusqu'à quel point le beau sexe a cultivé ces vertus, et s'est livré aux vices opposés ou aux excès contraires.

En calculant la nature de nos passions, et l'imperfection des loix et de la société, nous pouvons raisonnablement présumer que dans les premiers âges de l'antiquité, on ne pratiquoit pas fort exactement la chasteté et la modestie. Les motifs qui déterminèrent, dit-on, le créateur du monde à ensevelir la race humaine dans un déluge universel, la destruction de Sodome et l'histoire des filles de Loth, sont autant de preuves qui servent à confirmer cette opinion. En descendant au tems des patriarches, on n'aperçoit pas un grand changement. Lorsqu'Abraham s'en fut en Egypte pour éviter la famine, il avoit si mauvaise opinion des mœurs de ces peuples, qu'il craignit que l'envie de posséder sa femme ne les déterminât à l'assassiner. Le patriarche recommanda en conséquence à son épouse de dire qu'elle étoit sa sœur. Il lui fit encore

répeter ce mensonge en voyageant avec elle dans le pays des Philistins. Son fils Isaac suivit son exemple lorsqu'il alla comme lui à Gésar (1) avec Rébéca; et l'observation que lui fit Abimélech, lorsqu'il eut découvert sa supercherie, indique assez clairement le peu de conséquence qu'ils mettoient aux privautés des deux sexes. " Quelqu'un de mes sujets, dit-il à Isaac, auroit pu avoir la fantaisie de coucher avec elle ,,"

La vengeance rigoureuse que les Sechemites tirèrent du rapt de la fille de Jacob, semble annoncer que les Israélites n'étoient pas indifférens sur la chasteté de leurs femmes, ou au moins des femmes d'un rang supérieur; et cependant la réponse des vengeurs à Jacob, qui reprochoit à ses fils leur perfidie, démontre clairement que dès cette antique époque la prostitution publique étoit loin d'être inconnue. " Devoit-il, répondirent les fils de Jacob, traiter notre sœur comme une fille publique? , et nous observerons non sans déplaisir, que d'après l'aventure de Juda avec sa belle-fille Tamar,

---

(1) Gésar étoit la capitale du pays qu'habitent les Philistins.

qui joua le rôle de prostituée pour le forcer à lui donner un second mari, on ne peut douter que de son tems le personnage quelle ne dédaigna point de représenter ne fût d'une pratique fort commune , qui n'entraînoit pas probablement une grande infamie. L'histoire de ces tems antiques et obscurs ne nous offre que des notions très-incertaines sur la conduite générale des femmes israélites , relativement à la chasteté. Mais on peut considérer comme une règle assez invariable que les vertus et les vices sont à-peu-près toujours au même degré chez les deux sexes ; et comme les patriarches ne donnoient pas l'exemple de la continence , il est assez probable que les femmes négligeoient aussi de pratiquer cette vertu. Toute l'histoire des Juifs vient à l'appui de cette observation. Abraham , Isaac et Jacob eurent tous un grand nombre de femmes et de concubines. David , rassasié du concubinage , voulut tâter de l'adultère , et il ne paroît pas qu'il en ait été puni ; tandis qu'il n'ajouta point le meurtre à ses frédaines. Salomon avoit un appétit insatiable.-Il eut dit-on , trois cent femmes et

sept cent concubines, avec lesquelles il tâchoit pieusement de se désennuyer.

Les femmes des Hébreux, qui ne se distinguoient pas par une chasteté fort rigoureuse, ne pratiquoient pas probablement beaucoup mieux les vertus de la douceur et de la bienfaisance. Sara chassa inhumainement la concubine et l'enfant de son mari, et l'abandonna presque sans subsistance dans un désert, où la mère et l'enfant seroient morts de faim sans le secours de la providence. Cependant cet acte de cruauté ne devoit pas être l'effet de la jalouse, puisqu'il étoit d'usage que tous les hommes eussent des concubines, et que Sara elle-même avoit donné Hagar à son mari. Jael, après avoir promis sa protection à Sisera, lui enfonça de sang-froid un clou dans la tempe, tandis qu'il dormoit dans sa tente. Dalila eut la perfidie de trahir le mari (1) qu'elle sembloit chérir. Mais comme il paroîtroit peut-être injuste d'imputer à tout un peuple les vices de quelques particuliers, nous examinerons les coutumes générales, et nous verrons les nations qui

---

(1) Dalila étoit l'épouse du fameux Samson.

environnoient les Israélites sacrifier à leurs idoles des victimes, humaines. Les femmes des Tyriens, des Phéniciens et des Carthaginois assistoient à ces horribles sacrifices; les mères portoient leurs enfans, pour en faire une offrande à Saturne; elles les précipitoient elles-mêmes dans les flammes, et si un mouvement d'humanité leur arrachoit une larme, les prêtres déclaroient que la divinité n'acceptoit pas leur sacrifice. Les Israélites imitèrent cet odieux exemple. Les pères et mères contempoient d'un œil sec leurs enfans se consumer dans le brasier de Moloch (1). Ces circonstances, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, prouvent incontestablement que les deux sexes étoient alors également livrés à un excès de féroceité qui accompagne toujours l'excès de la superstition.

Il paroît que dans ces tems antiques les femmes des autres nations n'étoient pas plus recommandables que les juives par la

---

(1) Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûloit point réellement les enfans; mais que pour les purifier, on se contentoit de les faire passer entre deux feux allumés devant l'idole.

pureté des mœurs. La femme de Putiphar nous offre un exemple unique de l'effronterie dont une femme est capable. Mais laissons cette anecdote particulière; et parcourons l'histoire; nous y trouverons des preuves incontestables de l'incontinence des femmes et de la perversité de leurs mœurs.

Phéron, successeur de Sésostris premier, roi d'Egypte, ayant perdu l'usage de la vue, consulta l'oracle, et reçut pour réponse qu'il la recouvreroit après s'être lavé les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit jamais eu de privautés avec aucun autre homme que son mari. Après bien des essais inutiles il réussit, en s'adressant à une pauvre paysanne que l'indigence et peut-être la laideur avoit mis à l'abri de la tentation. Phéron la récompensa magnifiquement et fit périr sans miséricorde toutes les femmes qui avoient trompé son espoir. Chémnis, autre roi d'Egypte qui fit, dit-on, élever la plus grande des pyramides, ne sachant où trouver plus des matériaux pour continuer son immense entreprise, résolut de tirer parti du vice dominant de ses sujets. Il ordonna à sa propre fille d'offrir et d'accorder ses faveurs à tous ceux qui vou-

droient s'engager à charier une grosse pierre jusqu'à l'endroit où l'on construisoit la pyramide. Elles arrivèrent en si grand nombre, qu'après avoir achevé la grande pyramide, il en resta suffisamment pour en élever une petite à l'honneur de la princesse qui les avoit procurées. Toutes fabuleuses que paroissent incontestablement ces deux anecdotes, comme les Orientaux faisoient habituellement usage des fables pour corriger ou instruire, il est très-probable que ces histoires portent une empreinte caractéristique des mœurs de ces tems. D'ailleurs si l'on peut raisonnablement juger du caractère d'une nation par ses coutumes et ses cérémonies religieuses, que je regarde comme la plus fidelle expression de son cœur; elles ne nous donneront point une opinion favorable de la décence ou des mœurs des anciennes Egyptiennes.

Les Egyptiens célébroient plusieurs fois chaque année la fête de Diane à Bubaste, où ils se rendoient ordinairement par eau. Lorsque les bâteaux, remplis indistinctement d'hommes et de femmes, passoient près d'un village ou de quelques habitations, ils s'arêtoient pour procurer aux femmes embar-

quées le plaisir de faire assaut d'injures et d'obscénités avec celles qui accouroient sur le bord de la rivière. Lorsqu'après ces préludes indécens les bateaux arrivoient à l'endroit de leur destination, on célébroit la fête de la Déesse par des cérémonies qui feroient rougir les hommes les plus corrompus. La licence et la débauche de toute espèce y étoient portées à un tel excès, que les anciens auteurs n'ont pas jugé à propos d'en donner clairement la description. Parmi les autres peuples, il n'est pas rare de trouver des hommes qui font leurs efforts pour corrompre des femmes en vie, mais on ne trouve que chez les Egyptiens des hommes assez atroces pour abuser des femmes après leur mort. Il étoit d'usage en Egypte de confier les cadavres à des emballeurs qui les préparoient à être mis dans la sépulture. Mais on fut bientôt forcé de déroger à cet usage, et de conserver le corps des belles femmes jusqu'au moment où l'odeur de la putréfaction commençoit à se faire sentir, afin que les emballeurs ne fussent plus tentés de satisfaire sur ces cadavres leur inconcevable brutalité.

Il paroît que l'Egypte ne manquoit pas de bonnes loix destinées à réprimer les désordres ; leurs loix civiles étoient très-proches à conserver la chasteté, et à mettre les femmes à l'abri de toute insulte ; mais la corruption des mœurs l'emportoit sur les réglements et sur les préceptes de la religion, qui venoient à l'appui des institutions du gouvernement. Les Egyptiens furent les premiers qui introduisirent une décence convenable dans les temples de leurs divinités. Les nations voisines s'y permettoient toutes sortes d'indécences ; mais les Egyptiens, en consacrant ces édifices, ordonnèrent que les hommes s'abstiendroient religieusement de toutes privautés avec l'autre sexe dans l'enceinte de leurs murs.

Nous avons déjà observé quelques-unes des causes qui parviennent à éteindre dans le cœur des femmes tous les sentimens de la nature, et particulièrement le desir de conserver les enfans qu'elles mettent au monde. J'ajouterai ici que la superstition produisoit cet effet sur les Egyptiennes, et le patriotisme sur les Grecques et les Romaines. Les Egyptiennes se félicitoient de voir dévorer leurs enfans par les crocodiles sacrés,

les Grecques et les Romaines d'apprendre qu'ils avoient été tués à la guerre pour l'intérêt de leur patrie ; et de nos jours la tendresse maternelle a souvent cédé à des motifs plus frivoles et non moins coupables. On ne peut juger du caractère religieux des Egyptiennes que d'après celui des Egyptiens , et nous ne connoissons point de peuple qui ait poussé aussi loin la superstition. Ils adoroiient des animaux de toutes les espèces ; leur culte extravagant s'étendoit jusqu'aux plus dégoûtans des insectes et des reptiles ; et ce qui paroîtra plus extraordinaire , l'animal adoré dans un canton étoit souvent abhorré dans l'autre. Comme les femmes de tous les pays ont eu généralement moins de disposition que les hommes à l'examen et à la discussion , elles ont toujours été conséquemment plus crédules et plus superstitieuses. Nous pouvons donc présunier raisonnablement que les Egyptiennes adoptoient sans peine toutes les extravagances consacrées par leur religion.

On n'inventa jamais dans aucun pays des motifs aussi puissans qu'en Egypte , pour conserver la probité et la pureté des mœurs. Nos lecteurs instruits n'ignorent pas le cas

que les anciens faisoient des honneurs de la sépulture , et l'opinion qu'ils avoient de la situation déplorable où étoient réduites les ames des morts qu'on privoit de cet honneur. Les législateurs de l'Egypte tirèrent habilement parti de ce préjugé ; ils défendirent d'enterrer qui que ce fût avant qu'on eût scrupuleusement examiné quelle avoit été sa conduite durant sa vie. On transportoit à cet effet les corps dans une île du lac Moeris , où le peuple s'assembloit pour juger le mort , et décider si on lui accorderoit ou si on lui refuseroit la sépulture. Le premier qui fut employé à ce transport se nommoit *Caron* , et telle est l'origine de la fable poétique du Caron nautonnier des enfers , qui transportoit à travers le fleuve du Stix les ames de ce monde-ci dans l'autre : c'est tout ce que nous savons du caractère ou des mœurs des Egyptiens , d'après les fragmens imparfaits et tronqués qui sont parvenus jusqu'à nous. Toutes les relations qui concernent ces peuples se contrarient d'une manière fort étrange ; les unes affirment que les femmes étoient chargées de toutes les affaires extérieures du commerce et des négociations ; et d'autres pré-

tendent au contraire que les Egyptiens , excessivement jaloux de leurs femmes , les renfermoient soigneusement , et ne leur permettoient point de porter des souliers , afin qu'elles ne pussent pas sortir de la maison où elles faisoient leur résidence.

Dans les premiers tems de l'antiquité , il ne semble pas que ni les hommes ni les femmes fissent un grand cas de la modestie que nous considérons aujourd'hui comme l'attribut du beau sexe , et comme son principal ornement. On la jugeoit de si peu d'importance à Babylone , capitale de l'Assyrie , qu'une loi de ce pays obligeoit toutes les femmes à y déroger au moins une fois en leur vie. Cette loi extraordinaire , et l'unique de son espèce dans les annales de l'univers , faisoit une nécessité de la prostitution ; elle ordonnoit que toutes les femmes , sans exception , se rendroient une fois en leur vie au temple de Vénus , la tête couronnée de fleurs , et qu'elles n'en sortiroient point qu'un étranger n'eût célébré avec elles les mystères de la déesse qu'on y adoroit. Lorsque l'étranger acostoit celle qu'il lui plaisoit de choisir , il écoit obligé de lui présenter quelques pièces de mon-

noie, qu'elle n'avoit pas plus la liberté de refuser que sa requête amoureuse, quelque misérable que fût la somme, ou quelque disgréable que fût la figure de celui qui la présentoit. Après ces préliminaires, le couple se retiroit à l'écart pour achever la cérémonie; après quoi la femme retournoit offrir à la déesse le sacrifice d'usage, et se retiroit chez elle. On trouve dans l'histoire de quelques autres pays des traces d'une coutume à-peu-près semblable; mais elle n'étoit point sanctionnée par les loix. Les jeunes filles de Chypre alloient, à des époques fixes, se prostituer sur le bord de la mer en l'honneur de Vénus, et des peuples voisins imaginèrent de faire prostituer tous les ans un certain nombre de vierges pour obtenir de la déesse qu'elle protégeât la chasteté des autres.

Les femmes ne pouvant sortir du temple lorsqu'elles y étoient entrées qu'après avoir obéi à la loi, il arrivoit à celles que la nature n'avoit pas traitées libéralement d'attendre fort long-tems qu'un étranger voulût bien lui offrir ses services. Il semble que l'écriture fait en quelques endroits allusion à cette coutume, et entr'autres dans le pas-

sage suivant du livre de Baruch. " Les femmes qui , ceintes de cordes , sont assises dans le passage , brûlent du son en guise d'encens ; mais lorsqu'une d'elles , requise par un passant , se lève pour le satisfaire , elle ne manque pas de reprocher à ses compagnes qu'on ne les a pas jugées dignes de la préférence , et qu'on n'a point rompu leur corde ,. Cette loi obscène eut d'abord rigoureusement son exécution ; mais il paroît que les Babyloniens en apperçurent à la fin la turpitude , et inventèrent des moyens de l'écluder. Les femmes de distinction , qui n'étoient point disposées à exécuter littéralement cette ordonnance , se faisoient porter dans leurs litières jusqu'aux portes du temple , d'où elles congédioient tous leurs gens. Elles entroient seules , s'approchoient de l'idole , se prosternoient et s'en retournoient chez elles. Il est possible que cette évasion s'exécutât au moyen de quelqu'argent qu'elles donnoient aux gardiens du temple.

Quelques auteurs du nombre de ceux qui ne voyoient dans les usages de l'antiquité que sagesse et perfection , prétendent que l'oracle qui ordonna cette institution , considérant

dérant Vénus comme une divinité très-amie de la débauche, avoit eu l'intention d'engager la déesse à protéger, durant le reste de leur vie, la chasteté des femmes qui se dévouoient une fois volontairement au service de son culte, et que cet oracle se proposoit en outre d'inspirer aux femmes le dégoût et l'aversion de l'impureté par la honte d'une prostitution publique. Mais, quoiqu'on puisse alléguer en faveur de cette loi, je ne crois pas qu'il soit possible de l'excuser: quel qu'en fût le motif, elle étoit très-peu propre à encourager la vertu; car telles sont les dispositions de la nature humaine, que la barrière qui sépare la vertu du vice une fois franchie, elle devient dès cet instant très-facile à sauter, et finit par ne plus imposer le moindre obstacle. Hérodote ne me paroît pas mériter la moindre confiance, lorsqu'il affirme qu'après avoir satisfait une fois à l'obligation imposée par la loi, les Babyloniens étoient inviolablement attachés à leur chasteté durant tout le reste de leur vie. Je ne suis pas plus disposé à croire Elien, qui voudroit nous persuader que les Lydiennes et les filles de l'ile de Chypre, dont l'usage

étoit de ne se marier qu'après avoir gagné par la prostitution une fortune convenable à leur rang , devenoient tout-à-coup et pour toujours des épouses d'une vertu inflexible.

De pareilles assertions sont trop absurdes pour en imposer à l'observateur impartial de la nature humaine. D'ailleurs , la conduite des Babylonien nes suffiroit pour les démentir. Les écrits des prophètes sont pleins de reproches de leur lubricité ; mais en admettant que cette autorité soit insuffisante , le même Hérodote , qui nous peint les femmes de Babylone comme inviolables dans leur chasteté , avoue dans un autre passage qu'à la prise de Babylone par Cyrus , tel étoit dans cette ville l'excès de la débauche , que les pères ne se faisoient point de scrupule de prostituer leurs filles pour de l'argent. Quinte-Curce confirme ce récit , et ajoute que dans cette occasion les maris n'hésitoient point de faire le même commerce de leurs épouses. Ces actions n'annoncent point les sentimens vertueux que les Babylonien s puisoient , selon quelques écrivains , dans la source impure de la prostitution publique. S'il étoit nécessaire de multiplier les preuves de la corruption des

Babyloniennes , nous pourrions citer le nombre prodigieux de courtisanes qui infestoient leur ville , et n'étoient point flétris par l'opinion de l'ignominie inséparable de cette profession parmi les peuples qui respectent la vertu. Les Babyloniennes s'ennivroient fréquemment ; elles assistoient aux orgies des hommes , mangeoient , buvoient , se livroient à la joie , et s'éloignoient quelquefois si prodigieusement des bornes de la modestie , qu'elles terminoient la scène dans le négligé simple et peu gênant que nous a donné la nature , et ces petites gaietés n'étoient point particulières à la classe obscure ou aux femmes publiques , mais d'un usage ordinaire aux femmes de la première distinction. On ne peut pas , à la vérité , trouver fort étrange qu'un peuple se livre à la débauche , lorsque ses dieux , sa religion et ses institutions publiques concourent à encourager ses inclinations vicieuses. Lorsque le vice et l'immoralité font des progrès si rapides dans les sociétés , où les loix et la religion s'efforcent d'y mettre des obstacles , à quoi ne doit-on pas s'attendre dans un pays où toutes les institutions divines

et humaines s'empressent de les favoriser comme chez les Babyloniens ?

Mais ce peuple n'étoit pas le seul de l'antiquité qu'on entraînoit ainsi dans [l'erreur ; il existoit à peine une seule institution religieuse , dont les cérémonies ne fussent point des scènes de débauche ou de cruauté. Toutes les divinités qui recevoient alors l'hommage et l'encens des mortels étoient renommées par leurs intrigues et par leur lubricité. En commençant par Jupiter , le maître des dieux , et Vulcain et Vénus son immodeste épouse , et la grande déesse de la Syrie , dont les temples toujours ouverts présentoient le spectacle continual de l'obsénité. Mais pour honorer des divinités impures et inhumaines , il étoit assez naturel d'avoir recours à des pratiques de débauche et de cruauté.

Cette perversité de mœurs régnait universellement parmi les anciens. Mécontents d'être assujettis par leurs loix à n'avoir qu'une seule femme , tandis que tous les peuples dont ils étoient environnés avoient adopté la polygamie , et se permettoient au par-dessus une foule de concubines , les

Massagètes, qui habitoient un canton de la Scythie, voulurent se mettre en quelque façon au niveau des autres, et introduisirent la communauté des femmes. Lorsqu'il prenoit à l'un d'eux la fantaisie de convoiter la femme de son voisin, il la conduisoit à son chariot ou dans sa hutte, et pendoit à la porte son carquois, afin que l'on connût la nature de son occupation, et qu'on ne vint point l'interrompre: tel étoit leur respect pour la décence et pour les lieux sacrés du mariage. Mais comment attendre de la décence ou du respect pour les institutions d'un peuple assez barbare pour sacrifier à leurs dieux les parens âgés dont ils tenoient la vie? Après les avoir immolés avec des animaux destinés à cet usage sacrilège, on les mettait bouillir ensemble, et ces Cannibales faisoient un repas délicieux de cet horrible mélange, qu'ils dévoroient avec avidité. Les Lydiens surpassoient les Massagètes en lubricité. Sous le règne de Jar-dane leur incontinence étoit si violente, qu'Omphale, la fille unique de leur souverain, pouvoit à peine, dans l'enceinte de son palais, se mettre à l'abri des entreprises de la multitude. Après avoir succédé au trône

de son père , Omphale châta rigoureusement ceux qui s'étoient pernis de l'insulter. Cette princesse , jugeant probablement les femmes non moins coupables que les hommes , tira d'elles une vengeance assez singulière ; elle ordonna de les enfermer dans toute l'étendue du royaume avec leurs esclaves.

Les Scythes , dont les mœurs étoient moins corrompues que celles de la plupart des peuples de l'antiquité , n'eurent pas toutefois à se louer de la sagesse et de la fidélité de leurs femmes , tandis qu'une expédition militaire les retenoit en Asie fort au-delà du terme fixé pour leur retour. Les femmes , impatientées d'un célibat dont la longueur leur paroissoit insupportable , choisirent chacune parmi leurs domestiques ou parmi leurs esclaves un homme vigoureux , qu'elles mirent en possession de toutes les propriétés et de tous les priviléges des maris absens. Les guerriers revinrent , et les esclaves , instruits de l'approche de leurs maîtres , entreprirent de leur disputer l'entrée de leur pays et la possession de leurs épouses. Dans les premières escarmouches , le succès paroissoit incertain , lorsqu'un des chefs , plus intelligent que les autres , conseilla

à ses camarades de ne plus attaquer leurs esclaves avec des armes qui sont le symbole de la liberté , mais avec des fouets et des gourdins , qui rappelleroient à ces brigands leur bassesse et la supériorité de leurs maîtres. Les Scythes suivirent ce conseil , et les fouets rappellèrent promptement aux révoltés l'idée de l'esclavage et toute sa pusillanimité. Ils jettèrent leurs armes , et prirent la fuite ; ceux qui ne purent pas s'échapper exprièrent leur crime dans les supplices , et un grand nombre de femmes coupables périrent de leurs propres mains pour éviter la vue et la vengeance des maris qu'elles avoient offensés. Quoique les différens auteurs qui racontent cette histoire varient dans quelques circonstances , comme ils conviennent tous du fait principal , on ne peut pas révoquer en doute son authenticité. Les habitans de Novogorod , dans la Scythie Sarmacienne , frappèrent , en mémoire de cet évènement , une médaille qui représentoit un homme avec un fouet à la main , et l'on prétend que cette aventure est l'origine de la coutume qui oblige en Russie les nouvelles mariées de présenter un fouet à

leur mari avant de se placer pour la première fois dans le lit nuptial.

D'après ce que nous avons déjà observé sur les Persans, il paroît que leurs femmes n'avoient pas de grandes dispositions naturelles pour la chasteté. Leurs inclinations voluptueuses ou corrompues sont décrites avec beaucoup d'énergie et de sévérité dans le livre d'Esther, où nous trouvons un passage relatif à Assuérus, l'un des monarques de la Perse qui poussa le raffinement de la débauche à un excès dont l'histoire n'offre point un second exemple.

“ Lorsque c'étoit le tour d'une de ces  
,, vierges d'aller trouver le roi Assuérus,  
,, après qu'elle avoit été préparée durant  
,, douze mois, selon la manière accoutumée;  
,, car tel étoit le cours de la purification,  
,, six mois avec de l'huile de myrrhe, et  
,, six mois avec des parfums, et les autres  
,, ingrédiens qui servent à purifier les fem-  
,, mes.

„ Lorsque c'étoit son tour, on lui ac-  
,, cordoit tout ce qu'il lui plaisoit de de-  
,, mander, afin qu'elle consentit à passer  
,, de la maison des femmes à celle du roi.

„ Elle sortoit le soir , et revenoit le lendemain dans la seconde maison des fenimes , sous la garde du Shaasgaz , le chambellan du roi et le gouverneur de ses concubines ; elle ne se présentoit plus devant le roi , à moins qu'il ne prît du goût pour elle , et qu'il ne la fit demander par son nom ,.

Tels étoient le tems , les soins et la dépense qu'on employoit pour préparer une fille à recevoir les caresses du monarque Persan ; et la victime qui jouissoit de la triste distinction d'occuper durant une nuit sa couche royale , étoit condamnée pour toute sa vie à une douloureuse prison . C'est à la cour de Perse qu'on voyoit triompher l'amour impur ; c'est dans cette cour dépravée que les mères avec leurs fils , les filles avec leurs pères , et les frères avec leurs sœurs entretenoient sans scrupule un commerce incestueux . Artaxerce-Memnon , épris de la princesse Atossa , sa propre fille , sentit , au moment de l'épouser , quelques remords de conscience ; mais sa mère s'enpressa de dissiper ses scrupules . “ Les dieux , lui dit-elle , ne vous ont-ils pas placé sur le trône des Persans pour décider de ce qui est

„ juste ou injuste , de ce qui est légitime „ ou condamnable ? „ On reconnoit dans ce discours le caractère hardi des femmes , qui , lorsqu'elles sont agitées par quelque passion violente , franchissent sans hésiter des barrières dont la vue inspireroit de la terreur à l'homime le plus déterminé. Cambysse , autre monarque de la Perse , ayant formé le projet d'épouser sa sœur , assembla les mages pour appaiser ses scrupules , et savoir quelle étoit leur opinion sur ce mariage .  
 “ Nous ne connoissons point de loi , ré- „ pondirent les prêtres complaisans , qui „ autorise dans ce pays un homme à épouser „ sa sœur ; mais nos loix autorisent le mo- „ narque à faire en toute occasion tout ce „ que bon lui semble „ .

Comme la manie des classes inférieures a été dans tous les tems et tous les pays d'imiter les vices et les extravagances de leurs supérieurs , on peut présumer que les anciens Persans faisoient pour leurs serrails ou leurs harams des dépenses très-considerables ; les mœurs et les usages de la Perse moderne semblent confirmer cette présomption. Les femmes y sont aujourd'hui d'un entretien si dispendieux , qu'un très-petit

nombre de particuliers osent profiter de la loi qui permet d'épouser quatre femmes. La plupart se trouvent suffisamment chargés d'une seule, à laquelle il faut fournir libéralement tous les objets de parure, de faste et de plaisir. Effrayés du spectacle de ce luxe extravagant et de l'opulence nécessaire pour le soutenir sans se précipiter promptement dans l'indigence, un grand nombre de Persans passent leur vie dans le célibat, et se contentent de faire un bail avec une concubine qui les dispense de tout l'attirail du luxe et de la représentation, et qu'ils peuvent renvoyer à la fin du bail, s'ils en sont las ou mécontents. Ce tableau pourroit peut-être convenir à d'autres pays que la Perse, et j'en fais avec chagrin la réflexion. Par-tout le luxe immoderé des femmes éloigne les hommes du mariage, et si le beau sexe n'a pas la sagesse d'introduire bientôt lui-même une réforme devenue indispensable, les gouvernemens seront forcés d'avoir recours à des loix somptuaires pour éviter la dépopulation.

On imagineroit peut-être que le démon de la jalousie doit agiter moins violemment le sexe féminin dans les pays où, comme

dans la Perse , les loix permettent la polygamie et le concubinage. Mais ni l'habitude du partage , ni la multiplicité des objets , ni enfin le despotisme absolu des hommes n'ont pu déraciner ni amortir cette passion funeste , et jamais pays ne fut le théâtre d'aussi barbares effets de cette implacable frénésie. Xemès , entr'autres amours , en concut une violente pour la femme de son frère Masistus , qu'il persécuta long-tems sans succès de promesses et de menaces alternatives. Rebuté de tant d'efforts inutiles , Xemès abandonna la mère pour s'adresser à la fille , qui ne lui opposa qu'une foible et courte résistance. La reine Amestris , épouse de Xemès , en fut instruite ; elle imagina que la mère de la nouvelle favorite avoit conduit toute cette intrigue , et résolut d'en tirer une horrible vengeance. Un usage anciennement établi en Perse autorisoit la reine à obtenir du roi , au jour de sa naissance , la demande qu'elle jugeoit à propos de lui faire. Amestris exigea qu'on lui livrât l'épouse de Masistus. Dès que cette infortunée fut en sa puissance , la reine ordonna qu'on lui abattît les seins , le nez , les lèvres et la langue , qu'elle fit jeter aux chiens et dévorer

en présence de la victime. Il paroît que les Persannes modernes ont hérité de ces dispositions vindicatives. Convaincues qu'elles n'ont d'influence que sur la passion animale, cette découverte tend à les rendre dignes de tout le mépris dont les hommes les accablent. Livrées dans leur prison à une indolence habituelle, la violence de leurs sens, épouse la foiblesse de leur constitution. Irritées de la froideur d'un tyran rassasié de jouissances, et jalouses jusqu'à la fureur des rivales qui semblent fixer un instant son attention, elles méditent sans cesse quelque stratagème pour se débarrasser du maître ou de la favorite. Le poison est leur ressource ordinaire : elles en achètent de toutes les espèces des marchandes juives qui ont le droit d'entrer chez elles pour leur vendre des bijoux. Ces misérables trafiquent aussi de philtres et des potions qu'elles prétendent capables d'inspirer la passion la plus violente.

La modestie et la chasteté sont des vertus qui étoient peu connues des anciens. Les anciens qui habitoient une portion de la Lybie, se servoient sans distinction de toutes leurs femmes, et les enfans étoient

censés appartenir à la nation. Les femmes des Bactriens , aujourd'hui les Usbecs , eurent , durant un long cours d'années , la réputation de n'avoir point d'égales pour l'impu- dicité ; et l'habitude avoit si bien sanctionné leurs désordres , que leurs maris , loin d'entreprendre d'y opposer des obstacles , n'osoient pas même se plaindre de leurs infidélités. Dans l'isle de Chypre , consacrée à Vénus , toutes les cérémonies du culte étoient autant de pratiques de débauches et de prostitution. Les Lydiens , et un grand nombre d'autres peuples , prostituoient publiquement leurs filles et d'autres femmes à prix d'argent. Je pourrois sans doute multiplier les exemples qui consatent la corruption des mœurs de toutes les nations de l'antiquité ; mais sous des noms différens , je ne pourrois présenter que les mêmes horreurs , et mon lecteur se lasseroit sans doute de ces tableaux dégoûtans. Il peut , comme je l'ai observé précédemment , juger par ce qui se passe chez les nations où les loix et la religion oppo- sent avec de foibles succès , leurs efforts aux progrès du vice , des excès auxquels devoient naturellement se livrer les peuples dont les institutions religieuses et politiques encou- rageoient toutes les espèces de dépravations.

## C H A P I T R E X I.

*Continuation du même sujet.*

APRÈS avoir parcouru l'histoire des nations ensevelies dans la nuit de l'antiquité, je passerai à des tems moins recules, et nous examinerons le caractère et la conduite des femmes, dont je puis présenter des détails fondés sur des autorités moins incertaines.

La suite de mon plan me conduit naturellement dans la Grèce, chez des peuples universellement admirés, dont la renommée a pris plaisir à proclamer la valeur, les talents et les vertus. Je suis fâché que mon respect pour la vérité ne me permette pas d'adopter des opinions consacrées dans les nombreux panégyriques de l'histoire ancienne et moderne. On peut dire sans doute que les Grecs se sont distingués dans les arts et par leurs exploits militaires, mais il faut borner là leur éloge. En les considérant comme patriotes, ils ont droit à notre estime, ou peut-être à notre admiration ; mais comme

hommes et comme citoyens du monde , on ne peut se défendre d'un mouvement de mépris et d'aversion. Les autres peuples destinoient leurs loix à perfectionner la nature , à éveiller les sentimens de la bienveillance et de l'humanité. Les loix des Grecs tendoient à déraciner l'un et l'autre. En examinant avec impartialité ce peuple extraordinaire , on trouve une austérité de mœurs qui approchoit de la brutalité , une sévérité inflexible qui ressembloit à l'inhumanité ; et dans tout le tableau de leur vie , on rencontre à peine un ombre ou un trait qui en adoucisse l'aspérité.

Ce que nous avons raconté de leurs femmes n'est pas propre à ne donner une idée bien séduisante. En parlant du beau sexe , nous voudrions pouvoir toujours faire son éloge ; mais comme c'est l'histoire des femmes , et non pas leur panégyrique que nous avons entrepris d'écrire , la vérité nous obligera de présenter de nouveau des caractères peu aimables et des tableaux très-peu satisfaisans.

Dans un des précédens chapitres , j'ai observé que durant tout le cours d'es siècles , qu'on nomme héroïques , l'histoire de la Grèce

n'offre qu'un ramas de fables absurdes. Ces fables indiquent toutefois que les dieux et les hommes employoient en grande partie leur tems et leurs talens à séduire , enlever et violer les jeunes filles. Cette dernière circonstance pouroit faire présumer de la vertu , chez des femmes qu'on ne pourroit obtenir que par la violence ; mais toutes les autres circonstances de leur histoire détruisent malheureusement cette opinion favorable. On n'y trouve dans les premiers tems que des meurtres , des viols , des enlèvements et des usurpations. Je citerai pour exemple les transactions du royaume de Myèène, de Pelops et de ses descendans. Les raps d'Io , de Proserpine , d'Hélène , &c. Toutes ces aventures donnent une idée fort déloyale des hommes de la Grèce et de leurs divinités : et comme il n'y a jamais eu d'exemple qu'un des deux sexes d'une nation fût excessivement corrompu , sans que l'autre participât à ses vices , nous ne pouvons pas supposer que dans les siècles héroïques les femmes de la Grèce fussent fort recommandables par leurs vertus morales ; mais nous n'en sommes point réduits à raisonner sur des présomptions , car la plus grande partie des

princes qui se réunirent pour faire le siège de Troyes, périrent à leur retour victimes de la perfidie de leurs épouses. Ce fait, consigné dans l'histoire, paroît d'autant plus extraordinaire, que, dans ces tems, la coutume défendoit aux veuves de contracter un second mariage.

En descendant à une époque moins antique et mieux connue, nous voyons les femmes des autres nations oublier la décence pour satisfaire des passions violentes; mais chez les Grecs, les loix faisoient aux femmes un devoir de l'indécence. Comment pourroit-on s'attendre à voir pratiquer la décence ou la chasteté aux femmes de Lacédémone, dont le législateur avoit sanctionné toutes les tentations qui pouvoient exciter au vice? Nous ne sommes point surpris que dans les siècles héroïques, où régnoit l'ignorance et la brutalité, les femmes conduisissent les hommes au bain, les déshabillassent et les frottassent lorsqu'ils en étoient sortis. Mais comment croire qu'à Sparte, renommée par la sagesse de ses loix, et tandis que la Grèce étoit dans la situation la plus brillante, les hommes et les femmes se baignoient publiquement ensemble? La surprise augmente encoie en ap-

prenant que le législateur avoit institué des jeux publics, où la jeunesse des deux sexes dansoient et combattoient tous nuds sur le théâtre, afin, dit-on, d'exciter les hommes à se marier. Et quel fut l'effet de cette indérence ? Tous les anciens conviennent que les deux sexes ne fréquentoient ces spectacles que pour satisfaire leur lubricité ; que l'habitude de contempler les femmes nues, loin d'allumer les desirs des hommes, parvint en grande partie à les éteindre ; que les femmes devinrent moins chastes, et se livrèrent peu-à-peu à une débauche si effrénée, qu'elle les distingua honteusement de toutes les femmes de la Grèce. Euripide et quelques autres auteurs grecs leur appliquent des épithètes que la décence ne nous permet pas de traduire ; et ce n'est pas seulement chez les poètes satyriques et chez les écrivains déclamateurs que nous trouvons ces épithètes, mais dans les œuvres impartiales des historiens les plus modérés. Nous observerons cependant que Sparte n'étoit pas la seule ville de la Grèce où les femmes se livroient à la débauche ; quelques autres républiques ne lui cédoient que d'une très-foible nuance. Dans la Thrace et dans la Béotie, on célé-

broit tous les trois ans une fête en l'honneur de l'expédition que Bachus fit dans l'Inde. Les filles et les femmes mariées, un javelot à la main , et les cheveux épars , courroient comme des furies en chantant les louanges du dieu de la vendange , et commettoient toutes sortes d'indécences et d'extravagances.

Par-tout où la pratique de la prostitution devient si commune , qu'elle ne fait plus rien perdre aux hommes , & très - peu de chose aux femmes dans l'opinion publique , on peut assurer que les mœurs de ces dernières sont excessivement corrompues. Athènes nous en fournit la preuve la plus évidente. Dans cette ville , il étoit non-seulement d'usage que tous les jeunes gens de distinction entre-tinssent publiquement des courtisannes ; mais Solon , le législateur d'Athènes , protégeoit ces femmes publiques , et les honoroit souvent de sa visite. Il encourageoit même les jeunes Athéniens à fréquenter les maisons de débauche , parce que , disoit-il , „ les filles chastes en seront moins exposées „. Solon ne fut pas le seul philosophe d'Athènes qui visita les courtisannes. Le fameux Socrate , et plusieurs autres , alloient fréquemment

chez elles , et y conduisoient quelquefois leurs filles et leurs épouses. On ne trouve point de relation de cette espèce dans l'histoire des autres pays , et la vertu devoit naturellement perdre de sa valeur dans l'opinion des Athéniennes , lorsqu'elles voyoient accorder aux vices des distinctions ; lorsque celles de leur sexe , qui avoient renoncé publiquement à la chasteté , jouissoient de l'estime et de l'intimité des personnages les plus respectables.

Dans toute l'histoire de l'ancienne Grèce , nous voyons les courtisannes célébrées , recherchées et honorées d'une très-grande considération. Pour expliquer un fait qui , au premier coup-d'œil peut paroître extraordinaire , nous poserons d'abord pour principe , que notre sexe a un penchant naturel qui le porte à désirer la compagnie des femmes. Mais en Grèce , les femmies étoient si rigoureusement renfermées , qu'à peine pouvoient-elles recevoir la visite de leurs plus proches parens ; et il s'en suivoit de cette retraite solitaire le défaut d'éducation , et l'ignorance presque totale de ce qui se passoit dans le monde. On concevra facilement que la conversation de pareilles femmes ne pouvoit pas

être fort intéressante. Les Grecs avoient un goût naturel pour la beauté, et ce goût fut considérablement perfectionné par les talens de leurs peintres et de leurs sculpteurs. Mais leurs beautés chastes étoient ~~fort~~ gauches, et presque toujours couvertes de voiles qui les rendoient ~~in~~visibles. Les courtisannes n'en portoient jamais, paroissant en public avec tous les ornementz qui pouvoient révéler leurs charmes, et recevoient chez elles à toute heure du jour nombreuse compagnie. Les plaisanteries qu'elles entendoient faire sur l'ignorance générale des femmes, leur faisoient sentir la nécessité d'orner leur esprit, et la société leur en fournissoit les moyens. Elles cultivoient les sciences et les arts, s'instruisoient des affaires publiques, s'attachoient à parler leur langue avec autant de pureté que l'élégance, et sur-tout à pratiquer les talens de plaisir, qui donne à la beauté, lorsqu'elle sait s'en servir avec adresse, un ascendant fort supérieur à l'opinion que les femmes peuvent en concevoir. Il me semble que ces réflexions expliquent d'une manière satisfaisante pourquoi les courtisannes de la Grèce jouissoient d'une si grande considération. Elles avoient pour elles la nature et

l'art, et toutes les femmes chastes étoient emprisonnées.

Il paroît que les habitans de la Grèce imitent encore aujourd'hui de fort près les coutumes de leurs ancêtres, les intrigues amoureuses, et même la prostitution publique, ne passent parmi eux que pour des peccadilles, dont une femme peut s'amuser sans entacher sa réputation. Une Grecque fait aisément la convention de vivre avec un Franc, durant un terme fixé, et le sous-Bacha leur en accorde tout aussi aisément le privilège. Mais si la belle se laisse surprendre dans le cours du bail avec un autre galant; le Franc et la fille paient solidairement une amende, et font un tour de promenade dans la ville la plus prochaine, montés tous deux sur une âne. Les courtisannes sont aujourd'hui à Venise à-peu-près ce qu'elles étoient dans l'ancienne Grèce. Des loix somptuaires, très-rigoureuses, ne laissent à la noblesse d'autre manière de dépenser leur argent qu'avec leurs maîtresses. Ces loix restreignent le luxe des femmes dans des limites très-étroites. Mais les courtisannes, considérées comme au-dessus ou au-dessous de la loi, la bravent ou l'éludent sans attirer l'attention du gouvernement.

Les femmes, à qui la nature a donné une organisation plus délicate qu'au sexe masculin, ont aussi en général l'ame plus compatisante et plus sensible. Mais ou les femmes Grecques ont été constituées d'une manière différente, ou l'habitude est parvenue à défigurer chez elles la nature. On célébroit annuellement à Sparte la fête de Diane, une des cérémonies consistoit à fustiger les enfans jusqu'à ce que le sang coulât sur l'autel de la Déesse. Et afin de les accoutumier, disoit-on, à supporter la douleur sans murmures, on les frappoit avec tant de barbarie, que quelques-unes de ces malheureuses victimes expiroient dans les angoisses de la douleur. Cette cérémonie atroce s'exécutoit en public. Les pères, et ce qu'on aura plus de peine à se persuader, les mères étoient présentes. Elles voyoient d'un œil sec assommer leurs enfans ; et tandis que le sang ruisseloit de leur plaies, elles les encourageoient à souffrir sans se plaindre le nombre de coups fixés pour cette odieuse épreuve. On dira peut-être que la présence des mères à cette douloureuse cérémonie, et les efforts qu'elles faisoient pour encourager leurs enfans à la supporter, démontrent beaucoup moins leur insensibilité

insensibilité que l'empire de l'habitude. Loin d'adopter une pareille doctrine, je suis intimément convaincu qu'il y a un très-grand nombre de femmes que l'habitude ne parviendroit jamais a familiariser avec l'inhumanité. Mais en supposant qu'elles en soient susceptibles, que penser des hommes qui instituèrent cette cérémonie ? Quel avantage pouvoient-ils se proposer en dépouillant les femmes de leurs plus précieuses qualités, pour leur donner un caractère tout-à-fait opposé à celui qu'elles tiennent de la nature ?

Mais cette coutume inhumaine n'est pas la seule qui démontre que les femmes de la Grèce étoient totalement dépouillées de cette sensibilité précieuse, considérée parmi nous, comme le plus bel attribut de leur sexe. Il y en avoit à Sparte une autre encore plus barbare ; dès qu'une femme accouchoit d'un garçon, une députation des anciens de chaque tribu venoit le visiter, et si l'enfant paroissoit d'une constitution foible, si les visiteurs ne supposoient pas qu'il pût devenir un citoyen fort et vigoureux, ils le jugeoient indigne des soins qu'exigeroit son éducation, et ordonnoient de le jeter dans une fondrière au pied du mont Taygeta. Ils

ils évaluoient les hommes précisément comme les bœufs ou les ânes , et considéroient moralement le meurtre comme une action fort indifférente. Cette horreur ne se pratiquoit toutefois qu'à Sparte ; et nous inclinerions à croire que c'étoit contre le vœu et sans le consentement des femmes , si tous les auteurs n'affirmoient pas unanimément que dans presque toutes les circonstances les Lacédémoniennes exerçoient sur leurs maris un empire absolu. Aux coutumes barbares dont nous venons de rendre compte , nous n'en avons plus qu'une à ajouter. L'instinct que la nature a si fortement imprimé dans le cœur de tous les animaux pour la conservation de leur progéniture , étoit si foible chez les Grecs , qu'ils exposoient sans scrupule tous les enfans qu'ils ne pouvoient ou qu'ils ne vouloient pas nourrir. ( 1 ). Cette pratique

---

( 1 ) Cette coutume n'étoit pas seulement particulière aux Grecs ; plusieurs peuples contemporains l'adoptèrent. Les Romains , même depuis l'époque où ils furent considérés comme le peuple le plus civilisé de l'univers , ne croyoient pas pouvoir donner à leurs enfans une plus grande preuve de tendresse que de leur ôter la vie , lorsqu'ils se trouvoient affligés de malheurs

féroce fut adoptée par la plus part des villes de la Grèce , à l'exception de Thèbes , dont les habitans en eurent tant d'horreur , que leurs loix punissoient de mort ceux qui s'en rendoient coupables.

En terminant ce sujet , nous observerons que les matrones de Sparte , quand elles apprennoient que leurs fils avoient été tués en combattant pour la patrie , affectoient , non pas seulement de ne point en ressentir de douleur , mais de se livrer à une joie extravagante , et qu'elles saisisssoient la première occasion pour s'en réjouir publiquement. Mais ces mêmes Lacédémoneiennes qui se préten-  
doient à labri de toute crainte , lorsqu'elles n'avoient pas leur patrie pour objet , chan-  
gèrent de langage lorsqu'après la bataille de Leuctres , Epaminondas s'avança aux portes de Sparte avec son armée victorieuse. Leur con-  
duite démontra évidemment qu'elles étoient

---

réels ou imaginaires. Constantin arrêta ce désordre en faisant proclamer dans toutes les villes de l'Italie et de l'Afrique , que ceux qui étoient chargés d'un grand nombre d'enfans , pouvoient se présenter devant le magistrat , et que le gouvernement leur accorderoit du secours.

susceptibles de terreurs d'une autre espèce et que toutes leurs craintes et leurs joies n'avoient pas pour objet les malheurs ou la prospérité de leur patrie. Elles coururent toutes échevelées dans les rues, et causèrent par leurs cris et leurs gémissemens plus de désordre et d'épouvante que l'armée d'Epaminondas.

Lorsque nous en viendrons au pacte matrimonial, nous informerons nos lecteurs de la conduite que les femmes de la Grèce tenoient avec leurs maris ; mais nous achèverons d'abord l'esquisse de leur caractère, en observant qu'à Athènes on comptoit l'habitude de l'ivresse au nombre de leurs vices. Nous en avons une preuve évidente ; dans l'énonce, d'une loi de Solon, qui défendoit à une femme de se faire suivre dans la ville de plusieurs domestiques *à moins qu'elle ne fût ivre.* Il paroît aussi que les Athénienes se servoient souvent des ombres de la nuit pour couvrir leurs intrigues amoureuses ; car une loi du même législateur défendoit aux femmes de se promener durant la nuit, à moins qu'elles n'eussent le dessein de se prostituer. Plusieurs autres réglemens de Solon annoncent qu'il n'étoit pas médiocrement diffi-

éile de maintenir le beau sexe dans les bornes de la décence qu'on lui avoit imposée ; car aux loix que nous venons de citer , il fut obligé d'en ajouter d'autres , et elles démontrent qu'il jugea la contrainte indispensable. Solon ordonna qu'en sortant de la ville les femmes n'emporteroient point de provision au-delà de la valeur d'une obole. Il fixa à une coudée la hauteur du panier qu'elles pourroient exporter ; et lorsqu'une femme sortoit de nuit , elle devoit se faire traîner dans un chariot , accompagnée d'une törche allumée. Toutes ces circonstances semblent indiquer que le législateur se proposoit d'accoutumer les Athénienens à la décence et à la chasteté. Si Licurgue eut la même inclination , lorsqu'il donna des loix aux Lacédémoniens , nous ne pouvons nous dissimuler qu'il n'avoit pas suffisamment étudié la nature ; car quoique dans les pays où les habitans ont coutume d'aller nuds , ils ne soient pas généralement moins vertueux que ceux dont l'usage est de porter des vêtemens ; il y a cependant des manières de voiler en partie la nature , qui sont beaucoup plus susceptibles d'allumer les desirs que la nudité absolue , et tel étoit , à ce qu'il paroît , l'habil-

lement des Lacédémoniennes. Comme nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs , j'observerai seulement ici que leur mise indécente a excité les réclamations de presque tous les écrivains de l'antiquité.

Quoique la conduite des femmes de la Grèce ait été en général telle que je viens de la représenter , comme la dépravation des mœurs , ne se répand jamais assez universellement dans un pays , pour que quelques particuliers ne puissent pas échapper à la contagion , au milieu de la débauche et de la barbarie , dans les tems postérieurs au siège de Troyes , les femmes Grecques offrent quelques exemples de chasteté , de fidélité conjugale et de tendresse maternelle.

Dans les premiers tems de la république Romaine , les matrones se distinguèrent par la pratique de toutes les vertus ; mais dès que la conquête d'une grande partie de l'univers et des trésors immenses eurent introduit à Rome le goût du faste et de la dissipation , les Romaines se livrèrent à l'excès de tous les vices. L'histoire de Rome atteste la chasteté , la frugalité , l'humanité de ces femmes durant plusieurs siècles après

sa fondation. On en trouve une preuve incontestable dans la longue période d'années qui s'écoula entre la fondation de la république et le premier divorce qui n'eut lieu qu'après cinq cent vingt ans, quoique les hommes eussent la liberté de rompre leur mariage presqu'à volonté. Entr'autres preuves que je pourrois citer en faveur du mariage, dans les premiers tems de Roine, je me contenterai de l'histoire de Lucrèce, parce qu'elle atteste l'attachement inviolable que les Romaines avoient pour la chasteté. Lucrèce, après avoir été violée sans que personne eût été témoin de sa honte, auroit facilement tenu cette aventure secrète ; et quand même on seroit parvenu à la découvrir, la violence et la perfidie dont on avoit fait usage contr'elle suffissoient pour tranquilliser sa conscience et la disculper. Mais ses hautes idées de fidélité et de vertu ne lui permirent ni de recevoir les caresses de son mari après avoir été souillée, quoiqu'involontairement, ni de survivre à son déshonneur. Après avoir rassemblé ses amis, Lucrèce fit à son mari, en leur présence, le récit de la violence dont elle étoit la victime inconsolable, et tout en les con-

jurant de ne point laisser le crime impuni, elle se plongea dans le sein un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe.

Le soin que les femmes mettent à conserver leur chasteté est toujours en proportion du prix que les hommes paroissent y attacher. Lorsque les femmes apperçoivent que les hommes font peu de cas de la vertu, qu'elles sont également recherchées après s'en être écartées, et qu'elles n'en trouvent pas un mari avec moins de facilité, la plus forte barrière du vice est rompue. L'enfance de Rome nous en offre la preuve. Les hommes avoient la plus haute considération pour une femme chaste. Attentifs à ne jamais s'éloigner de la décence, ils ne se permettoient pas même dans leurs momens de gaieté, une seule expression immodeste ou équivoque avec leurs propres femmes en présence d'un tiers. Ils dévouoient au mépris et à l'abandon celles qui avoient la foiblesse de se laisser séduire, et la faute même involontaire de leur femme ou de leur fille leur paroissoit le comble du déshonneur. Prévenues de cette opinion, les femmes conservoient inviolablement leur chasteté, parce

qu'elles étoient convaincues que la moindre faute les condamneroit pour toujours à la situation la plus humiliante.

Les pères et les maris considéroient la chasteté comme beaucoup plus précieuse que la vie, et immoloient sans hésiter leur femme ou leur fille quand ils ne pouvoient pas les faire échapper autrement au déshonneur. Les femmes, animées par cet exemple, sacrifièrent quelquefois leur vie pour conserver leur pureté. Virginius, après avoir essayé de tous les moyens pour arracher sa fille au pouvoir du tyran Claudio, qui la réclamoit comme son esclave (1), afin d'avoir la facilité de la débaucher, obtint la liberté de lui parler avant qu'on la remît entre les mains d'Appius, conformément au jugement de la cour. Il la serra dans ses bras, et l'ayant conduite près d'une étale de boucherie dans le forum, où l'on rendoit publiquement la justice. "Ma fille, dit-il en saisissant un couteau; voici tout ce qui

---

(1) Il me semble que l'histoire ne dit point qu'Appius réclamât Virginius comme son esclave, mais qu'il en demandoit la garde ou la tutelle durant l'absence de son père, qui étoit à l'armée.

me reste pour te sauver la liberté et la vie; va Virginie, va rejoindre tes ancêtres, avant d'avoir perdu l'une et l'autre", et il lui plongea le couteau dans le cœur. Tel étoit le respect des Romains pour la chasteté, que presque tout le peuple prit les armes pour venger l'honneur de Virginius et la mort de Virginie.

S'il étoit possible de trouver une preuve plus frappante des efforts de courage dont les Romains étoient capables pour conserver l'honneur des femmes qui leur appartenioient, ce seroit sans doute l'histoire suivante. Manlius, patricien et sénateur, ayant embrassé sa femme par inadvertence en présence de sa fille, fut cité par les censeurs et accusé d'indécence. Le sénat, après avoir mûrement examiné la plainte, le raya de la liste des sénateurs. Jules César ayant appris qu'on avoit tenu quelques propos sur le compte de son épouse, la répudia sans s'informer si elle étoit innocente ou coupable. Quelqu'un lui ayant fait observer que sa sévérité pourroit être injûste: "Il ne faut pas, dit-il, que la femme de César soit soupçonnée,.. Plusieurs Vestales s'étant laissées séduire à la même époque, les Romains

élevèrent un temple à *Vénus Verticordia* ; ou Venus qui change les cœurs , et célébrèrent dans ce temple les cérémonies qu'ils jugèrent susceptibles d'engager la Déesse à ramener les Romaines vers la pratique de la chasteté dont elles sembloient disposées à se départir. Lorsqu'en public et en particulier les hommes honoroient ainsi la chasteté , lorsque les femmes ne pouvoient pas y manquer sans s'exposer à perdre l'honneur et peut-être la vie , doit-on s'étonner que les Romaines se soient distinguées plus que les femmes de toutes les autres nations , par leur inviolable attachement , à cette principale vertu de leur sexe ?

Tel fut le respect des Romains pour la chasteté , jusqu'au tems où ils étendirent leurs conquêtes dans l'Asie , d'où ils rapportèrent les dépouilles et les vices des nations qu'ils avoient pillées. Corrompus par l'opulence et la soif de l'or , qui marche toujours à sa suite , les hommes renoncèrent au patriotisme pour se livrer à la plus honteuse vénalité , et la modestie des chastes Romaines se convertit en licencieuse obstentation. La vénalité des hommes fut fomentée par le luxe , et alimentée par les places lucra-

tives du gouvernement, par le pillage des provinces, et par la vente des intérêts de la patrie. L'ambitieuse avidité des femmes fut affamée par la fastueuse représentation de celles qui appartennoient aux citoyens qui avoient conquis ou gouverné des provinces. Mais les femmes qui ne pouvoient disposer que de leurs charmes, mettoient leurs faveurs à l'enchère et se servoient du produit pour se livrer à tous les excès et rivaliser l'opulence. Toute idée d'économie devint un ridicule ; les deux sexes ne s'occupèrent plus que de fêtes, de spectacles et de dissipations. Les femmes de la première distinction achetèrent à l'envi les honteuses faveurs d'un comédien, et l'on vit la population décroître en proportion de la débauche. Les femmes apprirent à se procurer des fausses-couches, afin que leurs orgies souffrissent moins d'interruption. Blasées à la longue sur tous les plaisirs qu'elles tâchoient de varier, par les méthodes les plus obscènes et les plus extravagantes, leur lubricité méprisa les loix et renversa tous les obstacles. Les hommes imbus des mœurs et des opinions asiatiques ; accordèrent autant de considération à la débauche qu'à la chasteté. Les femmes n'ayant

plus à redouter ni le châtiment ni la honte ; suivirent sans remords la carrière du vice et ne considérèrent plus la chasteté que comme une vertu antique et inutile.

Le vice ne tient que trop souvent son école dans les cours des Souverains , et la cour de Rome en donna le plus honteux exemple. Les Impératrices se livrèrent à la plus indécente licence. Les femmes des grands prirent l'impératrice pour modèle : elles furent bientôt imitées par les femmes de toutes les classes , et la contagion devint universelle. L'histoire offre peu d'exemples d'une débauche aussi générale. Les femmes dansoient nues sur le théâtre , elles se baignoient avec les hommes en commun , et affectant à l'envi l'effronterie des hommes les plus grossiers , commettoient sans rougir toutes sortes d'indécences. La facilité de se procurer des jouissances fit bientôt considérer le mariage comme un fardeau incompatible avec l'indépendance d'un Romain. La conduite des Romaines ne contribua pas médiocrement à faire prévaloir ces idées. Indépendamment de leurs dépenses excessives et de l'insolente corruption de leurs mœurs , elles devinrent si perverses qu'elles formèrent en commun le

détestable projet d'empoisonner leurs maris. Il fut découvert, et coûta la vie à quelques-unes des coupables. Mais les autres n'en devinrent pas meilleures, et le dégoût que les hommes avoient conçu pour le mariage, augmenta par le souvenir de leur exécutable intention.

Les Romains promulguèrent à différentes époques une multiplicité de loix, pour arrêter les progrès de la débauche et de la prostitution publique. Une entr'autres ordonnaoit que toutes les courtisanes prendroient une patente à la cour des Ediles, qu'elles la renouvelleroient tous les ans, et qu'elles ne pourroient point, sans obéir à cette ordonnance, exercer leur profession. Leur nom et le prix de leurs faveurs devoient être écrits en gros caractères sur la porte de leur maison, et il leur étoit défendu de sortir de chez elles avant la nuit. De pareilles conditions auroient dû sans doute éloigner de ce commerce toutes les femmes auxquelles il restoit l'ombre de la pudeur. Mais le torrent du vice étoit trop violent pour qu'on pût l'arrêter. Des épouses et des filles de chevaliers Romains ne rougissoient point de demander la patente, et la contagion pénétra même

jusques aux classes supérieures. Vistilla, appartenant à une famille patricienne, parut devant les Ediles, se déclara courtisane et réclama le privilège nécessaire pour exercer son métier. Malgré la corruption de leurs mœurs, les Romains furent effrayés de cet excès de dépravation, même sous le règne de Tibère; et le sénat publia plusieurs loix pour empêcher au moins les femmes distinguées par leur rang, de mener une conduite si infâme. Il défendit aux femmes dont le mari, le père ou le grand-père, avoit été chevalier romain, et à toutes celles des classes supérieures, d'exercer le métier de prostituée. Mais la débauche avoit pris des racines trop profondes, elle barva ou éluda tous les obstacles. L'empereur Tite proscrivit tous les lieux de dissolution, mais ils ne laissèrent pas de subsister. En montant sur le trône, Sévère trouva sur le rôle des causes pendantes, plus de trois mille procès pour adulterie, et dès ce moment il abandonna comme impossible la réforme qu'il avoit entreprise.

Mais la corruption des Romains ne se borna point aux mœurs et aux coutumes. Elle s'introduisit jusque dans leurs cérémonies religieuses. Héliogabale éleva sur le

mont Palatin un temple magnifique , et y célébra pompeusement des sacrifices en l'honneur de la divinité dont il avoit été le grand-prêtre. On prodiguoit sur ces autels des victimes , des aromates et des vins délicieux , tandis que de jeunes Syriennes exécutoient , au tour de l'idole , des danses l'ascives , accompagnées d'une musique barbare. Les Romains ne s'en tinrent pas à ces rites indécent ; ils introduisirent dans leur capitale les bachanales des Grecs , ou les fêtes mystérieuses de Bachus , qui remplirent Rome de sang , de tumulte et de confusion. Les femmes furent d'abord seules en possession de célébrer ces odieux mystères ; mais on ne tarda pas à y initier les hommes , et , dès ce moment , les assemblées devinrent une scène horrible d'extravagances , de crimes et de dissolution. L'ivresse et la prostitution n'en étoient qu'une foible partie. On y forgeoit de faux titres et de faux contrats auxquels on apposoit des sceaux de la même espèce. On soudoyoit des empoisonneurs et des meurtriers , on enlevoit les citoyens pour s'en défaire , et le secret étoit si bien gardé , qu'on ne retrouvoit jamais leurs cadavres. Ces abominables confrairies s'assembloient toujours durant la nuit : hommes et femmes

couroient les rues tous échevelés, et poussant des hurlemens lugubres, semoient par-tout le meurtre et la désolation.

A toutes ces preuves de la corruption des Romaines, j'ajouterai qu'elles furent les premières qui exerçèrent dans leur ville natale, le métier de prostituée. Il paroît que dès les premiers tems de l'antiquité, les prostituées qui s'établissoient chez les différentes nations, étoient toutes des étrangères qui s'expatrioient de leur pays, et nous trouvons en effet que dans l'écriture-sainte, étrangère et prostituée sont synonymes. C'est dans ce sens que Salomon recommanda à son fils de ne point exténuer ses forces avec les étrangères. Il y a tout lieu de croire que l'usage de s'éloigner de sa patrie pour faire le métier de prostituée, étoit universel chez les anciens. Peut-être chaque peuple défendoit-il à ses femmes la prostitution publique pour leur conserver la réputation d'être plus chastes que celles des autres nations voisines, ou peut-être celles qui se dévouoient à ce métier infâme, conservoient-elles encore un foible sentiment de honte, qui ne leur permettoit pas de l'exercer aux yeux de leur famille et parmi leurs concitoyens. Quelque

puisse étre le véritable motif de cet usage ; il n'est pas moins vrai que les Grecs s'y conformèrent malgré la dépravation générale de leurs mœurs, et que les Romaines, bannissant toute espèce de honte, ne prirent point la peine de se déplacer.

Mais l'ivresse et la lubricité n'étoient pas les seuls vices familiers aux Romaines ; tous les individus qui composoient cette nation se distinguèrent par un excès de cruauté, et les femmes ne le cédoient point aux hommes pour la barbarie. Dans la deux cent vingt-deuxième année de Rome, Tullie, fille de Sévère, roi des Romaines, ayant formé, avec Tarquin son mari, le projet d'assassiner son père, pour s'emparer du trône, profita d'une émeute populaire pour faire exécuter ce paricide. Tullie monta sur son char et s'en retournoit dans son palais d'un air triomphant. En traversant la rue où les meurtriers venoient d'assassiner le roi, qui, étendu tout sanglant sur la terre, paroissoit encore respirer, le conducteur du char saisi d'horreur arrêta ses chevaux, et, contemplant avec effroi cet affreux spectacle, n'eut pas la force de passer outre. Qu'est-ce qui t'arrête ? lui crio Tullie, d'une voix féroce.

Princesse , lui répondit en se retournant le conducteur , ne voyez-vous pas le corps sanguin du roi votre père ? Quoi ! maraud , reprit-elle en fureur , et saisissant un tabouret du char qu'elle lui lança à la tête , tu as peur de passer sur un cadavre ? Le conducteur obéit , les chevaux foulèrent le monarque expirant , et les roues , en se teignant de son sang , le firent jaillir jusque sur la robe de l'exécrable Tullie. Antoine ayant donné l'ordre de décapiter Cicéron , et de lui apporter sa tête ; lorsqu'on la présenta à Falie , alors femme d'Antoine , et précédemment l'épouse de Clodius , elle frappa cette tête sanglante , et après avoir vomi mille imprécations contre le prince des orateurs , elle lui tira la langue , qu'elle perça avec un poinçon. Je pourrois citer beaucoup d'autres traits qui attestent la férocité des Romaines ; mais ces affreux tableaux pourroient rebuter mes lecteurs.

En considérant les Romains dans les tems où la république avoit étendu ses conquêtes dans l'Asie , nous ne leur trouvons d'autres qualités estimables , que quelques foibles restes d'un antique patriotisme , peu propre à orner le caractère convenable au beau sexe ,

quand il n'est pas accompagné de beaucoup de modération. Comme épouses, nous avons vu les matrones romaines abjurer toute idée de chasteté et de décence; comme mères, oublier tous les sentimens de la nature, et exposer leurs enfans; et, comme citoyennes, introduire dans l'état, le faste, le vice et le désordre, pour satisfaire leur lubricité et leur ambition. Il ne paroît pas même que la religion, qui, dans tous les tems et dans tous les pays, a eu plus d'empire sur les femmes que sur les hommes, influât beaucoup sur la conduite des Romaines. Elles accompagoient quelquefois les processions dans les calamités publiques. Quelques-unes furent nommées prêtresses d'un petit nombre de temples; mais nous ne trouvons point qu'elles aient exercé particulièrement des actes de piété, ou célébré publiquement des sacrifices pour appaiser les dieux de leur pays.

Tels ont été en général la conduite et le caractère des Romaines. En descendant à de plus grands détails, nous pourrions présenter des preuves sans nombre de leur corruption, et beaucoup d'exemples d'une rare vertu. Avant l'époque funeste où Rome

engloutit les richesses de l'univers, les Romaines étoient des épouses respectables, des mères tendres et des citoyennes zélées. Elles sauvèrent plusieurs fois la république chancelante par l'exemple du courage, par de sages conseils, et par le sacrifice volontaire de leurs meubles et de leurs bijoux. Nous observerons aussi avec la satisfaction la plus sincère que dans les tems de dévastation que nous venons de considérer, on trouvoit encore des Romaines qui n'étoient point infectées de la contagion et qui donnoient au milieu d'une corruption presqu'universelle; l'exemple de la tendresse maternelle et de la fidélité conjugale. Elles sauvèrent leurs enfans et leurs époux des mains cruelles d'Octave, d'Antoine, de Lépide, de Néron et de plusieurs autres tyrans féroces qui, comprenant indistinctement tous les citoyens riches ou vertueux dans leur proscription, firent impitoyablement exterminer la moitié de la noblesse Romaine.

---

## C H A P I T R E X I I.

*Continuation du même sujet.*

EN quittant les Romains nous retomberons dans des ténèbres historiques , qui ne présentent qu'un groupe de nations difficiles à distinguer l'une de l'autre , et connues tout au plus de nom. Entreprendre de donner des détails sur le caractère de ces peuples ce seroit vouloir peindre sans couleur ou au moins sans modèle.

Quoique plongées dans la plus profonde ignorance , quoiqu'attachées à une religion qui n'admettoit qu'un très-petit nombre de préceptes moraux , et quelques principes directement opposés à la saine morale , les femmes des anciens peuples du Nord possédoient cependant une grande partie des vertus de leur sexe. On leur inspiroit de bonne heure la modestie , la décence , et cette industrie active qui suppléoit souvent pour leur subsistance et leur famille aux tems où les maris revenoient sans succès de la chasse ou de leurs exécutions guerrières. Elevées dans la

pratique des vertus , par des mères attentives qui leur en donnoient l'exemple , la chasteté leur étoit pour ainsi dire naturelle , et leur attachement , pour cette vertu , se fortifioit par le mépris des hommes pour celles qui avoient l'imprudence de s'en écarter. La moindre faute condamnoit irrévocablement une fille au célibat pour toute sa vie. Elle ne pouvoit point espérer d'indulgence dans un pays où l'on ne se procuroit pas , comme aujourd'hui , un mari avec le secours de la fortune , ou par le crédit d'une famille puissante , mais uniquement par des qualités personnelles , et la chasteté étoit la plus estimée.

Tacite fait en peu de mots un très-bel éloge de la simplicité et de la chasteté des anciens Germains. " On ne sauroit , dit cet auteur , donner trop de louange au respect des Germains pour l'association inmatrimoniale. Parmi ces peuples , la vertu des femmes ne court point risque d'être corrompue par des objets extérieurs qui séduisent les sens , ou par les familiarités qui enflamment trop souvent les passions. La moindre faute contre la chasteté est suivie d'une sentence irréversible de mépris et d'abandon ; ils ne savent point tourner le vice en plaisanterie. La mode

ne sert d'excuse ni à la victime ni à l'auteur de la séduction. Des coutumes et des mœurs pures ont plus d'influence sur les barbares Germains que les meilleures loix sur les nations civilisées ,.

On suppose assez généralement que la pureté des mœurs se trouve par excellence chez les nations éclairées ; mais l'expérience démontre l'erreur de cette opinion (1). Il paroît, par le récit de Tacite, que , relativement à quelques points de moralité , les anciens Germains étoient forts supérieurs aux nations les plus civilisées de l'Europe , et les Goths ne le cédoient point , à cet égard , aux Germains. Ils considéroient la pureté des mœurs comme leur vertu caractéristique , et disoient , en conséquence : “ Quoique nous punissions

---

(1) Cette superstition ne me paroît point naturelle , et M. Alexandre a tort , je crois , de dire qu'elle est générale. L'expérience , comme l'observe fort bien l'auteur anglois , suffit pour démontrer l'erreur , et il y a peu d'hommes assez ignorans aujourd'hui pour ne pas savoir que le luxe et les vices suivent toujours à pas égal les progrès les arts et les mœurs civilisées , ou la civilisation des sociétés , s'il est permis de se servir de cette expression ,

punissions la fornication parmi nos compatriotes , nous avons plus d'indulgence pour les Romains , parce que la nature et l'éducation contribuent à les rendre faibles et incapables d'atteindre à notre sublime vertu ,.

Une ancienne loi de l'Islande condamnoit à l'exil celui qui embrassoit une femme contre son gré , et à une amende d'un marc d'argent celui qui l'embrassoit même avec son consentement. Dans un des chapitres précédens nous avons déjà observé chez quelques autres peuples du Nord , des loix approchant de la même nature ; et nous ajoutons ici qu'ils étoient généralement si jaloux de l'honneur de leurs femmes , et prenoient tant de soin pour qu'on ne se permit avec elles aucune espèce de familiarité , que leurs loix prescrivoient la manière dont les deux sexes devoient se comporter réciproquement lorsqu'ils se trouvoient ensemble. Chez les Goths , il n'étoit permis à un chirurgien de saigner une femme libre qu'en présence de son père , sa mère , son frère , ou quelqu'autre de ses proches parens. On le condamnoit à une amende lorsqu'il entreprenoit de toucher à une femme sans son consentement , et l'amende étoit proportionnée au

rang de l'offensée , ou à l'endroit de son corps où il avoit eu l'indiscrétion de poser sa main. Ils imposoient aussi , comme les Islandois , une amende à celui qui embrassoit une femme , à moins que ce ne fût dans la gaité d'un repas , ou au retour d'un long voyage. Toutes ces loix , et nombres d'autres , étoient autant de sentinelles qui veilloient à la chasteté du beau sexe , et en rendant tout accès auprès des femmes difficile et dangereux , accoutumioient les hommes à les regarder comme des êtres d'une espèce supérieure , pour lesquels ils portoient le respect presque jusqu'à l'adoration. Les femmes n'inspireront jamais ce sentiment dans les pays où les deux sexes vivront ensemble avec la familiarité , introduite par la galanterie moderne , où les femmes courant sans cesse d'un divertissement public à une assemblée , se déprécieront elles-même , en annonçant fort impolitiquement beaucoup trop d'impatience d'être remarquées. Il n'y a peut-être pas dans la nature de loi plus générale que celle qui nous fait évaluer une chose en proportion de ce qu'il nous en a coûté pour l'acquérir. Chez les peuples que nous examinons , les femmes chastes , fières et de

difficile accès , ne se laisseoient point séduire par quelques complimens , et ne cédoient pas au premier courtisan. Pour obtenir les bonnes graces de l'objet de son amour , il falloit qu'un galant fit preuve de valeur et de toutes les autres qualités qui méritent l'estime ou excitent l'admiration. Il n'obtenoit le plus souvent la possession de sa maîtresse qu'après une longue suite de travaux et de dangers , entrepris pour s'en rendre digne ; et plus les épreuves étoient pénibles , plus son acquisition lui paroisoit précieuse. Mais je discuterai ce sujet plus à fond à l'article de la galanterie.

On pourroit comparer l'historien qui entreprend de dépeindre le caractère de peuples aussi peu connus , que ceux dont nous occupons à un antiquaire qui cherche à constater la taille exacte de nos ancêtres , dans les tems où ils étoient , dit-on , des espèces de géans ; et qui ne pouvant pas rassembler un squelette entier , calcule d'après un bras ou une jambe qu'elle doit être la grandeur du corps auquel il appartenoit. En évaluant les proportions régulières , il est possible qu'il évalue la longueur du tout avec assez de précision. Quoiqu'un historien n'ait que

des renseignemens imparfaits, et tronqués sur l'histoire d'un peuple, il peut aussi en les comparant avec attention, et en examinant leur relation avec les vices et les vertus qui composent le caractère de l'homme, former des conjonctures assez plausibles sur les mœurs du peuple dont il est question dans ces fragmens historiques. D'après le petit nombre d'anecdotes qui nous ont été transmises relativement aux femmes du Nord, nous n'hésiterons pas d'affirmer qu'elles étoient chastes, frugales, industrieuses, et qu'elles avoient quelques connaissances acquises qui leur donnoient une grande supériorité sur des hommes plongés dans la plus grossière ignorance. A ce nombre de bonnes qualités, il paroît qu'elles rejoignoient un mélange d'orgueil et de férocité fort opposés à la douceur et à la délicatesse que les hommes considèrent aujourd'hui, comme le plus bel attribut du sexe féminin. Les femmes des Cimbres, vêtues de tuniques blanches, agraffées avec des crochets de cuivre et une ceinture de même métal, officioient comme prêtresses dans les sacrifices où on immoloit des victimes humaines; elles plongeoient, sans la moindre

émotion, le couteau sacré dans les entrailles des captifs ; et contemplant avec une attention tranquille les agonies de la mort, prédisoient les événemens futurs par la manière dont le sang couloit des plaies qu'elles avoient déchirées.

Tel fut à-peu-près le caractère des femmes chez les peuples du Nord, depuis la plus ancienne époque dont nous ayons quelque connaissance, jusque vers le déclin de la chevalerie; ou commençant à dégénérer, elles perdirent insensiblement de leur fierté, et conséquemment de leur prix en proportion. Le sentiment exalté de la convénération fondé sur la galanterie romanesque, baissa rapidement, et les femmes, considérées comme de simples mortnelles, se permirent de montrer toutes les foiblesses et les imperfections de la nature humaine. Les mœurs précédentes avoient excédé les bornes ordinaires de la vertu, et les vices qui lui succédèrent furent tels, qu'un historien ne peut pas se permettre de les décrire. Il suffit de dire qu'il fallut employer la rigueur des loix pénales, pour empêcher les maris de faire exercer publiquement à leurs femmes le métier de prostituées.

Il paroît que dans le sixième siècle les mœurs étoient un composé de dévotion et de débauche, et que les églises servoient également à invoquer les secours des saints, et à débaucher les filles. Il n'étoit pas rare de voir entraîner par force ou par ruse une femme dans un de ces temples sacrés, où le ravisseur satisfaisoit ses desirs criminels avec la plus grande liberté. Il n'avoit rien à redouter, ni des loix, ni des parens de sa victime, tant qu'il lui plaisoit de la garder dans son inviolable asyle. Sous le règne de Charlemagne, on s'amusoit souvent en France à rassembler un grand nombre de prostituées qu'on faisoit courir l'une après l'autre pour divertir le public. Henri VII d'Angleterre autorisa des maisons de prostitution, dont l'enseigne annonçoit l'espèce de récréation qu'on pouvoit s'y procurer. du tems de Louis XI de France, on représentoit fréquemment sur les théâtres le jugement de Pâris. Trois des plus jolies actrices, strictement nues, représentoient les trois déesses qui se disputèrent, en cet état, la préférence du prince Troyen. De pareils spectacles ne paroissent pas fort convenables à la modestie du beau sexe; mais on ne

peut en bien juger que par l'inspection des mœurs de ces tems grossiers et presque barbares. Nous avons déjà eu occasion d'observer que le culte des divinités impures, contribuoit fortement à corrompre les mœurs; et nous ne pouvons pas nous dispenser de remarquer que quoique l'objet de l'adoration des chrétiens et les cérémonies du christianisme fussent très-propres à inspirer la pureté et la vertu, il n'en étoit pas de même alors des ministres de cette religion. Tous les ecclésiastiques qui auroient dû ajouter l'exemple aux préceptes, se livroient sans pudeur à la débauche la plus effrénée, et entretenoient publiquement une troupe de concubines. Que pouvoit-on raisonnablement espérer du peuple, tandis que les prêtres préchoient une religion qu'ils déshonoroient, et des vertus totalement opposées à leur conduite; l'orsqu'ils encourageoient les hommes à ne s'occuper que des félicités d'un monde à venir, tandis qu'ils recherchoient eux-mêmes avidement toutes les jouissances humaines? La contagion se répandit dans toutes les classes de la société, et la dépravation devint universelle. La reine de Navarre publia un volume

de contes trop grossièrement obscènes , pour être lu même par une courtisane. Jeanne , reine du Portugal , établit des maisons de débauche , et donna des règles à cette institution , avec des détails que la décence ne nous permet pas de transcrire. La reine Elisabeth d'Angleterre pratiquoit la grossière habitude de jurer en conversation , et prononçoit des sermens très-peu convenables à une princesse , ou même à une femme qui conserve du respect pour la modestie de son sexe. De son tems , toutefois , les mœurs de l'Europe commencèrent à s'épurer , et prendre ce vernis d'élégance qui nous distingue aujourd'hui du reste de l'univers. Mais avant de considérer la conduite et le caractère des femmes de notre siècle et de nos climats. Nous avons encore quelques autres pays à parcourir pour procéder par progression depuis les peuples les plus grossiers , jusqu'aux nations chez lesquelles la nature a reçu de l'art sa dernière perfection.

Plus les hommes approchent de l'état du sauvage , moins on apperçoit entr'eux de différence. Dans cette situation , leurs vues sont bornées , et leurs desirs en petit nombre.

Leurs attachemens , peu multipliés , sont vifs et constans , leur ressentiment est violent et implacable. Tel est à-peu-près le cercle étroit de leur imagination. Il s'ensuit naturellement que leur caractère présente des empreintes plus profondes et plus uniformes que celui des nations civilisées , qui sont modifiées par une infinité de circonstances , et de situations différentes.

Dans la vie sauvage ; les femmes n'ont pas la moindre idée de délicatesse ou de décence. La vue de la nudité absolue. n'excite point le sentiment de la honte , on ne connoît pas même l'idée de la décence. La chasteté ne peut pas par conséquent avoir le prix qu'y attachent les peuples civilisés ; et les femmes peuvent en manquer sans encourir le mépris de leur sexe ou l'abandon du nôtre. Nous pourrions soutenir cette assertion par des preuves sans nombre ; parmi les Natchés , les maris se prêtent réciproquement leurs femmes , et toutes les filles et les femmes de cette nation offrent sans cérémonie leurs faveurs aux étrangers qu'elles rencontrent : il est même dangereux de les refuser dans certains cantons ; car elles vont porter à leurs maris des plaintes

de cette insulte, et les exciter à en tirer vengeance. Dans le district des Hurons, la prostitution ne paroît point du tout criminelle, les parens la font pratiquer de bonne heure à leurs filles, que l'usage autorise à la continuer durant toute leur vie. Dans différentes parties de l'Amérique Méridionale, on n'impose aucune espèce de contrainte au commerce des deux sexes; il paroît qu'ils regardent cet objet comme indigne de l'attention d'un législateur. Don Ulloa rapporte que les anciens Péruviens n'épousaient jamais sciemment une fille vierge, et se trouvoient grièvement offensés lorsqu'ils rencontroient ce dont les hommes sont si friands en Europe. On prétend que dans le royaume de Thibet, les filles ne sont point considérées comme nubiles avant d'avoir été déflorées.

Les femmes du Bresil n'ont pas la moindre notion de chasteté ni de décence. A Mindanao (1), dès qu'il arrive quelques étran-

---

(1) Mindanao est une des isles Maniles, jadis occupée par les Espagnols, qui en ont été chassés par les habitans. Ils obéissent à une sultane, et professent la religion mahométane.

gers , les habitans courent à leur rencontre , et les invitent à venir chez eux. A peine y sont-ils arrivés , qu'on leur présente à chacun une compagne à laquelle il est d'usage de faire un présent , pour payer des faveurs qu'on n'a point sollicitées. C'est aussi la coutume à Pulo Condore , au Pégu , à Combodya , dans la Cochinchine , et dans quelques cantons de la Guinée. Il paroît que dans l'Otaheite les habitans manquent publiquement à la chasteté , sans seulement concevoir l'idée de l'indécence ; les femmes y traffiquoient ouvertement de leurs faveurs avec les matelots Anglois. Les pères et les frères amenoient leurs filles ou leurs sœurs comme au marché , et sembloient très-bien connoître le prix et la préférence que méritoient la jeunesse et la beauté.

Indépendamment de la chasteté , il y a dans le caractère et dans la constitution des femmes , une douceur et une délicatesse qui plaisent autant que la beauté : mais les femmes sauvages sont presqu'universellement dépourvues de cette espèce de charme. Ele-vées dans des pays stériles et sous un ciel rigoureux , fréquemment exposées aux épreuves pénibles du froid et de la faim ;

forcées d'attaquer les animaux pour se procurer une subsistance, et de s'accoutumer à des scènes sanglantes; leur ame s'endurcit, et devient incapable de compassion. La sensibilité, que nous regardons comme le séduisant attribut de leur sexe, n'est considérée des femmes sauvages que comme une faiblesse méprisable qu'il est essentiel de vaincre.

Dans le Nord de l'Amérique, les femmes de la plupart des tribus vont au devant des guerriers lorsqu'ils reviennent de leurs excursion; et quoique ces guerriers traitent leurs captifs, du moment où ils tombent en leur puissance, avec une inhumanité dont le récit nous feroit frémir; les plus cruelles souffrances de ces malheureuses victimes, ne commencent réellement qu'à l'arrivée des femmes dans l'armée. Il seroit impossible de décrire la férocité de ces implacables furies, il faut en avoir été le témoin pour s'en faire une idée. On sait qu'en général les femmes ont les passions beaucoup plus violentes que les hommes, et celles des sauvages étant en petit nombre, se trouvent concentrées dans un foyer dont elles s'élancent avec une explosion effrayante.

Lorsque parmi celles qui vont au devant des guerriers, il s'en trouve quelqu'une qui a perdu dans un combat son mari, son frère, ou quelqu'un de ses parens, il importe peu que trente ou quarante années se soient écoulées depuis cet événement, elle s'élance sur le premier prisonnier qu'elle rencontre, et s'applique, avec une joie féroce, à lui infliger des plaies douloureuses ; elle continue à exercer sa fureur jusqu'à ce qu'elle ait totalement épuisé ses forces ; et réduite alors pour un moment à l'inaction, elle reprend bientôt toute sa rage, et la continuation du supplice. Cette affreuse expédition dure ordinairement pendant toute la première nuit de l'arrivée des femmes dans le camp, et lorsque la condamnation des captifs a été finalement prononcée, lorsqu'on les conduit à la torture et à la mort, ces mêmes femmes servent d'exécutrices, et les démons auroient horreur des raffinemens de leur barbarie. Dans l'Amérique Méridionale, au lieu de torturer leurs captifs, ils ont coutume de les assommer d'un seul coup. Les femmes s'emparent des cadavres, qu'elles se chargent d'accomoder. Elles barbouillent leurs enfans avec le sang

des victimes, pour leur inspirer de bonne heure la haine de leurs ennemis; et après s'être réunies aux guerriers de la tribu, ils font tous ensemble un horrible repas de chair humaine, dont chacun vante à l'envi le goût délicieux.

Les peuples, dont les mœurs sont éloignées de cet excès de férocité, auront sans doute peine à concevoir que des femmes en soient susceptibles; mais ils redoubleront de surprise et d'horreur, en apprenant que les captives, dont le bras ne s'est jamais ensanglanté dans les combats, n'en sont pas moins traitées avec la même rigueur; et que c'est des mains de leur sexe qu'elles éprouvent ces affreuses tortures.

Tel est chez les sauvages du Nord de l'Amérique, le caractère des femmes relativement à la chasteté et à l'humanité; mais il seroit injuste d'en conclure qu'elles ont fait divorce avec toutes les vertus. Leur inhumanité est moins l'effet de la nature que celui de l'éducation. De tous tems les peuples ignorans et grossiers ont été féroces et implacables dans leur vengeance. Les Israélites ne traitoient pas mieux leurs captifs que les Américains, ils les faisoient passer

à travers des fours à brique, ou sous des scies et des herses de fer. Tout les anciens en usoient à peu près de même. Chaque pays avoit ses dieux tutélaires, et l'on ne croyoit pas pouvoir leur offrir un sacrifice plus agréable, que le sang des ennemis des peuples qu'ils protégoient; c'étoit presque par-tout par principe de religion qu'on torturoit et qu'on égorgoit les captifs. Des fanatiques, exclusivement occupés du culte de leurs divinités, faisoient peu d'attention aux souffrances des victimes; mais un autre principe religieux ne contribuoit pas moins efficacement à rendre les anciens féroces et implacables pour leurs captifs. Ils étoient persuadés que les mânes ou les ombres de leurs parens tués dans les combats, erroient lugubrement autour de leur ancienne demeure, jusqu'à ce que leur mort eût été vengée sur les ennemis. Il passoit pour constant que ces ombres s'étoient rendues quelquefois visibles, pour presser leurs anciens amis de hâter leur vengeance, que ceux-ci ne croyoient pas pouvoir rendre trop sévère ou trop sanglante. Si ces opinions ont été transmises aux Américains, il s'en suit que la cruauté qu'ils exercent sur les captifs, sonr

l'effet d'un profond respect pour les dieux, et d'un zèle ardent pour le repos de leurs ancêtres.

Si la férocité des Américans étoit inhérente à leur caractère nous les détesterions comme les plus exécrables des créatures humaines ; mais nous ne pouvons nous défendre de les plaindre, quand nous considérons qu'elle prend sa source dans le sentiment aveugle de la plus tendre affection ; et l'amour et la haine sont presque les deux seules passions qui caractérisent particulièrement les sauvages. Ils ne pardonnent jamais une injure, mais ils n'oublient jamais un bienfait. L'adversité n'est point susceptible de l'effacer de leur souvenir. Le danger n'arrête point leur reconnoissance, et la crainte de la mort ne les rend jamais ingrats. Dans les pays où on exige la chasteté des femmes sauvages, elles sont inviolablement fidèles à leurs mariés. Lorsqu'on ne leur demande pas ce sacrifice, il suffit de les traiter humainement. Pour pouvoir compter sur un zèle et un attachement fort supérieurs à l'idée que peuvent en avoir les nations civilisées, les femmes sauvages sont dociles et soumises ; elles supportent patiemment la faim, le froid,

la soif , la fatigue et toutes les calamités aux-  
quelles leur pénible vie est sans cesse expo-  
sée. D'une activité infatigable au moment  
du besoin ; elles ont très-rarement l'indus-  
trie de la prévoyance et encore moins celle  
de l'économie. Complètement dupes de la  
superstition comme tous les peuples , plon-  
gés dans l'ignorance , elles transmettent l'il-  
lusion à leurs filles , et trompent continuel-  
lement leurs hommes , qui , prenant les  
réves d'un cerveau malade pour des inspi-  
rations du *grand-esprit* , respectent les  
extravagantes prophéties de leurs femmes  
comme des oracles.

En quittant ces rigoureux climats , où la  
nature est encore enveloppée de sa plus grossiè-  
ère écorce , et tournant nos regards vers  
les pays où elle commence à prendre un  
aspect moins sauvage , nos yeux se fixent  
naturellement sur l'Afrique et sur l'Asie. Dans  
ces régions plus fortunées , nous voyons  
encore avec déplaisir de vastes cantons pres-  
qu'aussi peu avancés que les habitans du  
Nord de l'Amérique , dans la culture des arts  
et des inventions qui adoucissent l'amertume  
de la vie.

En parcourant la vaste peninsule de l'Afri-

que , on pourroit s'attendre à rencontrer une grande diversité de caractères parmi les différens peuples qui y sont établis ; mais l'examen ne justifie point cette supposition ; car , malgré la grande différence des climats et des gouvernemens , les Africains sont par-tout à-peu-près les mêmes. On trouve dans cette immense région une informité universelle d'opinions et d'usages , à cela près de quelques nuances particulières des mêmes dispositions , qui sont par-tout les plus détestables de celles qui déshonorent l'humanité. Leurs voisins ont adopté pour proverbe , que tous les habitans du globe sont un composé de bons et de mauvais , à l'exception des Africains.

En faisant une comparaison de l'ancienne Afrique et de la moderne , on ne peut se défendre de quelque surprise , en appercevant que les peuples qui l'habitent aujourd'hui , ont conservé les mœurs et les coutumes anciennes ; mais qu'il n'est pas possible d'y découvrir la plus foible étincelle du génie , des vertus ou des talens qui distinguoient les anciens habitans de l'Afrique. Les noms d'Asdrubal , d'Annibal et de Terence , rappellent la gloire de leurs poëtes et de leurs

héros. D'après l'introduction du christianisme en Afrique, Cyprien, Augustin et Tertullien ont fait admirer leurs talens théologiques. Ils étoient depuis longtems renommés pour leur industrieuse agriculture, pour leur habileté dans le commerce, la magistrature et presque tous les arts utiles. Mais ils ne se distinguent aujourd'hui que par la paresse, l'ignorance, la superstition, la perfidie, et particulièrement par le brigandage qu'ils exercent contre les autres peuples de l'univers (1).

On pourroit croire que leur renonciation à toutes les vertus ne les aveugle pas jusqu'à leur dissimuler tout-à-fait la difformité de leurs vices ; mais comme ils n'ont pas la moindre disposition à changer de conduite, leurs prêtres, ou marabouts, tâchent de la justifier par l'histoire suivante. "Noé, disent-ils, ne fut pas plutôt mort, que ses trois

(1) Il me semble qu'on pourroit censurer avec autant de justice la paresse et la lâcheté de toutes les puissances qui ne se contentent pas de tolérer de méprisables forbans ; mais qui leur font présent tous les ans de munitions de guerre, dont ils font usage contre les sujets de ces mêmes puissances.

fils , dont le premier étoit blanc , le second basané et le troisième tout-à-fait noir , étant couvenus entr'eux de partager la fortune , et les propriétés de leur père , passèrent une grande partie de la journée à faire des lots , et remirent au lendemain le partage. Après avoir soupé paisiblement ensemble et fumé amicalement une pipe , chacun alla se reposer dans sa tente. A la faveur de l'obscurité , le blanc en sortit au bout de quelques heures ; il se saisit de l'or , de l'argent et de tous les bijoux précieux , dont il chargea plusieurs mulets avec lesquels il se dépêcha de disparaître et de se retirer dans le pays que sa postérité a toujours habitée depuis. Le basané , non moins perfide que son frère , forma le même projet , mais s'y étant pris un peu trop tard , il trouva que son frère avoit été plus alerte , et ne pouvant mieux faire , il chargea sur les chevaux et les charriaux qui restoient , les riches tapis , les hardes et tous les effets de quelque valeur , avec lesquels il dirigea sa route vers une autre partie de la terre , ne laissant à son frère que des ustensiles et des provisions qui ne valoient pas le transport. Lorsque le jour parut , le frère noir , qui avoit dormi profon-

dément et sans méfiance, se leva pour aller procéder au partage convenu; mais ne trouvant plus ni les effets ni ses frères, il apperçut clairement qu'ils avoient abusé de sa bonhomie, et jugea qu'ils s'étoient déjà mis hors de sa portée. Comme la perte paroîssoit irréparable, il réfléchit en fumant sa pipe au moyen de s'en venger. Après avoir roulé quelques tems différens projets dans sa tête, il lui vint dans l'imagination de concilier ses intérêts avec sa vengeance, au moyen des représailles qu'il résolut de faire par-tout où il pourroit découvrir quelque chose apparante aux mauvais parens qui l'avoit dépouillé de son patrimoine. Après avoir saisi jusqu'à la fin de sa vie toutes les occasions de reprendre une partie de son bien, il ordonna à tous ses descendans d'en faire autant jusqu'à la fin du monde, sous peine d'encourir sa malédiction ,.

Après avoir examiné rapidement le caractère général des Africains, si nous voulons descendre aux détails, nous ne trouverons pas la scène fort embellie, quoique dans certains cantons les vices soient mêlangés de queiques vertus. Un petit nombre de leurs tribus se distinguent par une fidélité

inviolable pour les étrangers qu'ils ont pris sous leur protection. Un nombre plus considérable pratique les vertus de la tempérance et de l'hospitalité, et leurs femmes ne manquent pas, à un certain point, de la chasteté et de la délicatesse convenable à leur sexe. En Egypte, elles ne paroissent jamais sans être couvertes d'un voile; et dans les assemblées publiques, elles restent derrière un rideau pour n'être point vues des hommes. Chez les Hottentots, on ne peut pas dire qu'elles soient douées d'une grande délicatesse; mais elles ont un air de douceur et d'innocence. Elles sont chastes et très-soumises à leurs maris. Sur les bords du Niger, les femmes ne manquent ni d'industrie ni de vivacité; et elles y joignent une réserve qui feroit honneur à des peuples civilisés. Ces Africaines sont modestes, affables et fidèles. Leurs regards, leur maintien et leur langage annoncent une ingénuité qui les rend très-intéressantes. En s'éloignant du levant du Niger, on voit disparaître la beauté, la chasteté et la sensibilité des Africaines. Leur langage et leurs traits sont comme le pays qu'elles habitent, ingrats, durs et désagréables; leur joie ressemble beaucoup plus à

des accès de fureur qu'aux émotions excitées par le sentiment de plaisir. Un peuple, nommé *Zafe Ibrahims*, ou descendans d'Abrahani, habitent une grande étendue de pays sur la côte occidentale de l'Afrique. Leurs longs cheveux ne sont point crépus, et leur peau est d'un noir moins foncé que les autres Africains ; mais leur caractère les distingue encore davantage : humains, francs et généreux, ils ont horreur du meurtre et du brigandage. La danse est leur amusement favori ; ils l'accompagnent le plus souvent de chansons, dont l'amour est le sujet ordinaire. Dans les autres parties de l'Afrique, les hommes et les femmes s'enduisent de peinture de manière à augmenter leur difformité ; mais les Zafes cherchent à embellir les charmes de la nature, en imitant ses couleurs. On peut ajouter à ce que je viens de dire, que les mères et les parens veillent de fort près leurs filles, et n'en laissent approcher que très-difficilement les étrangers.

Quelques voyageurs nous apprennent que parmi ces peuples, les enfans qui naissent les mardi, jeudi et vendredi, sont considérés comme maudits et exposés dans les bois pour y périr d'inanition ou servir de pâture aux animaux sauvages. Mais la sen-

bilité des femmes brave la crainte du châtiment dont elles sont menacées par les hommes, et les terreurs plus terribles de la superstition ; elles dérobent très-souvent ces malheureuses victimes , et les élèvent au risque de leur propre vie.

Au-delà du Volta , dans le pays de Benin ; et sur presque toute la côte d'Or , les femmes , très recommandables par leurs vertus , ne seroient point désagréables à la vue si elles n'avoient pas l'habitude de se défigurer le visage par des cicatrices avec le projet de s'embellir à - peu - près comme nos européennes , qui s'enduisent de blanc et de rouge . Ces peuples , complètement sauvages à beaucoup d'égards , ont cependant une opinion qui tend à les humaniser . Ils sont persuadés qu'en quelqu'endroit que les événemens les obligent de se retirer , ils reviendront après la mort habiter leur pays , qu'ils regardent comme le plus délicieux de l'univers . Cette douce illusion contribue , non-seulement à leur faire supporter moins impatiemment l'esclavage auquel ils sont souvent condamnés , parmi des peuples éloignés de leur terre natale , mais à leur inspirer de la bienveillance pour les étrangers qui viennent parmi

parmi eux, parce qu'ils sont persuadés que ces étrangers sont destinés à y jouir des félicités du paradis, en récompense des vertus qu'ils ont exercées dans d'autres pays. Les peuples qui habitent les bords du Zaïre sont les plus pacifiques et les plus doux des Africains; leur nourriture est simple et frugale, et de foibles travaux suffisent pour assurer leur subsistance : ils passent une grande partie de leur temps à se divertir; mais les femmes ne paroissent jamais aux jeux publics, ni dans les endroits où les hommes ont coutume de se rassembler. Elles s'occupent et s'amusent entr'elles sans admettre jamais des hommes dans leur société. Cette retraite, quoique moins rigoureuse que dans quelques autres parties du monde, ne laisse pas de produire l'effet général de la contrainte sur des êtres qui ont droit à la liberté; elle les éloigne des vertus dont on veut leur faire une nécessité.

Ne pouvant pas donner à mon lecteur des détails plus circonstanciés sur le caractère des Africaines, je terminerai mes réflexions sur ce sujet, en observant que d'après les deux différens tableaux que je viens d'exquisser, le caractère national, tracé sur celui des

hommes, paroît infiniment plus vicieux que le portrait que j'ai fait des Africaines, et peut-être leurs défauts sont-ils encore exagérés, parce que toutes nos instructions, à cet égard, ont été données ou par des prêtres de leur nation, très-susceptibles d'injustise, ou par des voyageurs de l'Europe, dont les préjugés ne sont point favorables aux habitans de l'Afrique, à raison du brigandage qu'ils exercent contre toutes les autres nations. Cette conduite excite très-justement notre indignation et mérite sans doute une épithète très-honteuse; mais si les Africains se chargeoient de peindre notre caractère, aurions-nous plus de droit à leur indulgence? ne pourroient-ils pas nous faire des reproches violens et légitimes? qu'elle scène de crimes et d'horreurs ils auroient à décrire! Ils représenteroient des peuples qui professent une religion dont les préceptes n'inspirent que la bienfaisance et l'humanité; ils les représenteroient semans en Afrique la haine, la guerre et le carnage, alimentans par avarice les vices et la cruauté des Africains, abusans de l'illusion de cette nation, séduite et aveuglée, pour enlever tous les ans par ruzé ou par force des milliers

de leurs compatriotes et les réduire au plus affreux des esclavages ; ils diroient comment leurs impitoyables tyrans exténuent les forces de leurs captifs , par des travaux au-dessus de leurs forces , et leur refusent inhumainement une nourriture susceptible de les substanter ; nous verrions les fouets , les tortures et les supplices infligés aux infortunés esclaves qui osent se considérer comme des hommes , et réclamer les droits de la nature et de l'humanité ; nous verrions..... Mais ma main se refuse à cette abominable description , et je sens tout le mépris et la haine des Africains passer dans mon cœur.

En passant de l'Amérique en Afrique , nous n'avons pas trouvé beaucoup de différence entre les mœurs et le caractère des peuples qui habitent ces deux parties de la terre. En arrivant en Asie , nous verrons que ses habitans n'ont d'autre supériorité sur les Africains que la douceur de leur caractère , et leurs dispositions paisibles , tandis que l'Africain guette , comme le tigre de ses forêts , l'occasion de piller et de détruire ; l'habitant de l'Inde ou de l'Asie , satisfait d'un peu de riz et des plus simples productions de la

nature , se couche au pied d'un arbre ; non pas pour méditer un crime , mais pour s'y reposer en paix .

Le magnifique spectacle que présentent les bords du *Gange* et les plaines de l'*Indostan* est au-dessus de toute description . L'air est embaumé durant une partie de l'année du parfum délicieux qu'exhalent une variété infinie de fleurs et de fruits , qui offrent une nourriture rafraîchissante et salutaire , et des arbres touffus forment un ombrage impénétrable . La nature n'a rien laissé à chercher aux habitans de ces fortunés climats que le plaisir , et le plaisir est presque la seule chose dont ils s'occupent . Leur plus délicieuse jouissance consiste dans le repos ou l'inaction . Un de leurs auteurs dont la sentence est passée en proverbe , dit : „ qu'il vaut mieux être assis que de marcher , et dormir que de veiller ; mais que la mort est la félicité suprême „ . Au rapport de quelques voyageurs modernes , ces peuples poussent à un tel excès l'indolence , que les femmes d'*Allahabad* n'ont pas le courage d'étendre la main pour détourner leurs enfans prêts à être écrasés par une voiture . C'est ainsi qu'on représente le caractère des In-

diens , connus sous le nom d'Indoux. Les Mahométans ont plus d'activité , des passions plus violentes , et une ambition mêlée de cruauté , que l'influence de cet heureux climat n'a pas encore pu déraciner.

En considérant le caractère des *femmes* de l'Asie , deux circonstances méritent particulièrement notre attention. Premièrement , la retraite monotone dans laquelle toute leur vie s'écoule , n'admet point entr'elle les distinctions caractéristiques ou les différences de caractères qui naissent de la liberté et des habitudes contractées dans le commerce de la société. Secondement , elles sont si rigoureusement renfermées , hors de l'observation des étrangers , que toutes les relations des Européens sont ou fausses et ridicules , ou au moins incertaines et suspectes. Nous pouvons toutefois hasarder de dire en général que comme un ressort courbé par un poids dont on le charge , tend toujours à repousser l'obstacle qui le presse ; de même les femmes privées injustement de la liberté font constamment des efforts pour tromper les tyrans qu'elles tiennent éloignées du monde et des plaisirs de la société. L'habitude , la nature et le desir de la liberté les rend in-

dustrieuses et habiles dans l'art des supercheries qui peuvent relâcher leurs fers ou favoriser une intrigue.

La chasteté et l'incontinence sont les deux seules différences qui puissent caractériser les femmes de l'Asie. Recluses dans des harams inabordables, à peine peut-on les compter au nombre des habitans d'un monde avec lequel elles n'ont point de relation, et dont les vertus sociales ou économiques leur seraient parfaitement inutiles. Si les qualités essentielles d'une femme sont les soins, la frugalité et l'industrie, les prisonnières des harams n'ont aucune occasion de les pratiquer ni de les acquérir. Si ces qualités consistent à aimer tendrement son mari et ses enfans, la conduite des tyrans, qui usurpent le nom de mari, rendent la première de ses affections impossible, et contribuent fortement à affoiblir la seconde, en faisant rejaillir sur les enfans une partie de l'aversion que le père inspire. Il n'est pas probable qu'elles connaissent les douceurs de l'amitié. Les hommes ne les traitent pas de manière à leur inspirer de la confiance et de l'estime, et la rivalité n'admet point entre elles d'intimité sincère. Les seules vertus

que les femmes de l'Asie puissent pratiquer sont sans doute la dévotion et la chasteté ; mais elles sont gênées même dans l'exercice de leur religion. Comme on ne leur permet point d'assister au culte public des dieux de leur pays , leurs pratiques religieuses sont réduites forcément à faire en particulier des actes d'adoration mentale ; et quant à la chasteté , la manière dont on dispose d'elles en mariage , et la tyrannie de leurs maris , sont très-certainement les méthodes les moins propres à les encourager dans la pratique de cette vertu.

Mais quoique ce tableau représente assez fidélement les femmes de l'Asie , il y a cependant quelques exceptions. Les bramins , ou prêtres de l'Inde , tiennent aussi leurs femmes dans une retraite rigoureuse , mais ils ont pour elles tant de douceur et d'indulgence , que la reconnaissance assure inviolablement leur chasteté. Mariées dès leur plus tendre enfance , elles ont la plus grande vénération pour le lien matrimonial. La tendresse des époux augmente avec les années , et dans la maturité de l'âge , les femmes font consister leur gloire à conserver l'estime et l'amitié de leur mari. Elles considèrent ce devoir comme

un des plus sacrés de leur religion, dont les dieux puniroient sévèrement la négligence. Tandis que les autres Indiennes saisissent toutes les occasions de tromper la vigilance de leurs gardiens; les femmes des Bramins évitent volontairement la compagnie et la conversation des étrangers, et se plaisent à imiter les mœurs pures et simples par lesquelles les prêtres de l'Inde se distinguent si avantageusement.

De tous les peuples de l'Asie, les Chinois peuvent être considérés comme les plus modestes. Les hommes s'enveloppent exactement de leurs manteaux et attacheroient de l'indécence à découvrir leurs bras ou leurs jambes plus qu'il n'est indispensable dans l'occasion. Les femmes se couvrent encore plus soigneusement et ne laissent jamais appercevoir leur main nue, même à leurs plus proches parens, lorsqu'elles peuvent s'en dispenser. Leurs vêtemens, leur maintien et toute l'étiquette de leur conduite paraissent destinés à conserver la décence et à inspirer le respect; la modestie de leurs regards et de leurs actions ajoutent à leurs charmes le lustre le plus séduisant. On ne peut pas douter que les hommes enchantés

de cette circonspection n'observent les égards qu'elle mérite. Afin que leur vertu ne soit point scandalisée par le voisinage du vice, le gouvernement a l'attention de ne point permettre à des prostituées d'habiter dans l'enceinte des grandes villes. Telle est la description que quelques voyageurs nous donnent des Chinoises ; mais d'autres prétendent que cet extérieur de modestie n'est qu'une affaire de mode ou d'usage national , mais que les femmes n'ont pas moins en Chine , comme par-tout, l'art de conduire et de voiler des intrigues , et qu'elles ne laissent point échapper l'occasion de le mettre en pratique. Ils ajoutent qu'après avoir prodigué leurs faveurs à un galant , les Chinoises ne se font point de scrupule de le poignarder pour se tranquilliser sur la découverte de leur intrigue et sur la perte de leur réputation. Il est possible qu'il y ait eu quelques exemples de ces crimes ; mais on peut raisonnablement les supposer fort rares , et nous observerons avec plaisir qu'on ne trouve rien de semblable dans les relations des voyageurs modernes , dont la véracité paroît la mieux établie.

Dans le nombre des saints , comme celui

des pécheurs, il se trouve des sectes si différentes, que dans le pays habité par les honnêtes et modestes Bramins, qui rendent leurs épouses vertueuses à force d'humauité et d'indulgence, on rencontre des espèces de moines ciniques, appelés des *faquirs*, qui, sous le prétexte d'une sainteté rafinée, s'occupent sans relâche à débaucher les femmes et les filles. A l'imitation de quelques sectes ridicules qui ont existé, jadis en Europe, ces saints hypocrites dédaignent de couvrir leur nudité, et considèrent les vêtemens comme l'invention des pécheurs dont la honte d'aller nuds démontre, disent-ils, la corruption, parce que celui qui est sans tache n'a pas besoin de la couvrir. Sous prétexte d'aller en pèlerinage à quelque temple, ces espèces de dévots se rassemblent quelquesfois au nombre de dix ou douze mille, et pillent toutes les habitations qui se trouvent sur leur passage. A leur approche les hommes prennent la fuite avec les effets qu'ils peuvent emporter, pour les mettre à l'abri de la saute déprédatation; mais les femmes n'ont point peur des faquirs, quoiqu'ils soient tous nuds. Elles vont dévotement à leur rencontre, ou les attendent pieusement

dans leurs maisons. Ces moines vigoureux jouissent depuis très-longtemps , dans toute l'Inde , de la réputation d'avoir dans leurs saintes prières un remède certain pour faire cesser la stérilité des femmes qui ont fréquemment recours à leur intercession. Lorsqu'un faquir veut bien avoir la complaisance d'aider une femme à se reproduire , il laisse , en entrant chez elle , une sandale ou son gourdin à la porte de son appartement , et c'en est assez pour que le mari n'ose point violer le secret de leur dévotion. Mais si le moine paillard oublioit de laisser son étendart à la porte , et que ses confrères ne fussent pas à portée de le secourir , une rigoureuse bastonnade seroit la récompense de son zèle pour la propagation.

Tous les voyageurs qui ont écrit sur la Chine ; conviennent que les faquires sont très-adroits et très-actifs à débaucher les femmes ; mais quelques-uns ajoutent que lorsqu'ils rencontrent une jolie fille , ils l'emportent dans un de leurs temples , et persuadent au peuple que le dieu qu'on y adore , violemment épris de ses charmes , l'a enlevé lui même pour en faire son épouse. Pour célébrer le mariage , un des faquires tient la place de la divinité ,

et la jeune fille le reçoit dévotement dans ses bras après la cérémonie. Elevées à cette dignité imaginaire , les femmes passent dans l'opinion des peuples , pour les épouses d'un dieu , et sont peut-être elles-mêmes les dupes de la supercherie. Cette illusion flatte leur vanité , et conserve pour toujours aux faquires leur jouissance. Dans les pays où le bon sens n'est point anéanti par la superstition , cet excès de crédulité paroitra peut-être incroyable; mais tout sensible possible aux peuples aveuglés par le fanatisme. Les prêtres de la Grèce et de Rome pratiquoient les mêmes impostures , qui furent aussi pratiquées par des moines et d'autres débauchés , sur des femmes de l'Europe que l'enthousiasme avoit rendues tout aussi visionnaires que les Indiennes. Nous ne serons pas étonnés que les faquires réussissent le plus souvent dans ces sortes d'entreprises , si nous considérons qu'ils ont affaire à des peuples plongés dans la plus profonde ignorance , et que la vanité d'une femme est infiniment flattée d'être la favorite du dieu qu'elle adore et l'objet de son choix , par préférence à toutes autres femmes dont il est également le maître de s'emparer , et l'amour - propre

flatté, néglige d'examiner ce qu'il se plait à croire.

Outre ces temples où l'on entraîne des femmes par supercherie, il y en a d'autres où elles vont s'offrir elles-mêmes; les parents y conduisent souvent leurs filles encore dans l'enfance, pour être solennellement consacrées au service des dieux. Le service consiste à chanter et danser devant la principale idole aux jours de grande fête. Les danses lascives et les parures indécentes des danseuses, sont destinées à exciter les désirs des étrangers qui se rendent au temple et qui achètent à l'enchère les faveurs de ces nymphes au profit du temple, ou du moins des faquires. Avec de pareilles divinités et un culte aussi obscène, il est presqu'impossible que les femmes soient chastes; et les hommes qui sont jaloux de la possession exclusive, n'ont d'autre ressource que les cunukes, les grilles et les verroux.

La religion des Indiens n'est pas la seule qui tend à corrompre le cœur et les mœurs des sénimes. Celle de Mahomet, aujourd'hui répandue dans une grande partie de l'Inde, n'est pas plus propre à encourager la chasteté. Le mahométisme accorde aux hommes la

pluralité des épouses, et exige des femmes la plus inviolable fidélité pour leur mari. Tandis que les hommes rassasient leurs désirs et multiplient à leur gré les jouissances, un grand nombre de femmes sont réduites à partager les caresses d'un seul homme; et cet usage impolitique les excite à chercher les moyens de se procurer, par des intrigues, ce que les loix du prophète ont l'injustice de leur refuser. Quelques auteurs ont prétendu que ce penchant à l'intrigue est un vice du climat; mais je croirois plus volontiers qu'il est le résultat des privations auxquelles les femmes sont condamnées par la polygamie. Car il paroît que par-tout où cet usage est introduit, l'intrigue exerce la même activité que sur les bords du Gange et de l'Indus. Montesquieu, dont le système attribue toutes les passions des hommes à l'influence du climat, raconte, à l'appui de son opinion, une histoire qu'il a extraite d'une collection de voyages, pour l'établissement d'une compagnie des Indes. On y trouve qu'à Patan, la lubricité des femmes est si violente, que les hommes sont forcés d'user de certaines précautions pour se mettre à l'abri de leurs

entreprises. En supposant cette histoire véritable, on ne pourroit pas raisonnablement l'attribuer au climat; car pourquoi les rayons brûlans du soleil n'enflammeroient-ils à Patan que le sexe féminin? Pourquoi précipiteroit-il dans l'incontinence la plus effrénée, un sexe qui par-tout ailleurs est naturellement disposé à la modestie; tandis qu'il laisse un caractère de froideur et d'indifférence aux hommes, qui sont universellement les plus ardents dans le commerce des deux sexes? Quel que soit en Afrique et en Asie l'esprit de l'intrigue et de l'incontinence du beau sexe, quelle que soit l'activité des femmes pour exciter les desirs et prodiguer leurs faveurs, nous n'en devons pas plus de confiance à des histoires absurdes, qui tendent à nous persuader qu'elles poussent la violence jusqu'à attaquer les hommes. Ce système renverseroit celui de la nature et les loix éternnelles qui gouvernent l'univers.

On trouve dans l'Otaheite, des femmes d'un singulier caractère. On peut, à ce qu'il me semble, établir comme une règle assez générale, que par-tout où l'usage des yétemens est introduit, les femmes attachent de l'indécence et de la honte à se montrer

nues. Celles de l'Otaheite font exception à la règle universelle. Elles paroissent en public nues ou vêtues avec la même indifférence ; d'où on peut raisonnablement conclure que dans cette isle la honte n'a point contribué à faire adopter la mode de se couvrir , qui a sans doute été inventée pour se garantir du froid, ou pour servir de parure. Comme les loix de l'Otaheite ne permettent point la polygamie , les habitans qui veulent jouir des plaisirs de la variété , ont établi, sous le nom d'Arreoy , une société dans laquelle toutes les femmes sont en commun. Lorsqu'il arrive à l'une d'elles d'être enceintes , on étouffe son enfant au moment de sa naissance , afin que les plaisirs de la mère ne souffrent point d'interruption. En supposant que les sentimens de la nature réclament contre ce sacrifice , la mère n'a point le droit de conserver son fruit , à moins qu'un des hommes de la société ne consente à s'en déclarer le père. Mais il est considéré , dès cet instant , comme s'étant approprié l'accouchée ; et on les exclut sur le champ de cette aimable société. [Ces anecdotes indiquant suffisamment le caractère des femmes de l'Otaheite. Il paroît

que dans les isles voisines, les femmes, quoique tout aussi peu chastes, conservent cependant plus de douceur et d'humanité.

Comme les Tures qui habitent aujourd'hui une partie de l'Europe sont originaires de l'Asie, et conservent encore les mœurs et les coutumes qu'ils en ont apportées, leurs femmes ont beaucoup de penchant pour la galanterie et pour les intrigues secrètes; mais elles couvrent ce vice, qui semble être le seul de leur caractère, par les qualités les plus estimables: telles que la bienveillance, la charité, et une sensibilité délicate dont on trouve rarement des exemples parmi les disciples du christianisme. Lady Montague a donné une description de sa visite chez l'épouse du grand-visir de Constantinople, et l'a dépeint d'une manière très-honorables pour son sexe. Elle nous représente cette mahométane égale à un ange pour la beauté, et ne lui cédant pas pour les vertus; occupée du soin de ses enfans, charitable, généreuse, sensible, et ornant toutes ces aimables qualités d'un extérieur d'humilité et de modestie, dont l'idée suffit pour exciter l'admiration. L'habitude trop commune parmi nous de jeter un voile sur

les vertus d'un peuple qui professe une religion différente de la nôtre, et que nous ne considérons qu'à travers la partialité des préjugés, est une preuve évidente de foiblesse et de manque d'humanité. On trouve chez les peuples de toutes les sectes un mélange de vices et de vertus; et un examen raisonné nous démontrera que les vices sont moins fréquemment l'effet de la religion, que celui d'une éducation corrompue. Mais si les mahométans ou tout autre peuple ayant une religion moins pure que celle des chrétiens, les surpassent dans la pratique des vertus morales, ils n'en sont, sans contredit, que plus estimables; et nous devrions mourir de honte, en considérant l'usage différent que ces peuples auroient fait probablement des admirables préceptes du christianisme.

En jetant un regard sur les tableaux que nous avons précédemment tracés; nous ne pouvons nous défendre du regret d'avoir été contraints par le respect dû à la vérité, de présenter aux yeux de nos lecteurs une corruption trop générale, qui dégrade la dignité de la nature humaine. On auroit pu se flatter que le commerce qui subsiste

depuis long-tems entre les Européens et une partie de ces peuples , auroit contribué à introduire quelque réforme dans leurs mœurs ; mais les Européens qui s'expatrient , loin de se montrer aussi supérieurs en vertus qu'en intelligence , semblent , en général , du moment qu'ils sont sortis de leur pays , avoir renoncé à tout principe d'honneur , et à toute autre idée qu'à celle d'amasser de l'argent , sans distinction des moyens que la probité ou l'humanité condamnent ; au lieu de chercher à établir l'ordre et la décence , ils se livrent presque tous sans modération aux appétits de la volupté , et poussent toutes les espèces de débauches à un excès fort supérieur à celle des peuples qui ne sont retenus ni par leurs loix , ni par leur religion. Cette conduite criminelle et méprisable n'est point particulière à une des nations de l'Europe. Toutes celles qui ont établi des colonies ou étendu leur commerce , se sont également rendues coupables de débauche , de tyrannie et de cruauté.

Après avoir fait la conquête de l'Inde , les Portugais se dépouillèrent de l'esprit martial , source de leur gloire , et se livrant à tous les excès qui peuvent rendre la race hu-

maïne odieuse, pratiquèrent familièrement le meurtre, l'enpoisonnement et l'incendie. Après avoir massacré les naturels du pays, ils se déchirèrent entre eux; et tandis que leurs crimes envenimoient la haine des habitans, leur courage énervé par le luxe et la débauche, n'étoit plus susceptible de peuvoir contenir le joug qu'ils avoient imposé. Dans l'isle d'Amboyne, un Portugais se saisit d'une jeune femme au milieu d'une fête publique, et fit tous ses efforts pour la rendre victime de sa brutalité. Un des insulaires, irrité de cet excès d'insolence, fit prendre les armes à ses compatriotes, et lorsque les Portugais furent assemblés, il leur adressa le discours suivant : " Quoique les sanglantes injures que nous avons reçues de vous, demandent plutôt des actions et une vengeance que des discours, nous nous contentons encore de vous parler: vous nous prêchez un dieu qui aime, dites-vous, les actions généreuses; mais l'ivresse, la débauche, le viol, le meurtre et l'incendie sont vos pratiques favorites et familières. Tous les vices sont naturalisés dans vos cœurs, et vos mœurs ne peuvent point s'accomoder avec les nôtres; la nature l'avoit

prévu, sans doute, quand elle nous sépara par des mers d'une étendue immense, mais votre audace a franchi ces barrières; n'en tirez point vanité, elle ne prouve que la corruption de vos ames. Croyez - moi; laissez en paix un peuple qui est si loin de vous ressembler. Allez porter vos vices chez des nations aussi brutales que les Portugais. La moindre relation avec de pareils monstres nous seroit plus funeste que toutes les calamités dont la puissance de votre dieu peut affliger notre pays; et nous rejetons pour toujours votre exécable alliance. Vos armes sont plus redoutables que les nôtres; mais notre cause est la plus juste, et nous ne redoutons point vos efforts; dès cet instant les *Itoms* sont vos ennemis implacables: fuyez de leur pays et gardez-vous d'en approcher jamais ,. Tels étoient les sentimens d'un homme que nous rougirions d'appeler un sauvage.

Lorsque les colonies Portugaises étoient gouvernées passagèrement par un commandant sage et humain, il essayoit de réformer les mœurs et de mettre des entraves à l'avarice de ses compatriotes. Mais que peut la vertu d'un seul homme contre les vices de

tout un peuple ? Les Espagnoles qui prirent, en différens endroits, la place des Portugais, se montrèrent encore plus féroces et plus corrompus que leurs prédecesseurs. La plupart de nos lecteurs sont sans doute informés des atrocités qu'ils ont commis au Mexique et au Pérou, où ils bâtirent des églises et tâchèrent d'expliquer les mystères de la religion chrétienne, aux naturels du pays, dans un langage dont ils n'entendoient pas un mot, et massacroient ensuite pieusement ceux qui ne paroissoient pas convaincus de ce qu'ils n'avoient pas pu leur faire comprendre. Après la conquête *d'Hispaniola*, ou Saint-Domingue, ils firent la paix avec les habitans, à condition que les vaincus cultiveroient les terres au profit des vainqueurs, et leur fourniroient tous les mois une certaine quantité d'or. Ces malheureux esclaves trouvant la tâche au-dessus de leurs forces et de leurs moyens, se réfugièrent dans les montagnes, où ils espéroient pouvoir subsister jusqu'au moment où la famine obligeroit leurs tyrans à faire retraite ; mais les Espagnols ayant reçu d'Europe un secours d'hommes et de munitions, poursuivirent les insulaires dans leurs refuges, pour se venger, disoient-ils,

de l'injure que ces infortunés leur avoient faite. Les barbares Castillans dressèrent des dogues qui découvroient et dévoroient les fugitifs dans les endroits où ces brigands ne pouvoient pas pénétrer eux-même. Quelques-uns d'eux, mélant la superstition à la barbarie, faisoient le vœu d'immoler tous les jours douze Indiens en l'honneur des douze Apôtres. Ces hommes doux et pacifique ne prévoyoient pas durant leur vie, qu'on abuseroit de leur nom pour commettre de pareilles atrocités.

Frémissant à la lecture de ce récit lugubre, l'homme sensible desire sans doute, que les autres nations de l'Europe, qui ont usurpé une partie de l'Inde, se soient montrées plus humaines ou moins barbares : Mais les immenses dépouilles, transportées récemment des plaines de l'Indostan, en Angleterre, sont des preuves trop évidentes de l'avarice des Anglois et de leurs déprédatiōns tyranniques. Tant de trésors accumulés ne peuvent être ni le fruit du progrès des arts pacifiques, ni les trophées de la victoire, à moins que, semblable au déluge, la guerre n'ait enveloppé sans distinction d'amis ou d'ennemis, tout ce qu'elle a trouvé sur son passage.

En arrivant dans l'Inde, les Européens semblent tous ne plus reconnoître d'autres divinité que l'avarice; et de cette source impure, il ne peut sortir que des crimes. Mais la corruption ne se borne pas à infecter les hommes avides que la soif de l'or entraîne à travers le vaste Océan dans ces contrées lontaines. Les femmes qui les accompagnent, oubliant les mœurs de l'Europe et la sensibilité naturelle à leur sexe, se livrent sans pudeur à tous les excès de la débauche et de la cruauté. Une virago de cette espèce ne rencontrant presque jamais, dans les Indes Orientales ou Occidentales, d'obstacles qui s'opposent à ses caprices, prend insensiblement l'habitude de la tyrannie, et dépouillant bientôt tout sentiment d'humanité, festige sans pitié les malheureux esclaves qui ne préviennent pas assez exactement tous ses désirs, ou qui ont l'insolence de se croire une créature de son espèce.

## C H A P I T R E X I I I.

*Continuation du même sujet.*

APRÈS avoir tracé le caractère des femmes dans les différens pays où je n'ai trouvé, malheureusement en grande partie, que des vices à présenter aux regards de mon lecteur, je procède enfin avec plaisir à l'examen de l'Europe, où les charmes de leur personne et de leur esprit intéresseront le cœur, en fixant agréablement notre attention. Ne pouvant pas toutefois étendre mon plan à l'examen détaillé des défauts et des vertus du beau sexe des différentes nations qui composent l'Europe, je me contenterai de tracer les principaux traits de leur caractère, dont les nuances sont trop compliquées, pour être saisies avec précision.

Nous avons déjà observé que toutes les nations civilisées considèrent la chasteté comme l'attribut et le principal ornement du sexe féminin ; et nous ajouterons ici que cette opinion n'a jamais prévalu plus généralement, dans aucun pays, que de nos jours.

en Europe. Nous n'adorons point , comme les anciens , des divinités impures, dont l'exemple encourage la débauche et la pratique de tous les vices. Nous n'adressons pas non plus notre culte , comme quelques peuples modernes , à des dieux qui , considérant le bien et le mal avec indifférence , ne prennent intérêt ni aux vertus ni aux vices de l'humanité. Il s'ensuit que la chasteté de nos femmes est non-seulement encouragée par le prix que nous mettons à cette vertu , et par le desir d'obtenir notre estime , mais qu'elle est fondée sur les principes de leur religion ; et , quoique les écrivains satiriques de l'Europe représentent les femmes de leur nation comme les moins chastes de l'univers , j'affirmerai , sans hésiter , que l'Europe est la partie du monde où les femmes se distinguent le plus généralement par leur chasteté , et par mille autres qualités estimables. J'en appelle à l'expérience des voyageurs et de ceux qui ont lu l'histoire avec quelqu'attention. J'observerai que la chasteté et la modestie sont moins communes parmi les femmes , chez les nations qui , comme les Espagnols , veulent les forcer à être vertueuses au moyen des duègnes , des serrures , des verroux , ou ceux qui don-

nent dans l'excès contraire , comme en France et en Italie , que dans les pays qui ne sont pas encore civilisés au point de considérer tout ce qui impose quelque gène aux inclinations ou aux fantaisies , comme un reste de grossièreté barbare ou l'effet d'une éducation gothique.

En entreprenant ce foible essai sur les mœurs et le caractère des femmes de l'Europe , je les présenterai telles qu'elles paroissent chez les principales nations qui composent cette partie du monde ; et comme les François prétendent à la première place , nous leur accorderons ici cette distinction à laquelle ils ont droit , à certains égards , comme auteurs d'une moitié des modes et des inventions qui embellissent l'Europe , et de plus d'une moitié des foibles qui la déshonorent.

La chasteté étant une vertu à laquelle il faut , pour fleurir , un solni trop , ni trop peu cultivé , nous ne pouvons pas espérer de lui voir prendre en France des racines bien profondes. La politesse y est considérée comme la qualité par excellence ; et la chasteté occupe à peine la seconde place dans l'esprit des François. Lorsque des voyageurs hahitués

à des pays où les femmes sont très-réservées, arrivent en France, où la réserve passe pour un ridicule, avant d'avoir impartiallement comparé les mœurs et les coutumes des différents pays, ils sont sujets à conclure trop précipitamment qu'il n'existe ni décence ni chasteté chez les François. Mais on est souvent exposé à se tromper, lorsqu'on juge sur les apparences. Une françoise de la réputation la plus intacte, en se conformant aux mœurs de son pays, parle et agit avec une liberté et une légéreté qu'on prendroit en Angleterre pour l'indice certain d'une conduite déréglée, et qui annonce seulement en France que cette femme a l'usage du monde. Nous ne prétendons pas toutefois persuader à nos lecteurs que la chasteté soit chez les François la vertu dominante. Le nombre des filles publiques, entretenues par les célibataires et par les hommes mariés; la considération dont jouissent des prostituées, surtout lorsqu'elles appartiennent aux spectacles, sont des preuves évidentes du contraire (1). Nous pouvons y ajouter l'esprit

---

(1) Que dira M. Alexandre, en lisant le décret de notre moderne aréopage qui, pour restaurer les

d'intrigue très à la mode parmi les deux sexes. C'est un très-grand ridicule chez les François de ne pas être à la mode, et ils craignent moins de passer pour vicieux que pour ridicules.

Dans tous les pays, les femmes ont toujours peu de choses à faire, et beaucoup de chose à dire. En France, presque tout ce qui se dit et ce qui se fait, émane d'elles, en dépit de la loi salique. Les François sont les êtres les plus agités de l'univers, toujours en mouvement pour leurs affaires ou pour celles des autres, elles mettent la même conséquence à régler les affaires de l'état et à placer adroitement une épingle à leur coiffure. Lier les mains ou la langue à une françoise, seroit lui imposer un supplice plus cruel que la mort.

---

mœurs de la France, accorde aux comédiens, balladins, le droit d'occuper toutes les places et dignités civiles. Il est sage, je pense, de récompenser la vertu, c'est un attrait de plus pour ceux qui n'ont pas le courage de l'aimer pour elle ; mais de prodiguer d'avance la récompense, dans l'espérance qu'on la méritera, ce système me paroît bien peu conséquent, et je doute que nos danseuses, nos actrices, quittent leurs entreteneurs pour se rendre dignes de la faveur de l'assemblée nationale.

Une intrigue à conduire fait tout le bonheur de sa vie , sur-tout si elle est bien embrouillée. Celles de l'amour ou de l'ambition ont toujours la préférence. Dans la classe opulente, les femmes ne s'occupent que du plaisir, qu'elles poursuivent sans relache aux dépens de leur santé , de leur fortune et de leur réputation. Etourdies et extravagantes à l'excès , elles laissent à leur mari les soins et l'économie , dont les détails sérieux pourroient donner à leurs regards une teinte nébuleuse , et effaroucher les graces et les ris. En descendant aux artisans et aux marchands , c'est précisément le contraire ; la femme prend soin de la maison et de la boutique , et le mari reste oisif dans sa chambre , ou arpente les rues avec ses cheveux en bourse et l'épée au côté ( 1 ).

---

(1) J'aurois pu supprimer cette partie du tableau , dont les modèles n'existent plus ; mais il est bon de se rappeler les ridicules dont on s'est corrigé , afin de n'y plus retomber. Il n'y a pas fort longtems que tous les garçons marchands , les cleres de procureurs , et les garçons perruquiers , conroient les rues et les promenades , les fêtes et dimanches , avec une épée au côté , une copieuse frisure , les cheveux en bourse

En France, le mariage ne ressemble en aucune manière à celui des autres nations de l'Europe, il n'oblige point une femme à l'obéissance, pas même à la fidélité conjugale. Elle acquiert au contraire une liberté sans bornes et un droit sur la fortune de son mari, qui ne jouit guère en revanche d'autre privilège que celui de l'appeler sa femme. Chez les grands, et presque dans toutes les classes; car les François veulent être à la mode ou *du bon ton*; chez les grands, dis-je, le mariage n'est autre chose qu'un marché fait entre un homme et une femme, de porter le même nom, de vivre dans la même maison, et de suivre pour le reste, chacun de son côté, ses fantaisies sans contrainte et sans contrôle; et ce marché est pour l'ordinaire exécuté très-religieusement. Les époux vivent dans la même maison, mais il est rare qu'ils se rencontrent, ayant chacun un appartement particulier, une société, des valets, une table et des

---

et le chapeau sous le bras. Aujourd'hui les marquis et les ducs vont en ville vêtus comme des polissons, et malheureusement la plupart ne sont distingués ni par leurs manières ni par leur bonne mine.

équipages différens. Le démon de la jalousie ne les tourmente jamais. Ce monstre est fils de l'amour, et comme les François se marient sans amour, ils vivent sans jalousie; rencontrent rarement le bonheur, mais ne se donnent réciproquement jamais la moindre inquiétude.

A travers cette légéreté et toutes les folies de mode, il n'y a pas dans le monde un pays où les femmes recherchent aussi généralement qu'en France la société des hommes de lettres. Cette disposition produit des effets différens; elle donne aux hommes de la gaieté et de l'élégance, et aux femmes de l'instruction, qu'un grand nombre d'entr'elles ont le secret d'allier avec leurs plaisirs; mais ce secret, rare et précieux, est en grande partie l'ouvrage de leur première éducation. Elevées, pour la plupart, dans un couvent, elles n'ont d'autre ressource pour échapper, dans leur retraite, les momens d'ennui, que des livres; et le goût de la lecture une fois contracté, dure le plus souvent toute la vie. Il s'ensuit qu'en France les femmes étendent leur influence, presqu'universelle, jusque sur la littérature, que la plus grande partie des ouvrages qui font gémir la presse,

sont proportionnés à leur intelligence et destinés à obtenir leur approbation ( 1 ). Heureux l'écrivain qui peut les compter au nombre de ses protecteurs ! elles tiennent la clef du temple de la renommée et de celui de la fortune.

Une des propriétés de la politesse dépouillée d'affectation , est de bannir la réserve et la roideur , dont la dose est toujours plus considérable dans les pays en proportion que ses habitans approchent davantage de l'état de barbarie. Cette politesse aisée est plus complète et plus générale en France que partout ailleurs , parce que les hommes y sont plus facilement admis dans la société du

---

( 1 ) C'est cette envie de plaire au beau sexe et d'en être entendu , qui a heureusement accoutumé les écrivains à rechercher la clarté du style , et à bannir le pédantisme de leurs ouvrages ; et la langue françoise , devenue la langue de toutes les nations , en a l'obligation à l'influence des femmes sur la littérature , qui avoit grand besoin de cette réforme. Ce n'est que depuis cette réforme que le nombre des hommes do lettres s'est multiplié en France. Leur étude étoit jadis si sèche , si obscure , si rebutante , qu'un très-petit nombre d'hommes avoient le courage de la cultiver.

beau sexe. Les Françoises sont également éloignées de la pruderie et de l'affectation. Leur politesse imite si parfaitement la nature, qu'on seroit tenté de croire que l'art n'y a pas la moindre influence. L'air de vivacité et de gaieté, donne constamment à leur physionomie le charme le plus séduisant ; il semble toujours annoncer que leur unique affaire est de semer des fleurs sur les épines de la vie. La persuasion semble siéger sur leurs lèvres ; et, malgré la volubilité infatigable de leur débit, la vivacité de leurs expressions, la douceur de leurs accents et la variété de leurs gestes, attachent durant des heures entières l'attention des auditeurs à leur conversation la plus indifférente ( 1 ). Enfin, la compagnie d'une françoise aimée

( 1 ) Les rabbins racontent, relativement à l'étymologie du mot *Eve*, une fable à laquelle on seroit tenté de croire en considérant les Françoises. Ils prétendent qu'*Eve* est dérivé d'un mot qui signifie *causer*, et que la première femme reçut cette dénomination, parce que, peu de tems après la création du monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari s'emparoit des trois autres.

ble est le meilleur des remèdes pour guérir un homme de la misanthropie , lorsqu'il n'y est pas p'ongé sans ressource. Parvenu à ce point , une telle compagne ne feroit qu'envenimer son humeur , et il la peindroit , probablement , comme a fait dernièrement un voyageur hargneux , c'est-à-dire , comme un composé de folie et d'impertinence.

L'ascendant de la beauté est en possession de captiver dès la première vue , et de tenir le captif dans ses chaînes durant le tems qu'il lui faut pour appercevoir qu'elles n'ont été forgées que par la beauté. Les Françoises n'étant point en général d'une beauté fort remarquable , font rarement des passions subites , mais s'insinuent doucement dans le cœur dont elles veulent prendre possession , et ne négligent rien pour s'y maintenir , tant que l'inclination ou la convenance les engage à le conserver. Mais le vent ou les modes qu'une françoise suit avec exactitude , ne sont pas plus inconstans que son affection ( 1 ). Son bonheur consiste dans le nom-

---

( 1 ) Il me semble que M. Alexandre adopte les opinions des hargneux dont il nous a parlé plus haut.

bre de ses adorateurs ; et son orgueil, à en changer le plus souvent possible ( 1 ). Elle exerce sur tous l'autorité la plus despotique, et ses dociles esclaves s'occupent constamment à deviner et à prévenir jusqu'au moindre de ses désirs ( 2 ). Elle dispose arbitrairement de leur temps et de leur activité, et même de leur bourse, quelqu'inaccessible que soit celle d'un françois ( 3 ). Mais celui

(1) M. Alexandre a sûrement le *spleen*, car il ne raisonne pas aussi conséquemment qu'à son ordinaire. Les Françaises peuvent bien chercher à augmenter le nombre de leurs adorateurs, mais non pas à en changer ; car eu changer seroit en peïdre, et c'est toujours une espèce de disgrâce qui pique la vanité d'une femme, lors mérie qu'elle n'affecte pas son cœur.

(2) De quelles Françaises M. Alexandre veut-il donc parler ? Si c'est des courtisanes, elles sont les mêmes dans tous les pays, et les autres n'en veulent point à la bourse.

(3) Ici M. Alexandre attaque assez malhonnêtement les hommes de la France, sans réfléchir qu'il n'écrit que l'histoire des femmes. Son reproche est d'autant plus déplacé qu'il est injuste. Si quelques vertus sont rares chez les Français, ce n'est pas très-certainement la générosité. Je pourrois user ici de représailles, et dire, sans craindre d'être désavoué, que les Anglois ne sont jamais généreux que par ostentation.

qui se défendroit sur ce dernier article , se-  
roit ignominieusement congédié comme un  
vil prosélyte de Mercure , indigne d'encenser  
Vénus. Cette aventure lui fermeroit tous les  
temples de l'Amour , et une telle disgrâce  
entraineroit un ridicule insupportable pour  
un françois.

Les Françaises ont la prétention d'être su-  
périeures aux femmes de toutes les nations ,  
pour l'aisance du maintien et l'élegance de  
la parure. Leur influence sur les modes , imi-  
tées par toute l'Europe , dès qu'elles ont été  
adoptées en France , semble autoriser cette  
prétention ; et il en résulte une sorte d'or-  
gueil national , qui fait trop souvent dédai-  
gner des Français les habitans du reste de  
la terre , comme des êtres grossiers , à peine  
sortis de la première barbarie. Tant qu'une  
française est d'âge à goûter tous les plaisirs ,  
elle fait ordinairement profession d'athéisme.  
Quand les graces et les ris l'abandonnent ,  
elle revient peu-à-peu à la dévotion , et la  
plupart terminent leur vie dans le bigotisme

---

tation ; qu'ils sont prodigues quand on les regarde ,  
et parcimonieux quand ils n'ont point de spectateurs.

le plus méprisable (1). Quand elles poursuivent les plaisirs, rien ne peut y faire distraction, pas même la tendresse maternelle. Il s'ensuit qu'aucune d'elles n'allait ni n'élève ses enfans, lorsqu'elle peut payer une nourrice et une gouvernante. Nous terminerons ce tableau en observant que les Francoises sacrifient trop la délicatesse à l'esprit, et la chasteté au bon ton; qu'elles sont trop peu soigneuses de leur réputation, et trop faciles à persuader que les gens du bon ton sont au-dessus de l'opinion publique;

---

(1) M. Alexandre n'est pas bien instruit. Nos femmes, en vieillissant, ne deviennent plus bigottes, la dévotion a perdu toute considération, et on ne prend plus la peine d'être hypocrite, elles deviennent en général intrigantes. Ce métier exerce l'activité, et tient lieu de considération; et quant à faire le métier de nourrice, toutes nos jolies femmes en avoient n'aguère la fureur. Rien n'étoit plus commun, il y a peu d'années, que de voir à l'issue d'un grand dîner, où le nourrices avoient sablé le vin de Champagne, arriver dans le salon trois ou quatre femmes de chambre chargées d'autant de barcelonnettes, et les nourrices nonchalamment couchées sur un sopha, donnoient à boire au nourriçon sans interrompre la conversation.

enfin, elles ont, à force d'art ; presqu'autant altéré leurs sentimens naturels que défiguré les traits de leur visage.

Quoique la chasteté ne soit pas la vertu caractéristique des Françoises, sa pratique est encore moins familière aux Italiennes. Presque tous les voyageurs qui ont visité l'Italie, la représentent comme le pays le plus corrompu de l'Europe. A Venise, à Naples, et dans beaucoup d'autres villes, on enseigne de bonne heure aux filles l'art d'allumer les desirs, d'attirer dans leurs filets de jeunes imprudens, et d'abuser des momens où ils sont aveuglés par l'amour ou par l'ivresse, pour en obtenir des dons ou des engagemens extravagans. Les Italiennes sont si intéressées, et ont si peu de honte de la prostitution, que parmi les femmes de la première distinction il en existe fort peu qu'on ne puisse pas obtenir avec de l'argent. Leurs amis et leurs connaissances ne font point de scrupule de les aider à conclure un marché lucratif; et, ce qui paroîtra plus surprenant, les mères, qui devroient être les gardiennes de leurs vertus, usent d'autorité pour les plonger dans la débauche, et vendent leurs filles au plus offrant, allé-

guant, en faveur de cette pratique infame, qu'elles n'ont d'autre dessein que de leur procurer une somme d'argent suffisante pour être admises dans un couvent, où elles auront tout le loisir de faire pénitence, comme si l'intention pouvoit concilier la religion avec la débauche: mais ce n'est pas seulement dans cette occasion qu'elles prétendent allier ces principes opposés. Lorsqu'elles ont fait avec un galant le meilleur marché possible, elles se réservent un jour de la semaine destiné à réciter des prières et à implorer la protection de leur patron. Ces dévotes hebdomadaires ont dans leur chambre une image de la vierge, qu'elles couvrent d'un rideau quand elles exercent leur profession, et qu'elles découvrent au moment de marmotter leurs prières. Le mariage ne met point un terme à leur débauche. Le vœu de fidélité qu'elles font aux pieds des autels est considéré comme une formalité que la loi exige, mais dont l'usage dispense, et qui doit étendre les priviléges d'une femme et sa liberté. Elles ont chacune un sigisbé, ou complaisant, qui les accompagne toujours en public, leur donne la main pour monter en voiture et en descendre, qui ramasse

leurs gants , poite leur mantelet , leur éventail , et leur rend mille autres petits services de la même espèce. Tel est son métier en public ; et en récompense , la dame se rend à ses ordres , aussi souvent qu'il le desire , dans une retraite consacrée au mystère , où le mari le moins commode n'ose point hasarder de troubler leur conversation. Presque toutes les nations étrangères à l'Italie sont convenues à - peu - près unanimement que cette institution n'est pas fort décente ; mais Baretti a récemment publié un gros livre , pour prouver à l'univers que rien n'est plus innocent que d'avoir un sigisbé. Dans son apologie , l'auteur prétend que cette liaison a été originairement fondée sur les principes de l'amour platonique , et voudroit nous persuader qu'on est encore aujourd'hui très-fidèle aux préceptes de l'institution. Mais je doute que cette doctrine fasse aujourd'hui fortune dans l'opinion publique , quand même M. Baretti emploiroit des argumens plus persuasifs que ceux dont il s'est servi.

Si la vanité nationale des François les porte à jeter un regard de pitié dédaigneux sur les femmes assez malheureuses pour ne point appartenir à la France , les Italiennes

ne sont pas moins ridicules par le sot orgueil qui leur fait considérer, comme indignes de leur attention, tous les individus des deux sexes qui ne comptent point une longue suite de personnages illustres parmi leurs ancêtres; elles se conduisent, à la vérité, comme si elles étoient convaincues que cette filiation imprime une valeur et une dignité que leur petitesse personnelle et tous leurs vices ne peuvent ni détruire ni altérer. Les Espagnoles poussent cet orgueil de famille à un excès plus absurde; et, relativement à cet objet, les Allemandes sont encore plus folles que les Espagnoles. A tout autre égard, les Italiennes sont les femmes de l'Europe qui ressemblent le plus aux Francoises; elles n'ont pas tout-à-fait autant de vicacité et de gaieté, ou ne sont point aussi disposées à rire de leur conversation; mais la douceur de leur langage et leurs manières séduisantes font plus d'impression sur le cœur. Elles ressemblent moins aux caméléons et aux girouettes (1), mais

---

(1) Je ne puis m'empêcher de croire que M. Alexandre a eu à se plaindre de l'inconstance de quelque françoise; mais en admettant qu'il ait essuyé cette

leurs affections sont un peu plus durables ; elles sont beaucoup moins insouciantes que les Françoises , et poussent quelquefois la jalousie jusqu'à la fureur et l'extravagance.

Comme le surplus de ce qui caractérise les Italiennes est parfaitement conforme a ce que nous avons dit des Françoises , et qu'il est inutile de le répéter , nous passerons aux Espagnoles , dont nous connoissons si peu les habitans , qu'il nous seroit moins aisé de définir leur caractère que celui des Ottentots ou des peuples qui habitent les bords du Gange. Cette ignorance est l'effet du soin que prenoient autrefois les Espagnols de fermer l'accès de leur pays à tous les étrangers , et à la manie des voyageurs modernes qui , en traversant les provinces de l'Espagne ; n'ont daigné fixer leur attention que sur les objets qui portoient la rouille ou l'empreinte de la plus haute antiquité. Si nous pouvons toutefois en croire quelques voyageurs qui ont visité ce pays , les Espagnols réussissent assez mal à assurer , au moyen des grilles et

---

disgrace , qui peut arriver dans tous les pays , ce ne seroit point une raison pour croire et affirmer que toutes les Françoises ressemblent à son infidelle.

des verroux , la chasteté de leurs femmes. La chasteté ne peut être fondée solidement que sur la vertu , et la vertu n'a jamais été le produit de la violence ou de la contrainte. Les Espagnols ont eu , enfin , le discernement de s'en appercevoir. La mode des grilles et des duègnes commence à passer , et le supplément de la liberté qu'ils accordent à leurs femmes , ne leur font point négliger les vertus qui sont l'ornement de leur sexe.

Les Espagnols ont une espèce de dignité particulière à leur nation ; et , quoique la source de beaucoup d'inconvénients , elle ne laisse pas de produire un effet salutaire , en les élevant au - dessus de tout ce qui tient à la bassesse ou à l'infidélité. Cette qualité n'est pas exclusivement l'appanage des hommes , les femmes en possèdent leur part ; et ses effets sont très-visibles dans leur constance en amour comme en amitié. A cet égard , elles sont précisément l'opposé des Francoises : pour obtenir leur affection il ne suffit point de les éblouir par le faste et la magnificence , et l'amant heureux n'a point à craindre qu'un rival plus brillant parvienne à troubler son bonheur. Les Espa-

gnoles sont graves et réservées , et tiennent en général plus de la prude que de la coquette. Plus sédentaires et moins occupées d'affaires et de plaisirs que les Françaises , elles donnent plus de soins à leurs enfans , et ont dans le caractère une sensibilité compatissante pour tous les animaux , excepté une rivale et un hérétique. Il y a environ un siècle que le marquis d'Astorgas étant parvenu à séduire une fille d'une grande beauté , en fit sa maîtresse. La marquise , instruite de cette intrigue , conduisit à la maison de cette fille une troupe d'assassins. Après lui avoir ôté la vie , elle arracha son cœur , l'emporta , en fit un ragout et le présenta au marquis. Comme il faisoit l'éloge de ce mets barbare. Il n'est pas surprenant que vous le trouviez bon , lui dit la marquise , car c'est le cœur d'une créature que vous adoriez ; et , pour qu'il n'en doutât pas , elle tira la tête sanguinolente de dessous sa robe et la jeta dans la chambre , en lui lançant des regards où l'on voyoit étinceler un mélange de joie et de fureur.

Les Espagnols ont été très-longtems les esclaves de l'étiquette et des cérémonies. Cette étiquette prescrivoit au monarque et

aux grands de sa cour la manière dont ils devoient se conduire dans toutes les occasions, et il ne leur étoit pas permis d'enfreindre ces loix minutieuses, aussi sacrées que celles des Mèdes et des Persans. Les habits qu'ils devoient porter tel jour, le tems qu'ils devoient passer à la ville et à la campagne, leurs promenades, les processions qu'ils devoient suivre, l'heure de leur lever et leur coucher, tout étoit inscrit sur un registre. Cette étiquette étoit particulièrement très-sévère et très-littérale pour les reines d'Espagne: elles n'avoient pas la liberté de regarder par la fenêtre. Sous peine de mort on ne pouvoit pas toucher certaines partie du corps de la reine. L'épouse de Charles II manqua être victime de cette ordonnance. Un jour qu'elle se promenoit à cheval, celui qu'elle montoit la désarçonna, et son pied se trouva malheureusement pris dans l'étrier. L'animal, épouvanté, pris la fuite et traînoit la reine aux yeux de toute sa cour. Mais c'étoit un crime capital de toucher la cheville du pied de la princesse, et il n'y avoit pas moyen de la débarrasser autrement. Le roi, spectateur de cet accident, ordonna à tous ceux qui l'environnoient de secourir

la reine ; mais la loi les retenoit dans l'inaction. Enfin, un gentilhomme arrêta le cheval par la bride, et un second, au risque de sa propre vie, dégagea le pied de la reine. Tous les deux disparurent au grand galop, et après avoir pris, chez eux, de l'argent et des chevaux frais, ils sortirent précipitamment du royaume. La reine revenue de sa fraye, voulut voir ceux qui l'avoient délivrée; mais un des grands qui étoient près d'elle, l'informa que ses libérateurs avoient pris la fuite, pour éviter le châtiment auquel la loi condamnoit celui qui touchoit la cheville du pied d'une reine. La reine, née et élevée en France, ne connoissoit point la prérogative de ses chevilles ; elle sollicita le pardon des deux gentilshommes, obtint facilement leur grace, les rappella, et leur fit à chacun un présent proportionné au service qu'ils lui avoient rendu.

Les Espagnols portent presqu'à l'excès l'indulgence pour leurs femmes, qui en abusent en beaucoup d'occasions. Un usage reçu et pratiqué depuis fort longtems, autorisoit en Espagne une fille entretenue à réclamer, toutes les fois qu'on lui faisoit une saignée, un habillement complet d'un prix propor-

tionné au rang et à la fortune de son amant ; et pour la moindre indisposition , le docteur , qui s'entend ordinairement avec elle , ne manque pas d'ordonner une saignée. Lorsqu'un Espagnol fait sa cour à une femme , elle devient maîtresse absolue de sa bourse et de son tems ; et s'il s'avisoit de lui refuser la demande la plus déraisonnable , son honneur seroit entaché dans l'opinion des hommes , et il encourroit l'aversion de toutes les femmes. C'est particulièrement lorsqu'elles sont enceintes qu'elles exercent la patience des hommes par leurs ridicules fantaisies , qui deviennent des loix sacrées , dont il n'est pas permis de différer un seul instant l'exécution. Quelle que soit la demande , il faut obéir sans remise et sans réflexion ; cette indulgence plénière a quelquefois servi à faciliter des intrigues. Des jeunes gens ne trouvant pas d'autres expédiens pour approcher de la femme ou de la fille qu'ils vouloient débaucher , se déguisoient en femmes , et , sous prétexte de grossesse , parvenoient à se faire ouvrir la porte et à jouir en particulier de la compagnie de leur maîtresse.

Comme des détails minutieux et circonstanciés sur la conduite et le caractere des femmes

mes de toutes les nations de l'Europe ; nous entraîneroient fort au-delà des limites que je me suis prescrites dans cet ouvrage, je me bornerai à des observations plus générales que celles que je viens de présenter. Les Allemands, en général pesans, et flegmatiques, sont peu susceptibles de se laisser entraîner par l'influence des passions. La plupart de leurs cours sont cependant très-fertiles en intrigues galantes, qui causent si peu de scandale, qu'une femme acquiert de la considération par le rang de ses galans, et que la chasteté n'est considérée que comme la vertu des imbécilles. Il est probable, cependant, que cette morale de cour ne s'étend pas jusqu'aux endroits moins exposés à la tentation, et que la corruption n'y est pas si complète. Nous sommes aussi très-persuadés que chez toutes les nations dont nous avons parlé, il se trouve un très-grand nombre de femmes qui font honneur à leurs sexe, en pratiquant, non-seulement, la chasteté, mais beaucoup d'autres vertus.

La plus grande partie des autres nations de l'Europe n'étant point encore arrivée à ce degré de politesse qui enseigne à méconnoître la nature et à mépriser la religion,

les femmes ne sont pas si complètement dévouées au culte de Cypris. En Angleterre, dans une partie de l'Allemagne et en Hollande, en Suisse, en Perse, en Pologne, dans le Dannemark, la Norvège et la Russie, la chasteté est encore de mode, et les femmes pratiquent toutes les vertus convenables à leur sexe ( 1 ). L'indécence n'y passe pas pour de l'esprit; les équivoques sont abandonnées aux femmes de la population et aux prostituées. En Angleterre, les femmes de haut parage semblent, à la vérité, depuis quelque tems, se jouer du scandale et de leur réputation; mais la plupart réussissent mal dans cette entreprise. Malgré leur indifférence apparente, elles ne se voient pas sans chagrin, ou au moins sans dépit, exclues de toutes les sociétés honnêtes, et, par conséquent, des trois

---

( 1 ) Il y a apparence que M. Alexandre fait exception de la cour de ces différens pays: il est certain qu'en Angleterre, comme M. Alexandre l'avoue lui-même dans la suite de cet ouvrage, les femmes de distinction sont tout aussi indécentes que celles qui passent pour telles en France; et tous les voyageurs nous représentent la cour de Pétersbourg comme très-corrompue.

quarts des plaisirs de cette vie. J'oseraï cependant affirmer que leur honteux exemple n'a pas fort répandu la contagion. Les Angloises sont en général chastes et décentes et le seront toujours, tant que les hommes ne les encourageront point à changer de conduite; mais s'il arrivoit malheureusement un jour que les Anglois cessassent d'accorder à la chasteté la préférence et la distinction qu'elle mérite, les vertus de leurs femmes disparaîtroient, et les hommes seroient seuls les auteurs de cette métamorphose.

Indépendemment de la modestie et de la chasteté, infiniment plus communes en Europe que dans les autres parties du globe, les Européens se distinguent encore par beaucoup d'autres qualités du cœur et de l'esprit. Les femmes de nos peuples civilisés sont les seules qui possèdent cette douceur et cette urbanité de mœurs, auxquelles une bonne éducation ajoute un charme inexprimable. Par-tout ailleurs, les femmes sont plongées dans une ignorance si profonde, qu'elles ne jouissent d'aucune espèce de considération, et que leurs vertus sont en quelque façon négatives; c'est-à-dire, qu'on leur tient compte de l'absence des vices. En Europe, elles ne se

bornent point à s'abstenir du mal, mais elles s'empressent à faire le bien. On les voit constamment occupées d'actes de bienfaisance et de charité, de secourir l'indigence et de consoler l'infortune. Elles appasent la haine, concilient les différens, et préviennent souvent des forfaits; enfin, toutes ces vertus sont couronnées par les tendres soins qu'elles prennent de leurs enfans et de leur famille.

On a souvent allégué, comme une preuve de la foiblesse des femmes, leur crédulité, en matière de religion, dont elles adoptent, dit-on, les principes sans les examiner. Je conviendrais sans peine que leur ame sensible est beaucoup plus disposée que celle des hommes à recevoir les idées consolantes de la religion, et j'ajouterais que c'est à cette qualité qu'elles doivent la portion la plus intéressante de leurs charmes, et que nous lui sommes nous-mêmes redevables du bonheur de connoître une religion dont les préceptes présentent la morale la plus pure: c'est par l'influence des femmes que cette religion s'est répandue dans presque toutes les parties de l'Europe. Elle a été introduite en Russie par une sœur de l'empereur Constantin, qui épousa le roi Jarislas. Miceslas, roi de Polo.

gne , fut converti par son épouse. Ce fut par ce même moyen que le christianisme s'établit dans la Bulgarie , et lorsqu'il étoit près d'expirer en Angleterre , il y reprit un nouvel éclat par les soins de la fille de Childebert , roi de France , qui avoit épousé Ethelbert. Nous pourrions citer encore plusieurs royaumes où des femmes introduisirent la religion chrétienne ; mais il suffira d'observer qu'en admettant la crédulité au nombre de leurs foiblesses , on ne peut disconvenir qu'elle ne soit souvent guidée par le discernement , et , que dans cette occasion particulière , elle ne nous ait procuré un avantage inestimable.

Mais , comme l'impartialité qui convient à l'histoire ne nous permet pas de ne montrer que le beau côté du tableau , nous allons en présenter le revers. En nous renfermant strictement dans les bornes de la vérité , nous éviterons avec soin d'y mêler l'agreur et le sarcasme qui détruisent le mérite d'une observation , et l'effet qu'elle pourroit produire. N'ayant d'ailleurs en vue que l'intérêt d'un sexe que je respecte , mon intention ne peut être de l'offenser , mais de ramener vers les vertus qui lui sont naturelles

Le petit nombre que la foiblesse, l'erreur ou le mauvais exemple en ont écarté.

Quoique nous fassions profession de croire que les femmes sont généralement plus vertueuses en Europe que par-tout ailleurs, nous ne pouvons pas dissimuler que cette règle admet de nombreuses exceptions. Comme la chasteté est la vertu qu'on estime le plus chez les femmes sur notre continent, quelques-unes d'elles sont assez aveugles pour se persuader, et vouloir persuader à ceux qui les écoutent, que la pratique exacte de cette vertu dispense de toutes les autres; et aux reproches qu'il leur arrive de recevoir, relativement à d'autres objets, elles ont coutume de répondre avec humeur que leur honneur est intact. Mais ces dragons de vertu sont des compagnes très - haïssables quand elles n'y joignent point la bonté, la douceur et l'indulgence. Les femmes de ce caractère sont sujettes à saisir toutes les occasions de déchirer impitoyablement leur sexe. Au moindre soupçon d'indiscrétion ou de foiblesse, elles aggravent ou exagèrent les circonstances, et convertissent souvent une légéreté imprudente en crime impardonnable. Mais, indépendem-  
ment du tort très-criminel qu'elles peuvent

faire à une innocente, il est bon de les avertir qu'elles nuisent à leur propre réputation; car ceux qui ont un peu d'expérience, supposent presque toujours que l'acharnement d'une femme à diffamer son sexe, est motivé sur le desir de rabaisser les autres à son niveau. Cette observation est dictée par mon attachement pour mes belles compatriotes (1); que j'entends souvent accuser d'aimer le scandale, et de pratiquer familièrement la médisance, qu'il est presqu'impossible de ne point mêler d'un peu de calomnie. Je hasarderai en même tems de leur faire ma représentation sur une autre foiblesse tout aussi peu excusable. Rien n'est plus ridicule et si déplacé que l'air de hauteur et de mépris qu'affectiont certaines femmes honnêtes, lorsqu'elles en rencontrent dont les foiblesses devroient leur inspirer plus de pitié que de colère. C'est une grande erreur de croire que la vertu, dont elles font profession, exige un extérieur de vanité inhumaine. Cette conduite, qui répugne également à l'esprit de

---

(1) M. Alexandre adresse cette exhortation aux Angloises; mais l'avis est bon pour tous les pays, et on peut, je crois, le généraliser.

douceur et d'indulgence convenable au beau sexe , et aux préceptes que notre religion nous enseigne , ferme en outre infailliblement la porte du repentir à l'infortunée qui desire peut-être de faire divorce avec les vices dans lesquels un moment d'erreur l'a-voit plongée , et dont une femme sensée ne doit pas avoir la présomption de se croire incapable.

Je répète avec plaisir que les femmes de notre siècle possèdent des vertus ignorées de leurs ancêtres ; mais je ne puis nier qu'elles ne les surpassent aussi en vices et en extravagance. C'est au luxe immodéré du beau sexe , à son avidité pour tous les plaisirs , à la négligence pour tous ses devoirs , que les femmes semblent considérer aujourd'hui comme une tache honteuse ; c'est à leur imprudence et à leurs vices , enfin , qu'elles doivent imputer le nombre toujours croissant des célibataires , et la corruption générale qui en est une suite inévitable.

Je terminerai le présent chapitre par quelques observations générales sur les différences caractéristiques des siècles passés et du nôtre. Bien des gens ont à tel point la manie d'admirer tout ce qui est antique , et de mépri-

scr tout ce qui est moderne , qu'il sembleroit , à les entendre , qu'il n'y avoit autrefois que des vertus dans ce monde , et qu'on n'y rencontre aujourd'hui que des vices. A les en croire , le tems des patriarches étoit le tems du bonheur ; ils l'ont décoré du titre de siècle d'or , et donnent au nôtre l'épithète injurieuse de siècle de fer. Un grand nombre d'auteurs , fort respectables à d'autres égards , ont exercé leur éloquence pour nous persuader que , durant ce siècle d'or , la terre produisoit sans culture ; que le lion et le tigre avoient la douceur de l'agneau , et que l'homme , dépouillé de vanité , d'ambition , d'avarice et de toutes les passions sordides ou violentes , jouissoit constamment des douceurs de la paix , de la bienfaisance et de l'amitié. Quelques-uns ont préreudu même que ces heureux habitans de la terre étoient exempts des infirmités auxquelles la nature et les climats ont toujours asservi le genre humain.

Ces aveugles admirateurs de l'antiquité prétendent que les vices et la folie étoient également inconnus dans les premiers siècles du monde ; mais les foibles connaissances qui nous restent sur l'histoire de

ces tems, enseignent une doctrine fort différente, et démontrent que dès la plus haute antiquité, les hommes entreprenoient des guerres injustes, et portoient au plus affreux excès la fureur et l'inhumanité. Les vols et les meurtres étoient d'une pratique si familière, qu'on y faisoit à peine attention. Le frère dépouilloit publiquement son frère; les femmes, traitées avec la plus grande rigueur, gémisssoient dans un esclavage ignominieux, et la sauvage barbarie des mœurs ne reconnoissoit alors d'autre loi que le droit du plus fort. Les panégyristes des anciens prétendent que le luxe et le faste étoient inconnus; mais ces noms ne sont que relatifs, et ce qui seroit dans un tems véritablement un luxe, passeroit dans un autre pour un modèle de simplicité. On n'aura point de peine à persuader que les jouissances et les plaisirs, qui sont le résultat du progrès des arts et de l'industrie, n'existoient pas dans ces tems de grossière ignorance; mais le luxe et le faste étoient proportionnés aux richesses et aux plaisirs dont l'imagination des hommes avoit suggéré la connaissance. A cet égard ils exerçoient leurs efforts avec aussi peu de modération que les peuples modernes.

Il seroit superflu de citer les villes corrompues qui furent consumées par le feu du ciel ; nous pouvons malheureusement constater la perversité des anciens et de leurs mœurs par une infinité d'autres preuves ; et la défiance que chacun avoit de son voisin n'est pas la moins concluante. Abraham et Isaac trembloient sans cesse qu'on ne les assassinât pour s'emparer de leurs femmes ; l'usage de mettre en sûreté sa vie , en exigeant du voisin le serment de n'y point attenter , n'annonce pas une société de fort honnêtes gens. Les anecdotes de Judas et de Tamar , et le rapt de Dinha , peuvent donner une idée de la débauche et de l'injustice qui régnoient sur la terre. Judas condamna Tamar a la mort pour la punir d'un crime qu'il avoit commis avec elle , et les perfides fils de Jacob massacrèrent les Séchémites , après avoir conclu solemnellement avec eux un traité de paix. L'honneur et la bonne foi n'étoient pas plus respectés dans la vie privée que dans la vie publique. Jacob fit avec son oncle le marché de le servir , pendant sept années , pour obtenir sa fille Rachel ; mais quand il eut rempli son engagement , Laban usa de supercherie , lui fit

épouser Lia, eut l'effronterie de vouloir excuser sa trahison, et exigea de nouveau sept ans de service pour lui donner Rachel. Jacob trompa son frère Esaü, et les fils de Jacob vendirent leur frère Joseph à des marchands d'esclaves. Tels étoient les hommes et les mœurs du tems des patriarches.

En suivant l'examen de leurs caractères, dans les périodes suivantes, et tels que l'ancien Testament les représente, nous trouvons une longue liste des mêmes atrocités. Lorsque de ce recueil sacré nous portons nos regards sur les fragmens historiques des autres nations, nous n'apercevons aucun motif d'en concevoir une opinion plus favorable. Ils nous apprennent que les hommes vécurent d'abord sans aucune forme de gouvernement, sans loix, et réciprocurement sans amitié et sans confiance. Leurs actions n'avoient pour mobile que la passion ou l'intérêt personnel; et, pourvu qu'ils trouvassent leur utilité ou leur convenance, ils s'inquiétoient fort peu de savoir si leur conduite étoit équitable. Toute l'histoire politique de l'ancienne Egypte présente une scène de carnage et d'iniquités. Les crimes de Sémi-ramis excitent l'indignation, et les exploits

de l'extravagant Alexandre arracheroient le rire s'ils étoient moins ensanglantés. On ne rencontre dans les siècles héroïques de la Grèce que des viols, des meurtres et des adultères, et les périodes suivantes ne présentent qu'usurpations, tyrannie et proscriptions.

Les premiers Romains n'étoient qu'une troupe de brigands. Après avoir peuplé et formé une république, ils se distinguèrent par leur équité dans toutes les circonstances où il n'étoit pas question de la patrie. Les crimes des hommes furent - ils ensevelis sous les ruines de l'empire Romain ? et voyons-nous dans l'histoire que les peuples soient devenus plus vertueux après ce grand événement ? Nous y trouvons précisément le contraire. Une sombre superstition s'empara du genre humain, la persécution suivit rapidement ses traces, et le sang des hommes innonda l'Europe. Sur les ruines de son autorité temporelle Rome éleva une nouvelle puissance, et usurpa indistinctement les pouvoirs du ciel et de la terre. Il existoit à peine parmi nous un pays dont les chemins ne fussent pas infectés de troupes d'assassins qui pilloient et massacraient les voyageurs ; et les

loix sans vigueur, loin d'arrêter ce désordre; n'avoient pas même assez de force pour punir le crime d'un particulier. Le citoyen n'étoit guère plus en sûreté dans sa maison que sur un grand chemin; lorsque son voisin se trouvoit le plus fort, il forçoit, durant la nuit, sa porte, enlevoit son bien, et lui arrachoit la vie. La violence et la férocité parcouroient l'Europe d'un air triomphant, et les calamités du genre humain excitoient leur affreux sourire. Une foule de spectateurs barbares se plaisoit à contempler d'effrayantes tortures dont on n'exemptoit ni le sexe, ni le rang, ni l'enfance, ni la caducité; l'homme riche pouvoit disposer de la vie du pauvre; et quiconque avoit quatre cens écus, pouvoit, sans danger pour sa personne, satisfaire sa vengeance ou sa scélératesse par le meurtre d'un évêque. Pour moitié moins il pouvoit tuer un prêtre, commettre un viol ou empoisonner son voisin. Dans les huitième et neuvième siècles, l'empire de Constantinople présenta une scène d'horreur, dont les annales du monde entier offrent à peine un second exemple. Depuis le palais du souverain jusqu'au plus vil taudis, tout étoit perfidie, empoisonnement ou assassinat. La force seule jouissoit

de quelque sécurité , encore falloit-il qu'elle se tint sans relâche sur ses gardes. Le reste de l'Europe ne jouissoit pas d'un sort beaucoup plus doux. Les Barons forçoient leurs vassaux d'exterminer des voisins qui ne les avoient point offensés , et ne tenoient point compte des mandats du roi qui leur ordonnaient de mettre fin à ces désordres ; ils bravoient même la formidable autorité de l'Eglise ; et ses édits qui défendoient de combattre depuis le jeudi jusqu'au lundi au point du jour , durant tout le tems du carême et aux jours de fêtes solennnelles. Mais comment l'Eglise auroit - elle pu en imposer par ses édits , lorsqu'elle en donnoit d'une main pour défendre les crimes , et de l'autre des indulgences et la rémission des péchés à ceux qui s'engageoient à les commettre ou qui les avoient déjà commis ? Telle fut la situation de l'Europe jusqu'au commencement du seizième siècle , lorsque , par une variété de circonstances qu'il n'entre point dans mon plan d'examiner , les mœurs commencèrent à s'adoucir , la justice à montrer plus d'énergie , et la société à prendre l'ordre et la sécurité dont nous la voyons très-heureusement aujourd'hui en possession.

## C H A P I T R E   X I V.

*De l'influence de la société des femmes.*

LES femmes, source d'une moitié de nos plaisirs, et peut-être de plus d'une moitié de nos chagrins, n'ont pas été destinées seulement à propager et à nourrir notre espèce, mais à nous rendre sociables, à adoucir nos mœurs, consoler nos afflictions et partager nos peines. Parmi les différentes causes qui influent sur nos passions, nos sentimens et notre conduite, il n'en existe point dont l'effet soit aussi puissant que celui de la société des femmes. L'homme, réduit à n'avoir pas d'autre compagnie, porte inévitablement l'empreinte d'une mollesse efféminée, et contracte une partie de leurs inclinations. Celui qui en est totalement exclus se fait presque toujours reconnoître par la dureté de son caractère et la mal-propreté de sa personne. Mais l'homme qui passe alternativement une partie de son tems dans la compagnie des femmes, et l'autre dans la société de son sexe, ne prend à

l'école des premières qu'un vernis de douceur et de politesse sous lequel il conserve le courage et la fermeté qui lui conviennent.

Mais la dureté de caractère et l'habitude de la mal-propreté ne sont pas les seules singularités qui distinguent l'homme totalement exclu de la société des femmes; son maintien est plus sauvage, sa voix plus rauque, ses sentimens moins délicats et moins religieux (1): enfin, il semble tenir le milieu entre l'homme et la brute. Nous en avons un exemple très-frappant dans nos matelots, les ouvriers qui travaillent aux mines, et tous ceux qui passent leur vie sans avoir aucune espèce de communication avec les femmes, ou au moins avec celles qui n'ont pas renoncé aux vertus et même

(1) Je n'avois jamais osé dire que la société des femmes fut susceptible d'inspirer aux hommes des sentimens de religion. Cette idée est heureuse, et il seroit à souhaiter qu'elle fût vérifiée par l'expérience; mais j'ai cru appercevoir au contraire que dans la société des deux sexes les hommes, loin de recevoir des femmes, des principes religieux, s'occupoient et réussissoient très-souvent à effacer du cœur des femmes toute dée de religion, et même de morale.

au caractère de leur sexe. Si cette différence provenoit du métier de la guerre, auquel les matelots sont accoutumés, on remarqueroit le même changement chez les soldats (2). On pourroit peut-être l'attribuer au bruit des vagues et des vents, et aux dangers continuels de la navigation ; mais je crois qu'une observation suivie démontreroit que la véritable cause est la privation totale du commerce des femmes, qui contribue plus que toute autre influence à dépouiller les hommes de leur ardent naturelle.

Quoique les hommes, totalement séquestrés de la compagnie des femmes, deviennent pour l'ordinaire des animaux très-farouches, les femmes recluses et séparées des hommes ne perdent rien de leur douceur. On a cru remarquer que cette aimable qualité augmentoit chez celles qui passent leur vie enfermées dans des monastères ; mais il faut considérer qu'elles ne sont pas absolu-

( 2 ) On ne peut point comparer les matelots, séquestrés de tout l'univers, et passant leur vie sur l'Océan, aux soldats qui, dans quelqu'endroit qu'ils portent la guerre, rencontrent toujours des femmes, et ne sont assujettis à aucune privation.

ment privées de la vue des hommes, qui les visitent quelquefois à travers les grilles d'un parloir. D'ailleurs, les réflexions tristes sur les douceurs de la société, de l'amitié, et surtout de l'amour, dont elles sont privées sans retour, leur donnent un air de mélancolie pensive, et inspire le plus souvent une tendre compassion, qu'on peut considérer comme la sœur jumelle de l'amour, lorsqu'elle a la beauté pour objet (1).

Mais quoique les femmes recluses conservent leur douceur et leur délicatesse, celles qui renoncent à la société de leur sexe pour s'associer avec le nôtre, deviennent très-promptement les êtres les plus ridicules et

( 1 ) Il est tout simple que la privation de la société des hommes ne fasse point perdre aux femmes leurs qualités aimables : livré à soi-même, on reprend presque toujours son caractère naturel. Les femmes sont naturellement douces et timides, les hommes naturellement grossiers et hargneux ; et si dans la société des deux sexes le nôtre gagne à un certain point, les femmes y perdent presque toujours au moins une partie de la modestie et de la charmante ingénuité que je considère comme le plus intéressant de leurs charmes, et dont l'aisance et l'usage du monde ne peuvent jamais remplacer la perte.

les plus rebutans de toute l'espèce humaine. Beaucoup trop d'exemples démontrent malheureusement la vérité de cette assertion, et attestent la salutaire influence de la société du beau sexe. Pour nous convaincre plus parfaitement des avantages qui découlent de cette source bienfaisante, examinons rapidement en quel état étoit la société parmi les anciens, et ce qu'elle est encore aujourd'hui chez les nations où les deux sexes vivent presque toujours séparés l'un de l'autre, où les hommes n'approchent des femmes que pour satisfaire leurs appétits, et abuser de leur autorité.

En tournant nos regards vers les premiers siècles de l'antiquité, nous appercevons fort peu de relations entre les deux sexes, et en conséquence des hommes fort peu galans, et des femmes très-médiocrement agréables. La vivacité et la gaieté n'existoient pas ; les hommes étoient atrabilaires, cruels, perfides et rancuneux, et les femmes avoient une dose un peu plus légère de tous ces vices. Postérieurement aux tems dont nous parlons, plusieurs siècles s'écoulèrent avant que les femmes eussent acquis assez de considération pour que les hommes daignassent

les admettre à leur société dans les moments qui n'étoient point consacrés aux plaisirs de l'amour. Il paroît que les Babyloniens, qui accordoient plus de liberté à leurs femmes que tous les autres peuples de l'antiquité, ne vivoient point habituellement en société avec elles. Mais comme la relation des deux sexes étoit cependant plus fréquente que chez les nations voisines, les Babyloniens se distinguèrent bientôt par une supériorité de politesse et d'urbanité. Les mœurs des deux sexes étoient plus douces; ils s'occupoient davantage de se plaire réciproquement, et donnoient plus de soins à la propreté et à l'élégance de leur parure. Telle fut l'influence de la société des femmes sur les Babyloniens; mais elle étoit trop restreinte pour produire tous les bons effets dont elle est susceptible. Les Sybarites, qui donnèrent dans l'excès opposé, énervèrent leurs forces et leur courage. En vivant perpétuellement environnés d'une troupe de femmes, ils devinrent plus lâches que le sexe foible dont ils se plaisoient à imiter les manières efféminées.

Nous avons déjà observé jusqu'à quel point les peuples de la Grèce pousoient

la barbarie dans les siècles héroïques. En les examinant à l'époque où ils devinrent célèbres par leurs progrès dans les sciences et les arts, nous n'apercevons que de très-foibles changemens dans leurs mœurs. Cette observation semble confirmer que les arts et les sciences contribuent beaucoup moins que la compagnie du beau sexe à polir les mœurs des hommes, et à civiliser leur caractère. Les Grecs, et particulièrement les Lacédémoniens, vivoient très-peu dans la société de leurs femmes ; aussi ces derniers étoient-ils le peuple le moins civilisé de toute la Grèce. Dans les premiers tems de la république, les Romains ne le cédèrent aux Grecs ni en grossièreté ni en barbarie. Ils ne composèrent d'abord qu'une communauté d'hommes, et n'avoient par conséquent aucune occasion d'adoucir leur féroce naturelle. Il paroît qu'ils furent redétables aux Sabines enlevées, des premières notions de politesse. Mais il fallut des siècles pour adoucir l'âpreté d'un peuple de soldats. Le changement de leurs mœurs ne se fit complètement sentir que vers le tems où les Césars usurpèrent l'empire. Depuis cette époque, les deux sexes commencè-

rent à vivre familièrement ensemble. Insensiblement on ne s'occupa plus que de la galanterie, et l'audacieux Romain devint un Sybarite voluptueux.

Les mêmes causes existèrent chez les nations contemporaines des Romains, et produisirent aussi les mêmes effets. Les fiers habitans du Nord n'avoient ni le loisir ni l'inclination de vivre dans la société de leurs femmes, et la rudesse de leurs mœurs, de leur aspect et de leurs manières, étoit égale à l'excès de leur ignorance. Si nous suivions l'examen des mœurs de nos ancêtres jusqu'à nos jours, nous les verrions plongés durant des siècles dans la plus grossière barbarie; et si nous cherchions les causes de cette longue enfance, nous trouverions que rien ne contribua autant à la prolonger que le mépris de la société du beau sexe.

Dans le moyen âge, lorsque l'esprit de la chevalerie enflammoit tous les cœurs, lorsqu'elle dictoit les actions et les pensées, l'influence du beau sexe étoit dans le zénith de sa gloire et de sa perfection. Elle fut la source de la valeur et de la politesse. Elle introduisit dans les cœurs le sentiment

de la compassion et de la bienveillance , et réprima la main barbare de la tyrannie. Gui de Cavillon dit , en parlant de sa maîtresse : " Je ne me présenterai devant elle qu'après avoir exécuté quelque exploit dont la gloire pourra mériter son attention. Les actions sont les messagers du cœur et l'hommage qui convient à la beauté. C'est à elles seules à être les interprètes de l'amour. "

— " J'ai rassemblé , dit Savari , des Basques et des Brabançons , et , graces à ma bonne étoile , nous sommes ici cinq cens tous disposés à vous obéir. Expliquez vos desirs , nos coursiers tous sellés attendent vos ordres ; la cause de la beauté n'admet point de remise ". Marsan instruisant un jeune chevalier des moyens de plaire aux belles , s'exprime ainsi : " Quand vous aurez tendu le bras , si la lance trompe votre espoir , tirez vivement votre épée , et que son cliquetis retentisse dans le ciel et dans les enfers. Quel est le lâche que n'animeroit point un regard de la beauté ? Le bras le plus foible doit être invincible , quand il combat pour la défendre ". Ces idées , qui nous paroissent très - romanesques , firent cependant exercer aux deux sexes toutes les vertus qui honorent

honorent l'humanité , et furent la source de la politesse et de l'urbanité qui distinguent aujourd'hui l'Europe du reste de l'univers.

Après avoir considéré rapidement les siècles qui ont précédé le notre , jetons les yeux sur ce qui se passe aujourd'hui chez les orientaux , où le démon de la jalousie a privé les deux sexes du bonheur de vivre ensemble et de jouir des douceurs d'une confiance et d'une amitié réciproques. Nous y trouverons des hommes lâches , atrabilaires , cruels , soupçonneux , également incapables de connoître le sentiment de l'amour et celui de l'amitié ; nous y verrons toutes les facultés de l'âme enchaînées par la barbarie. A peine y rencontrerons - nous un père tendre , ou un mari indulgent , ou une âme sensible ornée des vertus sociales qui sont toutes le produit de la douce sympathie des deux sexes Les hommes entr'eux peuvent sans doute éclairer leur esprit , mais j'ose affirmer que la compagnie et la conversation des femmes sont la seule école propre à former le cœur. Si mon lecteur a de la peine à croire cette vérité , qu'il parcoure quelques volumes de l'histoire d'une des nations où les deux sexes vivent

séparés l'un de l'autre , et il en trouvera bientôt une ample conviction.

En détournant nos regards de ces tristes régions , où les deux sexes séparés ignorent les plus délicieuses jouissances de la vie ; si nous tournons nos regards vers l'Europe , nous y trouverons les progrès que chaque nation a faits dans la politesse et les arts agréables , proportionnés au tems qu'elle passe dans la société du beau sexe. Les Russes , les Polonois et même les Hollandois vivent moins avec leurs femmes que les autres peuples de l'Europe , et leur sont aussi très-inférieurs pour les graces du corps , la sensibilité du cœur et les agréments de l'esprit ; tandis que les Espagnols vivoient séparés de leurs femmes , leur caractère national approchoit beaucoup de la féroceité. Depuis que les grilles , les duègnes et les cadenats commencent à disparaître , et que les femmes sont moins invisibles , les hommes avancent à grands pas vers le degré de culture et d'humanité qui distinguent la nation qui les avoisine. Enfin , l'influence de la compagnie des femmes et de leur conversation est si propre à inspirer la gaieté et à répandre le bonheur que l'œil pensif

du taciturne Anglois commence à s'éclaircir depuis qu'il s'éloigne moins de la société des femmes que ses sombres ancêtres.

Mais si nous voulons contempler l'influence des femmes dans sa plus grande perfection ; c'est sur la France et l'Italie qu'il faut fixer nos regards. En considérant la constante gaieté des habitans de l'ancienne Gaule, on seroit presque tenté de les croire supérieurs à tous les événemens de la vie. Ce n'est que chez eux qu'on voit sourire l'indigence, et les villageois exténués de travail, écrasés d'impôts, danser au milieu des champs pour oublier la fatigue et la misère. Il est possible, il est même probable que la salubrité du climat, une nourriture légère et les vins à bas prix contribuent, comme on l'a souvent allégué, à la philosophie, qui fait supporter gaiement aux François toutes leurs calamités. Mais on ne peut pas douter que la société habituelle des deux sexes et des vieillards, qui se mêlent familièrement avec la jeunesse, ne soit une des principales raisons qui répand sur tous les habitans de la France un vernis de gaieté presqu'universel, et leur fait supporter leurs maux

avec une indifférence qu'on ne trouve point chez les autres peuples de l'univers ( 1 ).

Dans les autres pays les hommes font entr'eux des excursions et des parties de plaisir ; mais une excursion ou une partie de plaisir paroîtroit fort maussade à des François si la compagnie n'étoit pas composée des deux sexes. Les Françaises ne se retirent point à la fin du repas , et les hommes n'attendent pas leur départ avec impatience , comme il arrive fréquemment aux Anglois. On ne peut pas se dissimuler que cette impatience annonce l'intention de faire excès de la bou-

---

( 1 ) M. Alexandre s'est encore trompé sur le caractère des François , il les représente tels qu'ils étoient il y a un siècle ; mais ils étoient si ignorans alors , qu'ils ne connoissoient pas la source de leurs maux , et qu'ils les sentoient probablement moins vivement. Il y'a long-tems que les danses et les chansons ne sont plus de mode , et la révolution qui vient d'arriver réfute M. Alexandre mieux que tout ce que je pourrois dire ; mais les François ne seront jamais si heureux que quand ils oublioient leurs peines en chantant ; ils en détournent alors leurs regards , et aujourd'hui ils s'étudient à décoëvrir celles qu'ils ne sentoient pas.

teille , ou assaut d'expressions obscènes que la présence des femmes empêche de proférer. Ceux qui ne se plaisent point dans la société des femmes allèguent pour raison qu'elles gênent la gaieté des hommes et la liberté de leur conversation. Mais si la gaieté et la conversation n'offensent point la décence ; si les hommes peuvent renoncer à l'excès du vin , je ne conçois pas comment la compagnie des femmes pourroit leur déplaire ou les gêner. En France , la retraite des femmes feroit disparaître les plaisirs et la gaieté , et ce sentiment me paroît naturel. Les femmes sont , en général , moins occupées des affaires et des soins de la vie ; elles doivent être , par conséquent , plus disposées que les hommes à la gaieté , et plus agréables en compagnie.

Mais l'influence de leur société ne se borne point aux observations que je viens de faire , elle s'étend sur toutes les habitudes et sur toutes les actions de la vie. C'est à la facilité d'être admis dans leur compagnie que les hommes sont redevables de leurs progrès dans l'art de plaire , et c'est au désir de leur plaire qu'ils doivent les grâces de leur personne , l'élégance de leurs manières , et peut-être la culture et les agréments de leur

esprit. Ce desir leur fait éviter l'intempérance et les excès de la table , et c'est à lui qu'ils sont redevables de la santé. Rien n'est en effet plus capable de rendre circonspect un honime honnête que la présence d'une femme respectable ; il ne pourroit s'éloigner des bornes de la décence sans se rendre coupable de la plus insigne grossièreté. Cette contrainte salutaire évite souvent des contestations violentes , et prévient des expli- cations qu'on n'ose point se permettre devant des femmes. La nécessité de les remettre à une autre occasion laisse au ressentiment le tems de se calmer , et à la raison de re- prendre son empire. L'interposition d'une femme a souvent calmé une querelle commençée , ou prévenu ses suites par ses larmes et son irrésistible médiation. Ce sexe inté- ressant , l'ami de la paix et du bonheur , a quelquefois évité par ses argumens et son intercession les désastres sanglans de la guerre ; la crainte de perdre leur mari ou leur amant a précipité des femmes au milieu de deux armées , et changé en fêtes et en plaisirs les funestes apprêts de la haine et de la vengeance.

Un orgueil qui tient peut-être à sa cons-

titution empêche un homme de céder à un autre homme en matière d'honneur ou d'instruction. Quoique la nature ait sans doute un but en leur inspirant cette obstination, elle est la source d'une infinité de désordres qui troublent souvent la paix des sociétés; mais, dans leurs relations avec le beau sexe, ils renoncent à leur orgueil, cèdent docilement en toute occasion et se laissent traiter sans émotion d'une manière qui entre hommes exciteroit la colère et la vengeance. Cette soumission habituelle adoucit insensiblement le caractère impérieux du sexe masculin en l'accoutumant à obeir à ceux qu'il se croyoient faits pour commander, et à considérer comme l'indice d'une bonne éducation l'indulgence qu'il regardoit précédemment comme une bassesse méprisable. Personne ne peut, je crois, se dissimuler que la société des femmes est la véritable source de cette heureuse métamorphose. Un sentiment de tendresse pour le beau sexe humanise la férocité masculine: les hommes feignent d'abord des vertus pour lui plaire, et ces vertus deviennent si habituelles chez un grand nombre, qu'ils les pratiquent dans toutes les occasions.

En Angleterre on imagine assez généra-

lement que les livres et la conversation des hommes savans suffisent amplement au système d'une bonne éducation ; mais je supplie les partisans de cette opinion de comparer à nos jeunes lords la généralité des gens de qualité de la France et de l'Italie , ils appercevront peut-être que si quelques-uns des nôtres se distinguent par la profondeur et la solidité du jugement , ils sont en revanche presque tous fort inférieurs à leurs voisins pour l'urbanité des moeurs , les agréments de l'esprit et l'usage du monde. Les livres peuvent fournir d'excellentes idées , et l'expérience peut perfectionner le discernement , mais la compagnie et la conversation des femmes décentes peuvent seules donner la politesse et l'aisance qui distinguent l'homme du monde des collégiens et des gens d'affaires.

Les Italiens et les François font l'éducation de leur jeune noblesse dans les assemblées , à la toilette des femmes et dans les endroits destinés à l'amusement public , où ils se trouvent toujours avec des femmes. Les Anglois la renferment dans des collèges ou la conduisent aux courses de chevaux , où ils n'ont jamais que des livres et des

jockais pour compagnons. Les premiers sont souvent étourdis et ridicules , et les derniers presque toujours ignorans , impérieux et taciturnes : un juste milieu entre ces deux éducations pourroit réunir les avantages de l'une et de l'autre , et en éviter les inconveniens.

On doit compter la propreté des hommes , et les soins qu'ils prennent de leur personne , au nombre des avantages qui résultent de la société du beau sexe ; si mon lecteur en veut une preuve , qu'il parcoure l'histoire des siècles où nos barbares ancêtres dédaignoient la société de leurs femmes : il verra que leurs figures n'étoient guère moins sauvages que leurs mœurs : ils chamarroient leurs habits mal-propres de figures indécentes , et une barbe longue et mal peignée leur donnoit l'odeur du bouc et l'apparence du satyre. Lorsque les femmes acquirent un peu d'influence , elles réduisirent les hommes barbus à ne réserver que des moustaches ; les dévots et les gens austères déclamèrent violemment contre une innovation qui annonçoit le desir mondain de plaire au beau sexe aux dépens de la dignité masculine ; et l'église , accoutumée à voir Moïse et Jésus

peints avec une longue barbe, considéroient cette mutilation comme une apostasie. Comme les débris de la barbe, convertie en moustaches, n'obtenoient pas encore l'approbation des femmes, les hommes essayèrent de les friser pour les rendre moins désagréables; convaincus à la fin que tous leurs soins étoient inutiles, ils consentirent à les supprimer: mais comme ceux qui exerçoient les professions savantes avoient la réputation, ou au moins la prétention, de posséder une plus grande dose de sagesse que les autres hommes, et comme la proportion de cette dose s'évaluoit alors par la longueur de la barbe, ils révèrent alors aux moyens de suppléer à cette marque de distinction, et imaginèrent de s'affubler d'une énorme perruque afin de ressembler au hibou, l'oiseau sacré de la sage Minerve. Mais les plaisans tournèrent en ridicule cette invention chevelue, et l'aversion du beau sexe pour les perruques in-folio les a enfin réduites aux diminutifs que nous voyons aujourd'hui.

L'homme sequestré de la société des femmes est non-seulement grossier et brutal, mais fort dangereux pour la société. On peut consulter à ce sujet les habitans des ports

de mer ; ils ont souvent occasion de voir avec quelle impétuosité les matelots , à leur retour d'un long voyage , se livrent aux femmes perdues , qui vont au-devant d'eux pour partager leur argent : mais la conduite des hommes , dans tous les pays où les femmes sont gardées comme l'avare garde son trésor , en offre une preuve toute aussi évidente. Dans ces pays , les passions des hommes s'enflamme d'un seul regard , à l'aide de l'imagination , qui exagère les beautés cachées et les délices de la jouissance. Des obstacles presqu'insurmontables donnent aux desirs une violence si irrésistible , qu'une femme rencontrée seule échappe rarement à la brutalité , et elles sont beaucoup moins capables de résistance que dans les pays où la vue d'un homme leur est plus familière. Les idées romanesques qu'elles se font dans leur retraite du bonheur que les deux sexes peuvent se procurer , désarment la vertu , et l'agitation des sens ne laisse ni la force ni la volonté de se défendre. Il résulte de cette marche invariable de la nature que , malgré les précautions des parens , la jalousie des maris , les grilles , les duègnes et les verroux , la chasteté des femmes est moins as-

surée dans ces pays que dans ceux où les deux sexes vivent ensemble avec une honnête liberté. Il est certain que les hommes ne profitent pas seuls des avantages que procure la société des deux sexes, mais que les femmes les partagent; elles acquièrent l'assurance nécessaire pour se défendre: l'habitude de converser avec des hommes détruit une partie de l'illusion, et par conséquent du danger; on peut ajouter même que cet effet est réciproque, et que les passions des hommes deviennent infiniment moins violentes. Les raps, les viols, les adultères et tous les désordres qui marchent à leur suite sont beaucoup plus communs dans les pays où les deux sexes vivent séparés, que dans ceux où ils vivent habituellement ensemble. ( 1 )

Rien ne peut autant contribuer au bonheur

---

( 1 ) Les viols et les raps sont sans doute plus rares dans les pays où, pour se satisfaire, on n'a pas besoin de recourir à cette violence. Mais quant aux adultères, je crois que M. Alexandre est dans l'erreur; ils sont si communs parmi nous, que la plupart des maris ne font plus attention à une pratique autorisée par la mode; celui qui prendroit la mouche passerait pour un homme du vieux tems et et n'y gagnerait qu'un second ridicule.

des individus et de la société que le désir de plaire , et c'est à la société des femmes que nous devons presque tous les efforts de ce genre. Les hommes entr'eux ne sont ni polis ni complaisans ; mais qu'une femme paroisse , la scène change ; ils tâchent , tous à l'envi , de déployer les qualités qui peuvent lui être agréables. Les femmes qui n'ont point l'espérance de voir des hommes ou d'en être vues , négligent aussi le soin de leur personne et se livrent plus à leur humeur ; mais qu'on annonce un homme , leur figure s'anime , elles courrent au miroir , leurs yeux s'adoucissent , le sourire se promène sur leurs lèvres , et elles recherchent tous les moyens de fixer agréablement son attention. Dans les siècles précédens les femmes renfermées dans des châteaux étoient rarement accessibles ; lorsqu'elles daignoient se montrer , on n'en approchoit que comme des divinités ; leur sourire répandoit le bonheur et inspiroit un enthousiasme que nous aurions aujourd'hui beaucoup de peine à concevoir. La liberté augmenta peu à peu ; et les deux sexes vécurent plus familièrement ensemble. Les hommes commencèrent à contempler la beauté avec moins d'émotion , et

à s'en approcher avec moins de cérémonie : il résulta de cette familiarité que les femmes perdirent dans leur propre opinion une partie de leur prix , et par conséquent de leur fierté. Cet effet inévitable n'est point particulier au tems dont nous parlons ; il a toujours été et sera toujours produit par les mêmes causes. Cette observation peut servir utilement de leçon au beau sexe , et l'avertir que plus de moitié de notre estime et de notre vénération dépend de sa réserve et de sa modestie ; une conduite opposée pourroit rabaisser dans notre opinion la déesse la plus séduisante et la faire considérer comme une simple mortelle , sujette à toutes les foiblesses et les imperfections de l'humanité. La beauté vagabonde que l'on rencontre sans cesse au bal , aux assemblées , aux spectacles et dans les promenades pourra bien rendre son nom célèbre parmi les buveurs , et jouir du plaisir de le voir inscrit sur les fenêtres d'une taverne ; ( 1 ) mais elle ne deviendra pas très-

---

( 1 ) Ceci ne peut s'entendre que de l'Angleterre , où les jeunes élégans célèbrent la beauté le verre à la main dans une taverne , et s'enivrent en son honneur. Si celui qui porte la santé d'une femme quel-

ceintainement l'objet de l'estime publique ou de l'attachement d'un honnête homme qui veuille en faire sa compagne et son amie.

Nous terminerons ce que nous avons à dire en faveur de la société des femmes, en observant que cette source de la politesse et de l'urbanité des mœurs est aussi la cause du progrès des beaux arts. Par-tout où les femmes sont recluses, on voit les hommes manquer de génie et d'invention. En examinant les mêmes pays au tems où les femmes commencèrent à jouir de la liberté, on voit éclore ce génie à mesure que les mœurs commencent à se perfectionner; les Espagnols nous en offrent une preuve très frappante. Ils vivoient moins autrefois dans la société de leurs femmes que tous les autres peuples de l'Europe, et leur étoient en conséquence très-inférieurs pour la politesse, l'élegance et la culture des beaux

---

conque peut réussir à avaler un plus grand nombre de rasades que ses compagnons, il assure à sa belle le premier rang et les premières santis aux assemblées prochaines, jusqu'à ce qu'un autre soit à son tour le vainqueur. C'est ce que les Anglois appellent *to toss a Lady.*

arts ; mais depuis que leurs femmes jouissent d'un peu plus de liberté. Les progrès des Espagnols ont été si rapides dans toutes ces parties , qu'ils sont aujourd'hui fort près d'égaler leurs voisins.

Si nous voulions faire de cette histoire un panégyrique , nous pourrions encore citer beaucoup d'autres avantages qui résultent de la société des deux sexes ; mais nos observations étant plus que suffisantes , nous allons examiner le revers du tableau et présenter quelques-uns des inconvénients qui sortent de la même source. Les hommes qui cultivent les sciences ou qui s'occupent d'études sérieuses ont souvent objecté que la compagnie des femmes énerve l'ame et donne à l'imagination une avidité pour les plaisirs et la dissipation qui rend l'homme peu susceptible de l'application indispensable pour se faire un nom dans le monde savant. Ils allèguent pour preuve que les plus grands philosophes ont toujours fui la conversation des femmes , et paru très-peu propres à briller dans leur société. Le chevalier Newton n'eut jamais la moindre relation avec le beau sexe. Bacon , Bayle , Descartes et une infinité d'autres savans du premier .

ordre montrèrent tous une très-grande indifférence pour les femmes ; mais je ne prétends pas en conclure que ces exemples soient suffisans pour établir une règle générale. Cependant il est certain que ceux qui dès leur jeunesse passent la plus grande partie de leur tems dans la société des femmes, et ne s'occupent que des petits services de galanterie ou de bagatelles qui peuvent leur plaisir, se font rarement une grande réputation dans la littérature. Quoi qu'il en soit, il arrive assez souvent que sans se livrer à la pénible application d'une étude sérieuse, les courtisans du beau sexe obtiennent par leur protection les récompenses ou les honneurs qu'on refuse aux utiles travaux d'un grand nombre d'années.

Mais indépendamment de l'oisiveté et de la négligence de l'étude, dont l'habitude de vivre avec les femmes est, dit-on, la cause, leur compagnie inspire souvent aux hommes le goût du luxe et des plaisirs dispendieux au-dessus de leurs facultés. Oubliant tout autre soin que celui de plaire à des femmes indiscrettes, ils dissipent rapidement leurs fortunes en profusions, et ne reviennent de leur aveuglement que lors-

que la triste indigence vient déchirer dououreusement le voile de l'illusion ; et dans cette triste situation , les plus cruelles épreuves sont presque toujours les sarcasmes du public , la pitié dédaigneuse de leurs anciens amis , et l'ingratitude des belles qui ont causé leur infortune. Il est bien essentiel de précautionner la jeunesse de notre sexe contre une foiblesse malheureusement trop naturelle , et de la prévenir qu'il ne suffit pas d'éviter toute relation avec les femmes vicieuses et corrompues ; mais aussi avec les femmes légères et inconsidérées , dont la société est peut-être encore plus dangereuse , parce qu'on s'en défie moins , qu'on s'y attache davantage , et qu'elles entraînent par conséquent dans le précipice avec plus de facilité.

Les zélés partisans de la liberté du genre humain prétendent que les peuples qui désirent conserver leur valeur et leur indépendance doivent éviter autant qu'il est possible la compagnie des femmes , les sons d'une mus que voluptueuse , le luxe de la table et des habits ; et ces antagonistes du beau sexe citent à l'appui de leur opinion les Lydiens , les Sybarites et même les Romains , qui , disent-ils , à mesure que les femmes

acquièrent de l'influence, se corrompirent et perdirent enfin leur liberté.

Il est certain que ces peuples eurent des mœurs très-corrompues, l'histoire ne nous permet pas d'en douter. Mais il n'est pas bien prouvé que la société ou l'influence des femmes ait été la cause de cette corruption. L'examen du monde, tel qu'il est aujourd'hui, semble même autoriser une opinion tout-à-fait opposée. Il nous démontre de la manière la plus claire et la plus frappante que la liberté si chérie de tous les hommes et le partage d'un si petit nombre, n'est dans aucun pays aussi parfaitement nulle ou opprimée que dans ceux où les deux sexes vivent absolument séparés, et où les femmes n'ont pas la moindre influence politique. Il nous prouve que les hommes de ces pays, loin d'être courageux et zélés pour leur indépendance, sont les plus lâches et les plus complètement esclaves de toute la race humaine. Tandis que dans les déserts de l'Amérique, où l'indépendance et la liberté existent dans le sens le plus étendu de ces expressions, la liberté qu'ont les femmes de vivre en société avec les hommes, et même dans quelques cantons de conduire avec eux

L'administration publique, n'a point du tout contribué à détruire ces inaliénables priviléges du genre humain. Cet examen démontre encore qu'en Europe, où la liberté est généralement fondée sur les principes de la saine raison calculés pour l'avantage des peuples, la compagnie des femmes n'a point encore émervé le courage des hommes au point d'abandonner tous leurs droits pour végéter en paix dans une indolente apathie (1).

Il y a environ trois siècles que François I admit les femmes dans sa cour. Les François vivoient beaucoup moins alors dans leur société qu'ils ne font aujourd'hui, et n'étoient cependant ni plus libres ni moins dépendans ; et quoiqu'on prétende que depuis cette époque ils deviennent sensiblement efféminés, on leur a vu faire à différentes fois contre le pouvoir arbitraire des efforts qui ont plutôt augmenté que diminué leurs priviléges. On ne dira pas sans doute que les Italiens étoient moins escla-

---

(1) La révolution qui vient d'arriver en France, démontre évidemment la vérité de l'opinion de M. Alexandre.

ves de leurs princes et du siège de Rome dans le tems où ils ne s'occupoient que d'une dévorion superstitieuse, qu'ils ne le sont aujourd'hui, où ils ne pensent qu'aux femmes et à la musique. On ne prétendra pas non plus que les Espagnols étoient plus libres sous le règne austère de Philippe II, lorsque la religion et la jalousie s'accordoient pour tenir leurs femmes dans une prison perpétuelle, qu'aujourd'hui où elles commencent à jouir des douceurs de la société. Partout où l'on voit un peuple esclave, on peut affirmer que des causes indépendantes des femmes et de leur société ont contribué à le précipiter dans cet état d'ignominie.

Telle est à-peu-près l'influence générale de la société des femmes ; mais je n'entreprendrai point d'évaluer celle d'une femme en particulier, qui réunit un jugement sain à des qualités aimables. Lorsque l'on considère les deux sexes qui composent le genre humain, on ne peut douter que l'auteur de la nature n'ait destiné au mâle la balance du pouvoir, puisqu'il lui a donné la supériorité de la force et de la résolution. Mais n'a-t-il pas mis un contre-poids dans cette

balance ? Et les femmes n'ont-elles pas aussi leurs avantages ? N'ont-elles pas des moyens presque sûrs de réduire à l'égalité cette supériorité apparente ? Si elles n'en ont point, elles peuvent légitimement se plaindre de leur sort, et de la partialité de l'auteur de la nature. Mais la sagesse et l'équité sont les attributs de l'être tout-puissant qui a créé l'univers : il a donné aux deux sexes des facultés différentes ; lorsqu'ils savent judicieusement s'en servir ; les hommes et les femmes partagent également les peines et les plaisirs de cette vie. Au caractère impérieux de l'homme, il a opposé les charmes séduisants de la beauté, et l'ascendant de la douceur à laquelle très-peu d'hommes savent résister, lorsque les femmes ont la sagesse de ne jamais employer d'autres armes. La jeunesse et la beauté contribuent sans doute beaucoup à donner aux femmes le don de désarmer la force ; mais la perte de ces avantages n'entraîne pas toujours celle de leur influence. -- Elle agit encore par des moyens moins visibles et plus difficiles à expliquer ; mais il est indispensable que ces moyens aient pour base la douceur et la modestie. Il faut qu'ils laissent à l'homme l'idée de

sa supériorité, et lui persuadent, en ce faisant obéir, qu'il exerce l'autorité absolue, dont il regarde la possession comme sa prérogative. Si l'illusion cesse, son orgueil se révolte, et les femmes qui laissent appercevoir le dessein de nous commander par des tons de hauteur, des expressions dures et des accès de colère, produisent un effet dont leur sexe ne paraît pas suffisamment instruit. Il en résulte une sorte d'aversion dédaigneuse qu'il ne nous est plus possible de vaincre. On pourroit comparer cette conduite des femmes à un lion qui voudroit se défendre avec sa queue, ou à un lièvre qui entreprendroit de faire tête à la meute qui le poursuit: c'est enfin abandonner les armes que nous tenons de la nature, pour prendre celles dont elle ne nous a pas donné la faculté de nous servir (1).

---

(1) M. Alexandre n'est point heureux dans ses comparaisons. Le lion et sa queue ne ressemblent point du tout à une femme, et sa gueule et ses griffes n'y ressemblent pas davantage. Le lièvre entouré de chiens, qui jappent en le poursuivant, ne peignent pas mieux une femme acariate. Il faut qu'une com-

Nous pourrions citer pour exemple une infinité de femmes qui ont gouverné les hommes avec de la douceur et de la persuasion, mais nous défions l'histoire de nous en citer une seule qui ait pris l'ascendant sur un homme de bon sens, par des friailles ou en faisant ouvertement des efforts pour usurper la supériorité. Tous les hommes sont accessibles au pouvoir de la persuasion, lorsqu'une femme sait l'employer avec adresse, et presque tous sont en état de lui résister lorsqu'elle veut employer la force. C'est une abeille qui veut piquer sans aiguillon.

Parmi les femmes qui ont réussi à gouverner par l'ascendant de la persuasion, l'impératrice Livie fut une des plus distinguées; elle eut une si grande influence sur Auguste, qu'il ne savoit lui rien refuser. Quelques Romaines étonnées de cet ascendant, eurent la curiosité de savoir comment Livie l'avoit obtenu. Une d'elles lui en

---

paraison présente l'image de ce qu'on veut expliquer plus clairement que par des mots. Quant une comparaison est à-peu-près juste, elle frappe agréablement l'imagination; quant elle ne l'est pas, elle produit précisément l'effet contraire.

en ayant fait un jour la question , l'impératrice répondit , " en obéissant à ses ordres , avec exactitude , en évitant de dévoiler ses secrets , et en paroissant ignorer ses volages amours." Henri IV , roi de France ( 1 ) , un des plus grands et des plus aimables princes qui aient jamais existé , offre une preuve frappante de l'autorité que les femmes peuvent acquérir par les caresses et l'insinuation. Né sensible , il ne savoit rien refuser aux larmes et aux instances , fier et inébranlable quand il s'agissoit de son honneur et de sa puissance ; il ne cédoit jamais à la loi qu'on prétendoit lui imposer , aussi fut-il toujours en querelle avec sa femme et gouverné par sa maîtresse ( 1 ).

---

( 1 ) Un françois ne peut pas négliger l'occasion de faire l'éloge de ce grand prince ; il aimoit les femmes avec excès , et ne sacrifia jamais un ministre à ses maîtresses. Roni , aussi sévère qu'il étoit vertueux , ne pouvoit convenir qu'au bon , au sensible Henri , qui venoit sans cesse au-devant de son ami , dont l'austérité auroit aliéné tout autre monarque. Enveloppé dans sa vertu , Sully , quelqu'e soupçonné , quoiqu'accusé , n'auroit pas fait la moindre défaillance pour prouver son innocence. Sous tout autre prince , Roni auroit été bientôt réduit à cultiver ses

Les préceptes des saintes écritures , et ceux de l'éducation , concourent à confirmer , dans nos cœurs , l'idée de la supériorité. Il n'est donc pas étonnant que notre sexe soit jaloux de la défendre ; mais un sentiment de tendresse plaide aussi , dans nos cœurs , en faveur du beau sexe , et nous ne pouvons goûter le bonheur qu'en le lui faisant partager. Cette inclination , source d'une grande partie de nos peines , peut s'appeler , avec vérité , notre endroit foible , et les femmes adroites trouvent aisément les moyens d'en tirer avantage. Ce petit examen de la situation des deux sexes démontre évidemment que ,

---

domaines , et la France perdoit ses talens et ses vertus. Il falloit Henri IV pour le lui conserver : il falloit que ce prince eût un génie bien vaste et un discernement bien sûr. On ne sauroit assez admirer Henri regagnant pied à pied son royaume avec les dons de ceux qui é combattoient pour lui ; et quels étoient ces guerriers ? des hommes hautains , jaloux entre eux et à moitié barbares. Henri avoit l'art de conduire tous ces différens caractères , la plupart très-peu maniables , vers le même but ; il étoit chéri et respecté de tous ; et paroissoit leur donner à tous également sa confiance. Quelle école que celle de d'adversité !

On s'est permis très-réccemment d'inculper la mé-

quoique la loi accorde aux hommes la supériorité, les femmes peuvent presque toujours les gouverner par l'ascendant de la douceur et de la persuasion. " L'empire d'une femme, dit un écrivain françois, est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance ; ses ordres sont les caresses, et ses menaces sont les larmes. J'ajouteraï que la puissance de tels ordres et de pareilles me-

---

moire de ce grand roi, au milieu d'une nombreuse assemblée de François. Un adversaire du trône, auquel il doit son éducation, son état dans la société, et jusqu'à l'air qu'il respire, a peint le meilleur des rois, sous les traits du tyran le plus barbare ; et l'assemblée ne lui a pas imposé silence... Cette inculpation ne peut être que l'erreur de l'ignorance, ou l'artifice de la mauvaise foi. L'auteur de l'intrigue du cabinet a fabriqué cette anecdote ridicule et démentie par l'histoire. On sait le peu de confiance que méritent les ouvrages destinés à amuser la crédulité et la malignité. On n'aime pas à rabaisser un grand homme, pour se consoler de sa bassesse ou de sa médiocrité. Ceux qui ont lu l'histoire avec attention, savent combien il euroit été à désirer pour le bonheur de l'Europe, que les projets du grand Henri, eussent eu leur exécution ; et la calomnie, destinée à dépouiller un bienfaiteur, ne peut exciter que leur mépris et leur indignation.

naces est comparable à celle de la foi: elle est capable *de transporter des montagnes.* — La puissance des femmes a pour soutien le plus vif et le plus doux des sentimens de la nature; notre inclination contribue autant que leurs instances à nous faire exécuter tout ce qui peut tendre à les satisfaire. Mais quoique tous les hommes sensibles se laissent infailliblement gouverner par l'adresse, réunie avec la douceur, il en existe quelques-uns dont le caractère ápre et l'humeur intraitable ne cèdent ni aux prières ni aux larmes. Les femmes, que leur mauvais sort a réunies à un de ces êtres disgracieux et disgracié, peuvent déplorer en silence une infortune irréparable, car elles ne gagneroient rien par la résistance et l'obstination, sur celui que les prières et les larmes ont trouvé toujours inaccessible.

---

## C H A P I T R E X V.

*Essais sur les coutumes et les cérémonies particulières, pour la plupart, au beau sexe.*

COMME les mœurs et les coutumes d'une nation sont non-seulement la partie la plus intéressante de son histoire, mais servent aussi à la caractériser et à la distinguer des autres, en indiquant à quoi le génie des peuples paroisoit particulièrement adonné; les singularités introduites par l'influence du climat, du hasard ou de la situation locale; les facultés intellectuelles que ces peuples ont déployées en invertant ou adoptant des coutumes ou des cérémonies conformes à la raison, en résistant à la superstition, ou en détruisant ce qui se trouvoit de ridicule dans les mœurs, d'indécent dans le culte, ou de tyrannique dans le gouvernement. De même, les coutumes particulières du beau sexe, si l'histoire nous fournissoit les moyens d'en présenter un détail, et de les comparer avec celles des hommes, nous aideroient à

juger lequel des deux sexes peut prétendre légitimement à la supériorité de mérite, à découvrir leurs vertus et leurs foiblesses, à décider celui dont les occupations et les plaisirs ont été les plus raisonnables, ou qui s'est plus souvent laissé conduire par les coutumes, les préjugés et les caprices de son imagination.

Mais malheureusement de toute l'histoire des femmes, la partie relative à leurs mœurs et à leurs coutumes est la plus obscure. Presque tous les historiens de l'antiquité ont observé, à cet égard, un profond silence, ou les ont si complètement confondues avec les coutumes et les cérémonies pratiquées par les hommes, qu'il est très-difficile de distinguer bien clairement celles qui étoient particulières à chacun des deux sexes. Ce sujet n'a pas été mieux éclairci par les voyageurs modernes, qui se bornent, dans leurs relations, à nous apprendre quels étoient la forme des vêtemens, le tein, et les manières des femmes, dans les pays qu'ils ont visités; et c'est, à la vérité, tout ce que peuvent découvrir les voyageurs qui, ignorant, pour la plupart, l'idiome des peuples dont ils entreprennent d'écrire l'his-

toire , sont réduits à ne parler que des objets qui leur ont frappé la vue. Dans beaucoup de pays la jalouse des hommes rend tout accès auprès des femmes impossible ; et , le peu de séjour qu'y font ces étrangers , ne peut leur procurer qu'un très petit nombre d'informations , le plus souvent très-impérfaites.

Tous ceux qui ont médité attentivement la nature humaine , observent que les petites ames et les esprits faibles se laissent plus despotiquement dominer par l'autorité des modes et des coutumes , parce qu'ils ne sont susceptibles d'en examiner ni la source ni les effets , ou parce qu'après avoir examiné et découvert le ridicule , ils n'ont pas le courage de préférer une singularité fondée sur le bon sens , à une mode inventée par le caprice et l'extravagance. Comme on a dans tous les tems accusé les femmes d'être plus esclaves que les hommes , des modes , des coutumes et des cérémonies , on s'est aussi servi de cette accusation pour prouver la faiblesse et l'infériorité de leur discernement. Il n'est pas douteux que si le fait étoit bien prouvé , la conséquence seroit incontestable ; mais il s'en faut de beaucoup

qu'il soit bien établi : je supplie l'homme clairvoyant et impartial, qui a examiné les modes et les coutumes de l'Europe, de déclarer si les nôtres ne sont pas aussi bizarres et aussi ridicules que celles des femmes ; si toute notre conduite n'annonce pas que nous y mettrons la même importance, et que nous y sommes attachés tout aussi inviolablement.

Comme les coutumes et les cérémonies des femmes sont d'une nature très délicate, elles exigent du peintre une touche très-légère, et c'est peut-être la raison qui engage l'eaucoup d'écrivains à les passer sous silence. Cette même raison nous oblige à n'en donner qu'une description plus rapide que ne le sont ordinairement les récits historiques ; parce que nous avons adopté, pour maxime inviolable, de taire plutôt quelques circonstances, que de nous exposer à blesser les oreilles délicates.

L'histoire nous apprend qu'une des plus anciennes cérémonies particulières au beau sexe, est celle de déplorer le malheur de n'avoir pas encore perdu sa virginité. Chez les Israélites, les Phéniciennes et plusieurs autres nations voisines, cette cérémonie

étoit pratiquée par toutes les femmes qui se trouvoient forcées de passer leur vie dans le célibat , ou qui s'y étant dévouées par un vœu particulier , avoient perdu toute espérance de jouir des douceurs de l'amour , et d'élever une postérité. Ces dernières continuoient , durant toute leur vie , de déployer , à des époques fixes , la dureté de leur sort , et assembloient , dans certaines occasions , leurs parentés , pour célébrer ensemble cette lugubre cérémonie. On suppose que les Israélites ne considéroient la conservation de leur virginité comme un malheur , que parce que chacune d'elles se flattoit de devenir mère du Messie , annoncé par les prophètes. Il est assez difficile d'expliquer pourquoi cette coutume fut adoptée par les nations voisines , qui ne pouvoient pas concevoir la même espérance. On peut seulement conjecturer qu'une nombreuse postérité , ayant été considérée , par les anciens , comme un des plus grands biens de cette vie , et comme une marque particulière de la faveur divine , les femmes regardoient comme le plus grand des malheurs la privation de ces avantages.

Les femmes d'Israël , de Phénicie , de la

Grèce, et de quelques autres nations, pratiquoient encore une cérémonie qui ne paroît pas moins ancienne : elles célébroient annuellement une espèce de service funéraire, accompagné de lamentations, en l'honneur du bel Adonis, à qui l'écriture donne le nom de Thammuz. Les Phéniciennes exécutoient cette cérémonie sur les bords de la rivière Adonis, et les autres nations, dans leurs villes ou dans leurs habitations.

Les écrivains de l'antiquité sont si peu d'accord entr'eux, sur la personne de cet Adonis, qu'il est fort difficile de dire qui il étoit. Il paroît certain qu'il fut un des favoris de Vénus ; qu'un accident l'enleva de cette vie à la fleur de son âge, et que Vénus, désolée de sa mort, institua une cérémonie annuelle en commémoration de ce funeste événement.

La rivière de Phénicie, qui porte le nom d'Adonis, coule dans un lit de terre rougeâtre, et comme la fonte des neiges, dont les montagnes voisines sont couvertes, la fait déborder tous les ans, la rapidité des eaux entraîne une partie de cette terre, qui lui donne presque la couleur du sang. La superstition a attribué cette couleur au sang

d'Adonis : elle servoit de signal aux femmes, pour s'assembler auprès de cette rivière, et déplorer le fatal événement qu'on supposoit être arrivé sur ses bords: Les femmes commençoient la cérémonie par des lamentations ; elles se fustigeoient ensuite avec des fouets , et terminoient par l'offrande d'un sacrifice , prétendant le lendemain qu'Adonis étoit ressuscité et monté au ciel : elles pousoient des cris de joie , se rasoient la tête , et obligeoient celles qui ne consentoient pas a les imiter , de se prostituer dans le temple de Vénus.

Les Grecques , les Israélites et les Egyptiennes célébroient aussi ces mystères. Dans la Grèce , les habitans de toutes les villes prenoient le deuil ; chaque maison exposoit un cercueil à sa porte ; on portoit personnellement les statues de Vénus et d'Adonis avec toute la pompe et les cérémonies d'usage aux funérailles. Les femmes s'arrachoient les cheveux , se frappoient la poitrine , et fai- soient toutes les singeries dont on accom pagnoit alors les enterremens véritables. On portoit à la suite de la procession des coquilles remplies de terre , où l'on avoit planté différentes sortes d'herbes , et particuliére-

ment des laitues , en mémoire de ce que Vénus avoit couché Adonis sur un lit de laitues ; on offroit ensuite un sacrifice , et le lendemain se passoit en réjouissances du retour d'Adonis , ressuscité par l'rosépine à la sollicitation de Vénus.

Les coutumes et les cérémonies , quoique consacrées par la religion , sont sujettes , comme toutes les choses de ce monde , à être effacées par le tems du souvenir des hommes ; mais celles dont je viens de parler ont échappé jusqu'ici à sa main meurtrière : on assure qu'elles subsistent encore dans quelques parties du levant , telles à-peu-près qu'elles ont été pratiquées par les anciens Grecs.

Quoique les divinités , de quelque genre qu'elles fussent supposées , reçussent indistinctement les offrandes et les adorations des deux sexes , cette règle générale admet cependant des exceptions. Il paroît que la divinité de Syrie , appelée la grande déesse , avoit particulièrement pour adorateurs des femmes frénétiques et des prêtres eunuques. Malgré nos prétentions contraires , nous sommes tous sujets à éprouver de tems en tems un mouvement de partialité en faveur de notre sexe , et une disposition à excuser ses

foiblesses , parce qu'il nous arrive fréquem-  
ment de les éprouver. Il est donc presqu'im-  
possible que les peuples qui supposent leurs  
divinités appartenantes à un sexe particulier ,  
ne les supposent pas aussi susceptibles d'une  
partie des inclinations et des dispositions  
ordinaires au sexe qu'ils leur assignent ; il  
s'ensuit que les femmes devoient naturel-  
lement s'adresser par préférence à une déesse ,  
et croire qu'un Dieu ne recevroit pas si fa-  
vorablement leur hommage ( 1 ). Ce fut sans  
doute cette raison qui motiva le culte par-  
ticulier que le beau sexe adressoit aux dit  
vinités femelles. Junon , surnommée Lucine ,  
qui avoit elle-même éprouvé les douleurs de  
l'enfantement , étoit supposée plus disposée

( 1 ) Je ne sais point du tout de l'opinion de mon  
auteur , et il me semble qu'il étoit beaucoup plus  
naturel aux jolies femmes , de s'adresser aux dieux  
qui étoient presque tous friands des mortelles. Les  
déesses en étoient même un peu jalouses , et devoient  
être très-peu disposées à les favoriser. Je croirois ,  
cependant , volontiers , que les vielles et les laides ,  
devoient s'adresser par préférence aux déesses qui  
n'avoient rien à craindre de leur rivalité , qu'aux  
dieux , dont elles ne pouvoient plus espérer d'exciter  
les desirs.

à la compassion pour les femmes en couche ; elles la prirent pour leur patron , et l'invoquèrent très-dévotement pour en obtenir une heureuse délivrance. Vesta, qu'on supposoit avoir conservé inviolablement sa virginité , fut déclarée protectrice de la chasteté ; on lui éleva dans plusieurs pays , et entr'autres à Rome , un temple desservi exclusivement par des vierges. Parmi les différens cultes adressés par les femmes à des divinités femelles , celui des Romaines à la bonne déesse paroît le plus extraordinaire , mais nous ignorons absolument son origine , son but , et en quoi il consistoit.

Dès la naissance de la république Romaine les femmes avoient coutume , à l'expiration de chaque année consulaire , de s'assembler dans la maison du consul ou du préteur , pour célébrer des cérémonies mystérieuses en l'honneur de la bonne déesse. Nous ne pouvons donner au lecteur aucune notion de ces cérémonies auxquelles un homme ne fut jamais admis. Ils ignorèrent toujours ce qui se passoit dans ces assemblées , et à quoi elles étoient destinées. Lorsque l'époque arrivoit , les Vestales se transportoient à la maison consacrée à cet usage et of-

froient des sacrifices à la bonne déesse ; mais les sacrifices et la manière de les offrir sont restés jusqu'à ce jour enveloppés d'un mystère impénétrable , et démontrent évidemment la fausseté de l'opinion qui suppose qu'un secret ne peut pas être déposé sûrement entre les mains des femmes.

Notre siècle nous offre l'exemple d'une cérémonie dont les femmes sont inexorablement exclues ; mais les Romaines redoutoient encore plus la présence des hommes lorsqu'elles célébroient les mystères de la bonne déesse , que les francs-maçons à l'ouverture de leur loge ( 1 ). Quelques auteurs assurent qu'elles pousoient l'exactitude jusqu'à couvrir d'un voile épais les statues et les portraits des hommes et de tous les animaux appartenans au genre masculin. Quoique la maison du consul fût ordinairement assez vaste pour qu'ellés pussent se croire en sécurité dans un appartement écarté , elles

---

( 1 ) Si M. Alexandre daignoit venir en France , il verroit des loges dont les femmes font l'ornement et les plaisirs , et il ne désapprouveroit pas sans doute cette innovation , qui multiplie la société des femmes , dont il s'est déclaré l'apôtre.

en faisoient déguerpir tous les animaux mâles, et ne souffroient pas même que le consul y restât. Avant de commencer, elles furetoient dans tous les coins, depuis le grenier jusqu'à la cave, et ne négligeoient aucune des précautions qui pouvoient écarter les curieux et les importuns; mais ces précautions n'étoient pas leur unique égide : les loix des Romains condamnoient à mort tout homme qui auroit l'indiscrétion de troubler par sa présence les mystères de cette solemnité.

Cette cérémonie subsista depuis les premiers tems de Rome jusqu'à l'établissement du christianisme; et l'histoire ne cite, dans cette longue période d'années, qu'un seul exemple d'un homme qui entreprit d'en violer le mystère. Son entreprise eut moins pour but, peut-être, la curiosité de les découvrir que l'envie de jouir de sa maîtresse, avec laquelle il avoit un rendez-vous. Pompeia, épouse de Cézar, ayant été soupçonnée d'un commerce criminel avec Clodius, et surveillée si soigneusement, qu'elle ne pouvoit trouver aucune occasion de satisfaire sa passion, donna rendez-vous à son amant à la célébration des mystères de la bonne déesse, et séduisit une esclave pour le faire intro-

duire sous l'accoutrement d'une chanteuse, dont Clodius, très-jeune et très-blanc de figure, joua facilement le personnage. Dès que l'esclave l'aperçut, elle courut en informer sa maîtresse : Pompéia sortit précipitamment de la compagnie pour voler dans ses bras, d'où elle ne put pas malheureusement s'arracher aussi promptement que l'exigeoit leur sûreté mutuelle. Lorsqu'elle eut enfin quitté Clodius, il s'amusa à parcourir les chambres, évitant toujours les endroits fort éclairés. Durant cette promenade, une servante l'accosta et le pria de chanter; en vain il tâcha de s'éloigner de cette importune; elle le poursuivit si obstinément, qu'il se trouva forcé de parler, et sa voix trahit son sexe : la servante épouvantée jeta un cri aigu et courut à la chambre des cérémonies avertir qu'il y avoit un homme dans la maison. On imaginera facilement la rumeur et la consternation de l'assemblée; les femmes jettèrent un voile sur les mystères, barricadèrent les portes et coururent avec des lumières chercher dans toute la maison le profanateur : elles le trouvèrent dans la chambre de l'esclave qui l'avoit introduit, d'où elles le chassèrent avec ignominie,

et quoique ce fût au milieu de la nuit , elles se séparèrent pour aller rendre compte à leurs maris de ce qui venoit de leur arriver. On accusa , peu de jours après , Clodius d'avoir profané les mystères sacrés ; mais la populace de Rome se déclara en sa faveur , et les juges , qui craignoient une insurrection , furent obligés de l'absoudre.

Dans un pays où les femmes auroient été moins considérées qu'à Rome , où on auroit eu moins de confiance dans leur honneur et leur probité , les hommes se seroient probablement persuadés que des cérémonies si mystérieuses étoient offensantes pour la vertu ou dangereuses pour l'état ; mais le discours de Ciceron démontre que ces soupçons n'entrèrent point dans l'ame des Romains : il dit , en parlant de ces mystères , " quel est le sacrifice aussi ancien que celui qui nous a été transmis de générations en générations depuis le tems de nos premiers monarques , et dont l'origine remonte à celle de la république Romaine ? Quel sacrifice est aussi mystérieux et aussi vénérable que celui qui est défendu non-seulement à l'œil du curieux profane , mais aux regards de tous les hommes , et que la plus impudente perversité

n'a point encor osé entreprendre de contempler ? Clodius est le seul dont l'audacieuse impiété ne l'a point respecté. Ce sacrifice, célébré par des vestales, célébré pour la prospérité du peuple Romain, célébré dans la maison du premier magistrat de Rome, célébré avec des cérémonies inconnues à tout l'univers et en l'honneur d'une déesse dont le nom seul est un mystère impénétrable, ce sacrifice a été profané par le sacrilège Clodius ,.

Dans les siècles suivans on a allégué, que quelque pût être l'opinion des Romains, relativement aux mystérieuses cérémonies célébrées en l'honneur de la bonne déesse, on ne peut douter qu'elles ne fussent au moins d'une nature indécente, puisque les femmes prenoient tant de précautions pour éviter les regards des hommes ; mais nous croyons qu'il est plus naturel ( 1 ) et

---

( 1 ) Plus charitable oui, plus naturel non ; car les Romaines pouvoient se conserver la célébration de ces cérémonies, qu'elles jugeoient agréables à la bonne déesse, sans les couvrir de ce voile épais. Plus les cérémonies sont publiques, plus elles sont augustes et solennelles, et celles que l'on cache avec tant de soin, sont rarement de nature à inspirer la vénération.

plus charitable de supposer que comme les Romains avoient presque pour chaque action ou circonstance de leur vie une divinité tutélaire et particulière , cette bonne déesse étoit sans doute adorée comme patronne du sexe en général , ou comme patronne particulière de quelqu'affaire relative à leur sexe ; et que les femmes imaginoient , par cette raison , que rien ne pouvoit lui être plus agréable que des cérémonies célébrées par le sexe qu'elle protégeoit , et pour les affaires dont on la reconnoissoit particulièrement la protectrice.

Les juifs ont aussi quelques cérémonies de leur religion particulières aux femmes. Au commencement de leur sabbat , c'est-à-dire , le vendredi , une heure et demie après le coucher du soleil , tous les juifs exacts à leurs préceptes doivent avoir une lampe allumée dans leur maison , fussent-ils même obligés d'emprunter l'huile de leur voisin ; et les femmes sont spécialement chargées d'allumer cette lampe , afin de leur rappeler , dit-on , le crime de notre première mère qui éteignit par sa curiosité la lampe de l'innocence , et de ne pas leur laisser oublier qu'elles doivent faire tout leur possible pour

la rallumier. A une chèvre que ce peuple l'choit autrefois dans le désert , après l'avoir chargée de ses iniquités , il a substitué une volaille. Chaque père de famille prend un coq blanc , et son épouse prend une poule blanche qu'elle frappe sur la tête , en répétant à chaque coup , " que cette poule soit chargée de mes péchés , elle mourra et je vivrai ,. Elle tord ensuite et coupe le cou de la poule pour indiquer qu'il n'y a point de rémission sans effusion de sang. Cependant , lorsqu'une juive se trouve enceinte à l'époque de cette cérémonie , comme elle ne peut pas deviner le sexe de l'enfant qu'elle porte , elle prend un coq et une poule afin d'exécuter exactement les conditions de la cérémonie , et que de quelque sexe qu' l'enfant puisse être , ses péchés ne restent point sans expiation.

Dans les pays où les progrès de la politesse ont donné une valeur réelle à la beauté , les femmes ne consentent jamais à négliger , même passagèrement , cet avantage ; mais lorsque la beauté est l'objet de peu d'attention , les femmes en font peu de cas et se donnent moins de peine pour la conserver ou en relever l'éclat. Lorsque les femmes

des pays civilisés de l'Europe sont obligées de se couvrir des habits lugubres , considérés comme le symbole de l'affliction , elles ne perdent jamais de vue le soin de tirer parti de leurs charmes : avec un peu d'adresse , les habits de deuil deviennent un supplément à la beauté ; un air de langoureuse mélancolie la fait souvent paroître plus intéressante que le clinquant de la mode et les parures brillantes. Dans les siècles de la grossière antiquité , les femmes , à la mort de leurs parens , sembloient oublier toute idée de beauté et de plaisirs. Chez les nations modernes , qui n'ont point atteint à un certain degré d'élégance et de politesse , les femmes se dévouant dans ces momens lugubres à leur douleur ou aux usages de leur pays , ne se contentent point de négliger pour quelque tems le soin de leurs charmes , mais se fustigent avec violence et se font souvent des plaies qui les défigurent pour le reste de leur vie.

C'étoit une opinion généralement répandue parmi les anciens , qu'une divinité offensée ne pouvoit être appaisée qu'avec du sang , et presque tous les peuples de l'univers versoient sur les autels de leurs dieux

le sang des hommes ou des victimes plus ignobles. Mais le sang qu'exigeoient les dieux pour appaiser leur colère servoit aussi dans d'autres occasions à les rendre propices et à en obtenir des faveurs. Cette superstition barbare accoutumia la plupart des nations à se fustiger et à se déchirer le corps à coups de fouet lorsqu'ils se présentoient devant les autels pour implorer la protection de leurs divinités; et ce n'étoit pas seulement à leurs divinités que les anciens supposoient ce goût sanguinaire, ils pensoient que les ombres de leurs parens, dégagés de la partie terrestre, ressembloient aux dieux à cet égard. Il est fort probable que le dessein d'appaiser ces ombres respectées ou chéries, introduisit originairement la coutume de se fustiger et de se déchirer d'abord à leurs funérailles; et dans la suite, toutes les fois qu'on vouloit en obtenir une faveur particulière ou leur prouver la sincérité de l'affection et des regrets, ou enfin pour les régaler de sang humain. Les Grecs et quelques peuples voisins étoient persuadés que les morts en faisoient leurs délices. Quelle qu'ait été l'origine de cette coutume, il n'est pas moins constant que les femmes

de la Phénicie , de l'Egypte , de la Grèce , et peut-être de beaucoup d'autres nations se déchiroient et se défiguroient le corps à la mort de leurs parens , et de tous ceux qu'elles vouloient convaincre de la sincérité de leur affection.

Mais cette coutume des anciens n'est pas encore universellement abolie. De nos jours , quelques peuples la pratiquent encore. Dans l'Otahite et dans quelques îles de son voisinage , par docilité pour les usages de leur pays , ou plutôt peut-être lorsque le souvenir de quelqu'ami défunt se présente à leur imagination , les femmes , au milieu d'une conversation fort gaie , prennent tout-à-coup l'air de la plus profonde douleur , et se piquent violemment la tête avec une dent de goulu ; le sang coule abondamment de la piquure , et la minute d'après , lorsque sans doute l'idée mélancolique est passée ou distraite par une plus agréable , elles reprennent leur première contenance et la transition de la douleur à la joie n'est pas moins rapide que celle de la joie à la douleur.

Cette cérémonie de nos sauvages modernes , quoiqu'un peu barbare , n'est pas de

de longue durée , et n'interrompt que fort passagèrement leurs plaisirs ordinaires : mais les femmes de la Grèce portoient fort long-tems le deuil ; et tandis qu'il duroit , tout ce qui ressembloit à la joie ou au plaisir leur étoit sévèrement interdit. Elles se frappoient la poitrine , se déchiroient le visage avec leurs ongles , et renonçant à toute espèce de parure , renfermoient leurs bijoux , fuyoient la compagnie , rejetoient les consolations et les commodités de la vie , et se retiroient dans des endroits obscurs et solitaires pour se livrer sans distraction à leurs idées mélancoliques. Elles arrachoient aussi ou coupoient leurs cheveux , et les jetoient sur la pile funèbre , ou les renfermoient dans la tombe de la personne qui causoit leurs regrets. Mais l'usage de se couper les cheveux n'étoit point général. Quelques femmes courroient les rues ou les champs toutes échevelées , vêtues d'habillemens grossiers , la tête et le visage couverts de poussière. Elles se jetoient quelquefois à terre et se rouloient dans la poussière. Il paroît que ces coutumes furent pratiquées dès la plus haute antiquité , comme des si-gnes de la plus profonde affliction. A la mort

des personnages distingués par leur mérite ou par leur valeur, les Persans coupoient non-seulement leurs propres cheveux, mais aussi les crins de leurs chevaux et de toutes leurs bêtes de somme, afin que les objets dont ils étoient environnés rappellassent à leur souvenir la perte qu'ils venoient de faire.

Indépendamment des cérémonies que je viens de décrire, les femmes des anciens, soit par fantaisie ou par considération, déco-roient les tombes de leurs amis, y pen-doient des lampes et les ornoient d'une variété d'herbes et de fleurs. Cette coutume se pratique encore à Constantinople et dans les environs; non-seulement on orne les tombes, mais on plante le terrain où elles sont enterrees, de romarins, de cyprés et d'autres fleurs ou arbustes odoriférens. Nous ignorons si c'est dans l'intention de flatter les morts ou de préserver les vivans du mauvais air. Les femmes de l'antiquité appliquoient encore aux tombes des ornemens d'une autre nature. Les Grecques pendoient souvent sur la tombe d'un amant des touffes de cheveux de sa maîtresse. Elles présentoient aussi des offran-

des et faisoient des libations, persuadées que les ombres étoient sensibles à la bonne odeur, et qu'elles buvoient et mangeoient comme durant leur vie. Cette opinion des anciens subsiste encore dans quelques endroits (1). Les Gaurs font un trou à un bout de la tombe et y introduisent durant plusieurs jours des vivres pour régaler l'esprit qu'ils supposent venir visiter fréquemment le corps dans lequel il a été renfermé. Les Américaines portent des vivres aux tombes de leurs parens durant plusieurs jours après leurs enterremens, et allument de tems en tems du feu à la proximité, afin que les morts puissent, s'il leur plait, venir s'y chauffer. Dès que quelqu'un meurt aux Grandes-Indes, les femmes s'assemblent et lui frottent le visage avec du riz. A Narva, une des principales villes de la Livonie, elles célèbrent en l'honneur des morts une fête fort singulière. La veille de la Pentecôte,

---

(1) Il est probable que telle est l'origine de l'usage adopté en France, de servir un repas aux monarchies durant plusieurs jours qu'ils restoient exposés à la vue du public dans un lit de parade. M. Alexandre ignorerait probablement cet usage antique, et qui n'est pas aboli depuis très-longtems.

les femmes s'assemblent dans le cimetière, étendent des nappes sur les tombes, et y posent des plats chargés de poissons frits et grillés, et d'œufs peints de diverses couleurs, pour rendre ce repas plus agréable aux ombres ; le prêtre, en récitant des prières, parfume les mets avec de l'encens, tandis que les femmes font des hurlements et des lamentations, et que le clerc chargé des intérêts du prêtre s'occupe avec activité de ramasser les mets et les offrandes.

Il n'y a peut-être pas dans ce monde une coutume plus universelle que celle de pleurer les morts ou d'en porter le deuil. Et il n'y a point de nation chez laquelle, soit par habitude ou par un mouvement de sensibilité qui leur est naturel les femmes ne jouent pas un des principaux rôles dans cette cérémonie. Cependant quelques peuples, et entre autres, les anciens Traures, loin de considérer la mort comme un sujet de lamentation, s'en réjouissent comme de la délivrance des peines et de l'adversité ; et d'autres qui pleurent habituellement la mort de leurs parens et amis, s'en félicitent lorsque leur mort est accompagnée de circonstances particulières. Chez les Grecs et

les Romains , les pères , et ce qui est encore plus extraordinaire , les mères se réjouissoient d'apprendre que leurs fils avoient été tués en défendant la patrie (1). Les Chrétiens ont souvent témoigné de la joie lorsque leurs amis , tombés sous le glaive des persécuteurs , leur sembloient mériter la couronne du martyre. A la mort de leurs parens ou de leurs amis , les femmes de l'Egypte moderne témoignent ordinairement leurs regrets par des hurlemens et des lamentations ; mais lorsqu'un cheik vient à mourir , elles font au contraire mille extravagances pour annoncer leur joie , parce que , disent-elles , un cheik doit infailliblement être admis sans délai dans le paradis au nombre des bienheureux qui jouissent des félicités éternelles.

---

(1) Il ne faut pas se tromper sur la satisfaction des Grecques et des Romaines ; elle n'étoit très-probablement que dissimulée : on leur en faisoit un devoir ; elles savoient dès leur jeunesse , qu'une conduite contraire les exposoit au mépris , et peut-être à d'autres désagréemens. Une feinte joie leur valoit des applaudissemens et des marques de considération. La vanité consoloit un peu la nature ; mais je ne doute pas qu'an fond du cœur , un grand nombre de ces mères n'aient maudit la guerre et la patrie.

Indépendamment de ces cérémonies religieuses et lugubres que les femmes se sont appropriées, il y en a d'autres qui semblent leur appartenir plus exclusivement par leur nature et leurs circonstances. A Chiangua, lorsqu'une fille atteint à un certain âge, ses parens la mettent dans un hamac qu'elles pendent au toit de la cabane. Lorsqu'elle a demeuré un mois dans cette situation on baisse le hamac à la moitié de sa hauteur et au bout d'un second mois les voisines s'assemblent, s'armant de bâtons, entrent dans la cabane où elles font grand tapage en frappant sur tout ce qu'elles rencontrent, et cette farce ne finit que lorsqu'une d'elles déclare quelle a tué le serpent qui avoit piqué la fille suspendue. On la délivre alors de son étroite prison. Les femmes se réjouissent ensemble, et s'en retournent ensuite chacune dans sa maison. Parmi quelques tribus des Tartares, lorsqu'une fille arrive à la même époque, ses parens l'enferment durant quelques jours, et pendent ensuite une espèce d'enseigne au-dessus de leur tente pour annoncer aux jeunes hommes qu'ils ont une fille nubile. Dans d'autres tribus, les parens de la fille donnent à cette occasion une fete

où ils invitent toute la jeunesse du voisinage, et après les avoir régalés de lait et de chair de cheval, ils déclarent que leur fille est nubile, et qu'ils sont disposés à la marier à la première occasion. Dans la Géorgie et dans la Circassie, où les parens sont quelquefois obligés de marier leurs filles dans l'enfance pour éviter que les hommes riches ou puissans ne l'enlèvent, ils tiennent secrète durant quelques tems l'époque de sa puberté, parce que son mari auroit le droit de réclamer sa personne, et que les parens la jugent sans doute encore trop jeune pour la consommation du mariage. Au Brésil et parmi quelques tribus des Canadiens, les femmes sont obligées à certaines époques de s'enfermer dans des petites huttes construites pour ces occasions à une certaine distance du village, où on leur porte tous les jours des provisions avec autant de précaution que les Européennes en prendroient pour approvisionner un canton infecté de la peste. Les hommes apprirent originairement, peut-être dans les loix de Moïse, qu'en touchant certains objets ils imprimoient une souillure désagréable à la divinité, et cette doctrine s'est répandue depuis dans beaucoup

d'autres systèmes de religion. Celle des Brésiliennes est si rigoureuse à cet égard, que les hommes obligent leurs femmes à jurer par le *Fétiche*, ou leur dieu pénate, qu'elles ne cachent jamais l'époque dont j'ai parlé précédemment. La crainte d'exciter la vengeance du Fétiche, suffiroit pour les empêcher de faire un faux serment, mais elles auroient à craindre un danger plus inévitable, car s'il arrivoit à un mari de découvrir que sa femme eût préparé ses alimens étant dans cette situation, elle paieroit sur le champ cette faute de sa vie. Chez les nations civilisées, dès qu'une jeune fille devient nubile, elle tache de relever l'éclat de ses charmes par tous les moyens que l'art peut lui suggérer. Les jeunes filles du Brésil font précisément le contraire (1). Elles

---

(1) Elles ne font point le contraire; c'est toujours le même sentiment qui les conduit, et elles se conduisent tout aussi conséquemment, puisqu'elles se conforment au goût des hommes qu'elles veulent captiver. Je ne crois pas qu'il y ait un sentiment aussi évidemment imprimé dans le cœur des femmes par la nature, que l'envie de plaire à l'autre sexe, ou d'exciter ses désirs. Il existe chez la plus modeste,

brûlent ou coupent leurs cheveux, et on leur fait, depuis les épaules jusqu'à la ceinture, de larges incisions, qu'on recouvre ensuite d'une poudre corrosive, qui imprime sur la peau des marques indélébiles. Dans le second mois on recommence les incisions, et au commencement du troisième on graisse la jeune fille avec de l'onguent noir. Après ce petit cours d'élégantes opérations, on lui permet de se montrer et de jouir de l'admiration qu'obtient irrésistiblement cette charmante parure. Les habitans du Congo ont un usage à-peu-près semblable, mais moins barbare. Ils rasent la tête des jeunes filles dès qu'elles sont nubiles, et ne leur laissent qu'une petite touffe de cheveux sur le front. Cette opération annonce que ses pâtiens sont disposés à la marier et à recevoir les propositions des amateurs.

Les couches sont une des circonstances qui ont donné lieu aux coutumes particulières aux femmes : comme dans presque

---

et elle y obéit sans pouvoir s'en défendre. Une profonde méditation n'est pas nécessaire pour sentir que cette disposition indispensable étoit dans le plan de la nature.

tous les pays cette opération exige un peu de secours, les femmes emploient ordinairement des personnes de leur sexe. Les seuls Athéniens en usèrent autrement. Leurs loix défendoient aux femmes et aux esclaves de pratiquer la médecine. La profession de sage-femme étant considérée comme une branche de cet art, se trouvoit comprise dans la prohibition, et beaucoup de femmes aimoient mieux exposer leur vie qu'avoir recours à un accoucheur. Pour les tirer de cet embarras, une femme nommée *Agnodice* se revêtit d'habits d'homme, étudia la médecine et révéla son sexe aux femmes de la ville, qui s'engagèrent toutes à n'en point employer d'autre. Les médecins irrités de se voir enlever toutes leurs pratiques, accusèrent *Agnodice* devant l'aréopage de n'avoir obtenu sur eux la préférence qu'en corrompant la chasteté des femmes qu'il accouchoit. L'*Hipocrate* femelle fut obligé de déclarer son sexe, et les médecins lui intentèrent un nouveau procès pour avoir violé les loix de la constitution. Les femmes de la ville voyant leur *Esculape* en danger s'assemblèrent, se présentèrent devant la cour, et sollicitèrent les juges en

sa faveur. La requête des matrones et les raisons qu'elles alléguèrent pour excuser leur désobéissance à la loi, firent une si vive impression sur les magistrats, qu'ils décrétèrent sur le champ une nouvelle loi qui permettoit aux femmes de pratiquer le métier d'accoucheuses. Elles profitèrent de cette liberté, et l'usage exclut bientôt les hommes de leur profession.

Chez les Romains et les Arabes, qui cultivèrent après eux la médecine avec succès, les femmes consentirent à se servir d'un accoucheur lorsque l'opération paroissait dangereuse : mais ce n'étoit pas par choix, et cet usage étoit loin d'être général. Ce ne fut que vers la fin du dernier siècle et dans les premières années de celui ci, que l'excès de la politesse commença à déraciner la délicatesse en France et en Italie, et que les femmes donnèrent presque généralement la préférence à des accoucheurs. Cette mode indique fortement le déclin de la délicatesse ; et bien des gens prétendent qu'elle ne peut pas manquer de détruire aussi bientôt la chasteté.

Les Grecques et les Romaines attribuoient aux feuilles de palmier la propriété de cal-

mer les douleurs de l'enfantement ; elles s'en saisissaient ordinairement dans ces moments pénibles, et se recommandoient dévotement à la déesse Lucine. Les anciens Germains, faute de connoître des moyens plus efficaces ou plus raisonnables, plaçoient toute leur confiance dans une ceinture magique, à laquelle ils supposoient aussi le don de calmer les douleurs de celle qui la portoit, et de lui procurer une heureuse et prompte délivrance. Ils étendoient même beaucoup plus loin la vertu de cette ceinture. Le mâle qui venoit au monde par son influence devoit être indubitablement courageux ; et si c'étoit une fille, la ceinture la douoit d'une chasteté inviolable. Ces meubles précieux étoient soigneusement déposés dans les cabinets des rois et des autres grands personnages. Il n'y a pas très-longtems qu'on voyoit encore de ces ceintures parmi les chrétiens de l'Ecosse. Elles étoient chargées de figures mystiques, et en les ceignant aux femmes, il falloit faire des gestes et dire des paroles consacrées à cette cérémonie. On supposoit que quelques femmes comprenoient ces paroles, dont l'obscurité annonce que la prétendue

vertu de ces ceintures étoit, comme la magie, parfaitement illusoire. Tous les siècles et les pays ont leurs extravagances et leurs absurdités particulières. Nous avons aussi une infinité de recettes pour calmer les douleurs de l'enfantement, et elles sont tout aussi peu susceptibles d'opérer un miracle, que celles dont je viens de donner la description.

Chez les nations civilisées les femmes sont généralement d'une constitution délicate et très-facile à agiter, particulièrement dans le tems de leurs couches ; aussi prend-on grand soin d'éloigner d'elles dans cette circonstance tout ce qui pourroit leur faire une impression trop vive et mettre en danger leur existence. Il paroît que les Canadiens raisonnent et se conduisent d'une manière très-différente : convaincus des effets violens que peut causer une surprise, lorsqu'une de leurs femmes languit long-tems dans les douleurs de l'enfantement et que la nature paroît trop foible pour opérer sa délivrance, ils rassemblent un grand nombre de leurs voisins, et à un signal ils poussent tous ensemble le cri de guerre à la porte de la cabane. La frayeur donne ordinairement des convulsions à la

femme souffrante et la fait accoucher en peu de minutes. Les Canadiens ont, au dehors des villages, des cabanes destinées aux femmes en couche, qui sont obligées d'y rester jusqu'après leur purification. Cet usage ressemble beaucoup à l'institution de Moïse.

Dans une partie des climats où la constitution, relâchée par l'excès de la chaleur, n'est pas toutefois viciée par les habitudes qui détruisent l'espèce humaine chez les nations civilisées, on assure que les femmes accouchent avec facilité, et souvent sans avoir besoin d'aucun secours. Ce phénomène paraît cependant dépendre plus du genre de vie que du climat ou de toute autre circonstance. J'ai entendu affirmer à différentes personnes qui ont visité le Canada, qu'une partie des femmes sauvages, lorsqu'elles sentent les premières douleurs, se retirent seules dans un bois, où elles se couchent à terre et accouchent seules : elles allaitent tous leurs enfans, ne les sèvrent le plus souvent qu'à l'âge de deux ou trois ans, et n'habitent jamais avec leur mari tandis qu'elles sont nourrices.

Dans les pays où l'on suppose que les idées de morale et de religion sont un pré-

servatif suffisant pour assurer la chasteté des femmes, on ne leur impose point de gênes durant l'absence de leurs maris ; mais dans l'Indostan, lorsque le mari s'éloigne, sa femme est obligée de paroître affligée ; il lui est défendu de manger des mets délicats, de se parer de ses beaux habits, de s'asseoir devant la fenêtre de sa chambre, en un mot de rien faire qui ne porte l'empreinte de la plus profonde affliction. En France et en Italie les femmes suivent un usage tout-à-fait opposé, et nos belles Angloises marchent à grands pas sur les traces de leurs élégantes voisines.

En Pologne les filles du tiers-état ne peuvent pas se marier avant d'avoir travaillé de leurs propres mains trois corbeilles de nippes ou d'ajustemens, dont elles font cadeau aux garçons de la noce qui les conduisent à l'église. En Valachie la mariée porte un voile la veille de ses noces, et le jour de la cérémonie celui qui enlève son voile a droit à un baiser ; mais pour calmer l'ardeur indiscrete des curieux impertinens la mariée a aussi le droit de lui demander un présent, qu'il ne peut pas lui refuser. Les descendants des anciens Germains pratiquent

encore aujourd'hui une cérémonie de leurs ancêtres , appelée *morgengabe* , ou présent du matin , que le mari doit faire à son épouse le lendemain de ses noces , et dont elle a le droit de disposer durant sa vie ou au moment de sa mort comme de sa propriété particulière. Il reste encore parmi nous quelques traces de cette coutume ; mais ici c'est un don volontaire , et chez eux il est ordonné par la loi. Autrefois , parmi les paysans de la Grande Bretagne , lorsqu'on amenoit une épouse à la porte de son mari on rompoit sur sa tête un gâteau , dont les spectateurs se disputoient les morceaux ; on posoit sous le traversin des jeunes filles et des jeunes garçons ces bribes de gâteau , auxquels on supposoit la propriété de leur faire voir en songe celui ou celle qu'ils devoient épouser.

A Adrianople et dans les villes voisines les femmes ont des bains publics , qu'elles fréquentent en partie pour leur plaisir et en partie par principes de religion ; la première fois qu'une nouvelle mariée s'y présente on la reçoit d'une manière particulière ; les matrones et les veuves s'assèyent en rond dans la chambre , et les vierges se

mettent dans l'état où l'on nous représente notre première mère : la mariée arrive à la porte très-richement parée , et deux vierges qui vont au - devant d'elle la mettent en un instant dans la même situation : ensuite , après avoir rempli quelques pots d'argent de parfums , elles font une espèce de procession autour de la chambre en chantant une épithalame , et toutes les vierges font chorus ; la procession terminée , on conduit successivement la mariée à chaque matrone , qui lui fait un petit présent. Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres cérémonies relatives au mariage ; mais comme la plupart en constituent une partie , j'aurai l'occasion de placer ailleurs ces observations ( 1 ).

---

( 1 ) En Phrigie , les filles alloient , avant la cérémonie de leur mariage , se baigner dans le fleuve *Scamandre* , et prononçoient les paroles suivantes : " Fleuve Scamandre , reçois ma virginité ,,. Cimon d'Athènes imagina de profiter de cette coutume ; il se déguisa comme on représentoit les fleuves divinisés et accepta , ou plutôt s'appropria la virginité de Callirhoé , jeune athéniente d'une grande beauté , dont l'aventure fit abroger cette superstitieuse cérémonie .

De toutes les passions qui troublent la raison humaine, la jalouse est la plus ridiculement crédule. Pour échapper aux soupçons de cette violente fiénésie, les femmes se sont quelquefois soumises aux épreuves les plus absurdes. Telles étoient les eaux de la jalouse chez les anciens juifs et une autre invention pratiquée chez les Grecs, parmi lesquels, pour purger une femme de l'accusation d'avoir manqué à la chasteté, on l'obligeoit à se laisser attacher autour du cou une tablette où étoit inscrit le serment de son innocence, tel qu'elle devoit le prononcer. On la conduisoit ensuite sur le bord de la mer, dans un endroit où elle avoit de l'eau environ jusqu'à mi-jambe; elle y estoit immobile et répéroit à haute voix son serment; lorsqu'elle se parjuroit, les eaux irritées, dit-on, de sa perfidie, avançoient sur la coupable avec impétuosité et s'élevoient jusqu'à la tablette pour cacher au soleil la vue de son foifait. Lorsqu'au contraire elle étoit innocente, les eaux conservoient leur tranquillité, et l'accusée se trouvoit lavée de tout soupçon. L'ordalie, dont on a fait si long-tems usage pour toutes sortes de crimes eut peut-être cette coutume

pour origine. Quoiqu'il en soit , l'un et l'autre offensoient également le bon-sens.

On pratiquoit ces sortes d'épreuves sur les filles et sur les femmes mariées; mais d'autres circonstances servoient dans l'opinion des Grecs à constater la chasteté des dernières d'une manière convaincante. La nature a imposé , plus ou moins , aux femelles de tous les animaux , des difficultés pour élever leurs petits , et des douleurs pour les mettre au monde. Mais les Grecs supposoient que les dieux , par commisération pour une femme soupçonnée injustement d'avoir manqué de fidélité à son mari , opéroient un miracle en sa faveur et la mettoient à l'abri des accidens auxquels le reste de son sexe est fréquemment exposé. Celle qui accouchoit d'un enfant vigoureux sans se plaindre ou laisser appercevoir des signes de douleur , passoit pour égaler Vesta en chasteté. Il en résulte qu'une femme un peu courageuse et un mari crédule devoient facilement concilier tous les différends de cette espèce à leur satisfaction mutuelle. Les Grecs considéroient aussi un grand nombre d'enfans comme une preuve incontestable de la fidélité conjugale. Les anciens

comptoient une nombreuse postérité au nombre des plus précieuses faveurs de la Divinité, et la naissance de deux jumeaux passoit pour une marque de protection spéciale que les dieux n'accordoient qu'à celles qui s'en rendoient dignes par la pratique invariable de la chasteté et de toutes les vertus. Une femme qui mettoit au monde deux jumeaux ne pouvoit donc pas être soupçonnée de la plus légère imperfection. Telle est la diversité des opinions parmi les hommes, que la circonstance admise par les Grecs comme une preuve évidente de la chasteté de leurs épouses, est considérée par les Hottentots comme un indice certain du contraire. J'ai expliqué le raisonnement sur lequel les Grecs fendoient leur opinion, mais je ne puis pas me permettre d'informer mon lecteur de celui des Hottentots. Les femmes des isles Moluques s'affligen de la naissance de deux jumeaux comme d'une très-grande infortune; et pour éviter cette disgrâce, les filles ni les femmes ne mangent jamais d'herbes ou de fruits qui croissent doubles.

Incapables de se faire une idée de l'avenir, tous les animaux, excepté l'homme, jouis-

sent du présent sans concevoir d'inquiétudes. Mais le génie ardent de la race humaine veut non-seulement atteindre à la connaissance des événemens futurs de cette vie , mais encore à ceux d'un monde dont il peut à peine se former de foibles notions. Les plus rusés de notre espèce ont profité de l'avidité et abusé de la crédulité de leurs contemporains sous le nom de magiciens , d'astrologues etc. ; et parmi toutes les dupes qu'ont fait ces faux prophètes , celles qui leur ont donné le plus d'exercice et d'encouragement sont sans contredit les filles , curieuses de savoir quel devoit être leur sort en amour et dans le mariage. Le beau sexe a montré sur ces objets , dans tous les temps et dans tous les pays , le même excès d'impatience. Et tandis qu'en Europe les femmes donnent leur confiance à ceux qui prétendent tirer leurs instructions des astres et des êtres invisibles , les Japonaises dédaignent les oracles des intelligences d'un ordre inférieur , et s'adressent directement à leurs divinités. La statue de Debis est placée sur le bord d'un chemin , et sa destination est de révéler tous les secrets de leurs futurs amours aux filles qui viennent le consulter. Ses réponses ne

sont ni obscures ni indirectes, comme celles de nos charlatans d'Europe ; il s'explique, dit-on, fort clairement et d'un ton de voix très - intelligible. Il est presque superflu d'ajouter que chaque jour lui amène une nombreuse foule de prosélytes.

La religion des Indiens défend sévèrement, aux deux sexes de répandre le sang des animaux, et de les priver de la vie. Les étrangers observent que'quefois d'un ton railleur, qu'il n'est permis en Angle terre aux gens de distinction de tuer que des faisans, des perdrix et des lièvres. Quoique les Walachiens n'aient point d'institution qui s'y oppose formellement, leurs femmes n'ôtent jamais la vie à aucune espèce d'animal. On ne sait point si cette coutume a été dictée par leurs anciens législateurs, ou si son origine est due à des circonstances accidentelles. Quoiqu'il en soit, rien n'est plus convenable au mélange de douceur et de timidité qui constituent le charme le plus séduisant du sexe féminin. Si les autres peuples imitoient cet exemple, nous pourrions voir disparaître une partie de la férocité masculine qui distingue en Angleterre la plupart des femmes de la dernière classe,

et qu'elles contractent probablement en partie par l'habitude d'égorger les animaux de la petite espèce qui terminent leur vie dans nos cuisines. Combien cette coutume des Walachiennes diffère de celle des Américaines, qui prétent la main pour étrangler leurs parens lorsque l'âge les rend à charge ou inutiles à la communauté; et de celles des Moyes, qui, lorsqu'elles accouchent de deux jumeaux, en enterront, dit-on, un tout en vie, parce qu'elles sont très-mal-à-propos persuadées qu'une femme ne peut pas allaiter à la fois deux enfans !

Tout ce qui tient au culte religieux que nous professons agit avec tant de force sur notre imagination, que nous nous soumettons quelquefois sans résistance à des choses que nous rejettions avec le plus grand mépris si elles étoient privées du secours de notre religion. C'est ainsi qu'un sentiment de profonde vénération pour le fondateur du mahométisme impose passagèrement silence à la jalouse des Orientaux, et obtient durant le jour de la naissance du prophète, la liberté des femmes du grand Caire. On entend ce jour-là gémir les verroux des harans; les portes s'ouvrent, et

les impitoyables eunuques laissent sans murmurer sortir leurs prisonnières, qui s'élancent hors de l'éternelle prison, pour célébrer la fête de Mahomet, l'instituteur de leur religion, et l'auteur de leur esclavage.

On observe assez généralement que ceux qui ne jouissent que d'une portion de liberté très circonscrite, en usent pour l'ordinaire avec très peu de prudence et de discréction. Avides de multiplier les incidens dans la durée de leur indépendance passagère, ils n'ont le loisir, ni d'en calculer l'arrangement, ni d'en savourer la jouissance. Telle est la conduite des femmes du grand Caire. Durant la journée de cette fête elles volent d'un amusements à un autre ; et le soir ; dégoûtées de tous, elles regagnent le haram, moins mécontentes de leur sort, et peut-être avec des idées sur le bonheur d'être libres, fort différentes de ce qu'elles étoient le matin au moment de leur sortie.

*Fin du second Volume.*







